LA NOUVELLE CRITIQUE 33

6 francs La Nouvelle Critique numéro 33 (214) avril 1970 nouvelle série

Hegel et le marxisme

PSU?

Peter Brook parle | L'expérience « romanesque » d'Elsa Triolet et d'Aragon | Algérie : front unique ou parti unique

LA NOUVELLE CRITIQUE

Directeur : Francis Cohen
Rédacteur en chef : Antoine Casanova
Rédacteur en chef adjoint : Jacques De Bonis

Gestion : Léandre Curzi
Ventes : William Vigé

Rédaction, administration
19, rue Saint-Georges, Paris-9e
Téléphone : 878 09.83 et 878 49.84

Régie publicitaire :
Agence R. P., 44, Chaussée d'Antin, Paris-9e
Téléphone : LAM. 13-68

TARIF ABONNEMENTS.

	France	Etranger
1 an :	50 F	60 F
6 mois :	27 F	
Etudiants		
1 an :	30 F	40 F
6 mois :	15 F	
Vente au n° :	6 F	7 F

NC Supplément Culture
Pour les abonnés : gratuit
Pour les non-abonnés : le n° 3 F

Changement d'adresse
Spécifiez l'ancienne adresse et celle où vous désirez recevoir dorénavant « La NC ». Joignez 1 F (timbres ou virement postal).

Imprimé par Corbière et Jugain, Alençon.

Diffusé par les N. M. P. P.

Gérant responsable : André Vrolant

Maquette : Rémi Deroche

COPYRIGHT © 1970.
« Les Editions de La Nouvelle Critique. » Tous droits de reproduction réservés.

NC

SOMMAIRE

n° 33

avril 1970

Une enquête de la N.C. — **4**

Lénine, notre contemporain — **5**
Guy Besse

P. S. U. ? — **10**
François Hincker, Jacques De Bonis, Jean Rony

Hegel et le marxisme — **25**
Christine Gluscksmann

Situation des classes sociales en U. R. S. S. (II) — **36**
Francis Cohen

Algérie : Front unique ou Parti unique — **42**

La NC signale — **49-81**

Les sentiers de la création — **50**
Claude Prévost, Michel Apel-Muller

La NC a lu — **62**
Maurice Moissonnier, Guy Scarpetta

NC Théâtre — **65**
Edith Rappoport

Peter Brook parle — **68**

Cultures actualités — **72**

Les festivals ou autre chose ? — **75**
Albert Cervoni

Sur la crise du cinéma — **78**
Louis Daquin

NC informations — **82**

Propositions à nos lecteurs — **1-2-83-84**

Iconographie

P. 5 : doc. (Snark). — *couverture, p.* 10 *et suivantes : Dessins de Cardon.* — *P.* 37 *et suivantes : Agence A. P. N.*. — *P.* 42 *: Bruno Barbey* (Magnum). — *P.* 43-44-46-47-48 : *Marc Ribond* (Magnum). — *P.* 45 *Michel Hetier* (Atlas Photo). — *P.* 51 *et suivantes, illustrations tirées du livre d'Aragon* Je n'ai jamais appris à écrire on les incipit. — *P.* 58 *et suivantes, illustrations tirées du livre d'Elsa Triolet* La mise en mot. *Tous deux aux éditions* Skira. *collection :* Les sentiers de la création. — *P.* 65 *B.N.* (Snark). — *P.* 73 *et* 75 *fourni par le centre pédagogique de Poitiers.* — *P.* 74. *Claude Wherlé* (gamma).

Dans le prochain numéro une grande enquête auprès de nos lecteurs

Depuis trois ans, et plus rapidement encore depuis mai-juin 1968, *le tirage et la vente de la Nouvelle Critique augmentent de mois en mois.*

Le public auquel nous nous adressons est lui-même en expansion : les intellectuels et étudiants sont chaque année plus nombreux ; ceux d'entre eux qui sont communistes ou tiennent à être informés sur l'action et les idées des communistes sont sans cesse davantage.

Public potentiel en expansion, public réel en expansion : ceci nous pose des problèmes sérieux pour réaliser notre tâche d'explication et de développement de la politique communiste, d'intervention active dans la vie des idées en France et, nous en sommes fiers, dans le monde.

Lecteurs, abonnés, nous vous demandons votre aide *pour résoudre ces problèmes qui sont aussi, puisque vous êtes nos lecteurs et nos abonnés, vos problèmes.*

Vous êtes chaque jour plus nombreux et nous vous connaissons mal. Or nous avons besion de savoir qui vous êtes et ce que vous attendez de nous : c'est pourquoi, nous avons décidé de solliciter votre collaboration. Nous aurions pu vous demander simplement de nous écrire, mais il nous a semblé plus conforme aux exigences et aux possibilités de notre époque, d'utiliser les techniques nouvelles de l'informatique et de la sociologie. Nous vous demanderons donc de répondre tous à un questionnaire.

La Nouvelle Critique est la première revue de la presse démocratique à interroger tous ses lecteurs sur sa présentation et sur son contenu. La réussite d'une telle initiative dépend de votre participation à tous. Les questions que nous poserons orienteront largement la conception de la Nouvelle Critique et permettront qu'elle réponde davantage à ce que vous êtes en droit d'en attendre. Nous avons donc chargé un collectif de réaliser ce projet ; il se compose d'un groupe d'études pluridisciplinaires dirigé par Pierre Dubrulle, qui conçoit et analysera le questionnaire, et de l'équipe du Centre d'Informatique Poissonnière, animée par Jean-Claude Quiniou. Le C.J.P. traitera sur ordinateur IBM 360 *les réponses recueillies. Ce sont des amis de la Nouvelle Critique qui travailleront avec comme but, de recueillir et d'analyser, dans l'intérêt de la revue et de ses lecteurs, vos réponses.*

Ainsi donc, dans notre prochain numéro, vous trouverez en pages centrales un questionnaire auquel vous êtes convié à répondre. Le thème en est simple et les réponses faciles à donner. Dans un premier temps nous voulons savoir ce que vous faites, car selon que vous êtes étudiant en lettres ou architecte, enseignant, médecin, cadre de l'administration ou technicien de l'aéronautique, vos centres d'intérêt sont différents ; il nous importe également de savoir qui lit la revue et dans quels milieux spécifiques elle pénètre particulièrement. Dans un deuxième temps, nous vous demanderons comment vous avez connu la revue, depuis quand vous en êtes lecteur et comment vous vous la procurez. Grâce à vos réponses, il sera possible d'améliorer sa diffusion en apprenant par votre intermédiaire le moyen le plus efficace de pénétration dans les foyers. En associant les lecteurs au numéro aux abonnés, l'emprise du questionnaire est rendue plus large. Nous pourrons ainsi analyser le phénomène sociologique de la vente du numéro et de son public. Dans un troisième temps, vous exprimerez votre point de vue sur ce que vous attendez de la N.C. Par ailleurs, il est important pour nous de connaître les journaux et revues lus par vous car cela nous permettra de faire de la N.C. un réel complément à votre information habituelle. Enfin dans un dernier temps, vous donnerez vos goûts en matière d'équipement et de loisirs afin de nous aider à orienter judicieusement un secteur en plein développement : la publicité.

Plus nombreuses seront vos réponses, plus significatifs en seront les renseignements. Ce travail que nous vous demanderons ne vous prendra guère plus d'un quart d'heure et la plus grande discrétion sera assurée à vos réponses au cours de l'exploitation mécanographique. Cette idée de la N.C. ne manquera pas, nous l'espérons, de vous intéresser, et nous serons heureux que vous preniez à cœur, à cette occasion, le développement de votre revue.

La N. C.

Lénine notre contemporain

Guy Besse

L'étude de la théorie léniniste, l'examen des démarches qu'elle implique, des prolongements et développements que nous pensons lui apporter dans l'analyse des problèmes contemporains, tout cela exige un constant et collectif effort théorique des communistes.

Au cours de cette année où Lénine aurait cent ans, notre revue y consacrera plusieurs études de ses collaborateurs (notamment sur Lénine et la philosophie, Lénine et les intellectuels, Lénine et la culture).
Nous présentons dès aujourd'hui le texte d'un discours prononcé par Guy Besse, directeur des Editions Sociales à l'occasion de la publication du livre de notre collaborateur Georges Cogniot.
Livre alerte, clair, précis, populaire ; livre qui ne prétend, certes, pas tout dire de Lénine et du léninisme, mais qui nous place au cœur des questions urgentes de notre temps, présente une stimulante étude du révolutionnaire et du savant que fût Lénine, et suscite le désir d'étudier ses œuvres et son héritage.

Sans doute, l'édification d'une société libérée de l'exploitation de l'homme par l'homme n'est pas chose aisée. En témoigne l'histoire du premier Etat socialiste. Lénine n'a-t-il pas bien souvent mis en garde contre les illusions et les impatiences ? Il écrit par exemple, traitant des problèmes à résoudre pour organiser l'émulation, éveiller l'initiative, élever la productivité :

« Nous n'avons pas reçu en héritage du capitalisme seulement une civilisation en ruines, des usines délabrées, des intellectuels en proie au désespoir : nous avons reçu également une masse éparse et ignorante, des petits patrons isolés, nous avons reçu l'inexpérience, le manque d'habitude pour le travail commun et solidaire, l'incompréhension de la nécessité de tracer une croix sur le passé. »

Et aujourd'hui, n'avons-nous pas conscience des difficultés que connaît le développement du système socialiste mondial, et des difficultés que doit surmonter le mouvement communiste international, divisé par les dirigeants maoïstes ? Mais de cela, — que la conférence des Partis communistes et ouvriers réunis à Moscou (juin 1969) n'a pas caché, puisqu'elle l'a souligné, — devrons-nous tirer conclusion que tout repart à zéro ?

Si de nos jours, l'impérialisme, — pour agressif et criminel qu'il soit, — ne peut plus comme jadis trancher à discrétion du sort des peuples, c'est parce qu'en octobre 1917 une page fût tournée. C'est parce que le fascisme international, sécrété par la grande bourgeoisie réactionnaire, a été battu, écrasé par les armées du premier Etat socialiste. C'est parce qu'au lendemain de la deuxième guerre mondiale un système de pays socialistes a vu le jour.

Dans les conditions nouvelles ainsi créées, la classe ouvrière dans les pays capitalistes et le mouvement de libération nationale dans le tiers monde ont pris un élan nouveau. De sorte que les forces de la paix, de la démocratie, du socialisme l'emportent sur celles de l'impérialisme, si dangereux soit-il. C'est ainsi que de nos jours la lutte de classe à l'échelle mondiale contraint le capitalisme à subir la loi de la coexistence pacifique, de la compétition économique, sociale, politique, culturelle avec les pays libérés de l'exploitation. C'est ainsi que les travailleurs de chez nous sont en droit d'espérer pour leur pays un lendemain socialiste ; lendemain que leurs combats préparent dans des conditions moins dures que celles qui furent imposées par l'histoire aux bolcheviks. Le peuple qui déblaya le chemin du socialisme ne dispense pas les autres de faire leur propre expérience. Mais nous nous sentons plus forts, nous nous trouvons mieux assurés de tout ce que nous apprennent la révolution d'octobre et la construction, là-bas, d'une société sans exploiteurs. Dénombrer, — contre nos camarades, et contre nous, — les erreurs, les défaillances, les ombres ; leur crier, nous crier : « voyez cette boue dans le fleuve ! », — voilà qui ne peut ni occulter le sens de notre mouvement, ni briser la logique de notre combat. Et pourquoi ? Parce que depuis cinquante-trois ans se déroule et se déploie une expérience cruciale pour l'avenir des peuples.

Ce que cette expérience met au jour, c'est une vérité plus forte, à la longue, que tout préjugé, tout mensonge : une vérité-pilote, une vérité-témoin. Ce contraste, ce clivage qui va s'accentuer avec les progrès de la révolution scientifique et technique, entre un système où la révolte contre l'injustice et le malheur conduit, de proche en proche, à condamner les rapports sociaux eux-mêmes, rapports d'exploitation, d'oppression, de violence, et une société de type supérieur qui trouve en elle-même, dans l'amélioration de son équilibre interne la dynamique de son développement dans le jeu de sa propre légalité perfectionnée, les moyens et la force de résoudre les problèmes que la vie lui pose.

Que ce formidable apprentissage de l'avenir soit traversé de rudes épreuves, et que des courants contraires agitent la marée qui monte, voilà qui ne peut surprendre et consterner que ceux qui, au lieu de travailler à l'avènement du socialisme dans les conditions que l'histoire comme elle est, fait aux peuples comme ils sont, jugent de la réalité selon les normes d'un socialisme idéal. Ceux qui se représentent l'édification d'un mode nouveau de production et la création de formes inédites de l'existence sociale, à l'image d'un ordinateur programmé, ont du mal à concevoir un processus complexe où la solution de chaque problème met d'autres problèmes à l'ordre du jour, où des difficultés imprévues naissent des succès eux-mêmes. Ainsi, par exemple, le socialisme, se constituant après-guerre en système d'Etats, a franchi un seuil ; nous ne sommes plus aux temps de l'Union soviétique encerclée. Mais dès lors allaient se poser, à terme, des problèmes jamais encore affrontés. Et seuls, des théoriciens en chambre peuvent se permettre d'ignorer la prudence de Lénine, et d'oublier qu'il ne fut jamais dit, ni par lui ni par Marx, qu'il serait en toute occasion fait un usage pertinent des principes du socialisme scientifique.

Le différend qui s'est élevé dans le mouvement communiste international, lors des événements de Tchécoslovaquie en août 1968, a-t-il sa source dans un conflit

d'intérêts entre communistes de divers pays ? Certes non, car les uns et les autres sont animés par la volonté de consolider le socialisme, de déjouer toute tentative de la bourgeoisie capitaliste de reconquérir les positions perdues. Le désaccord s'explique par une évaluation différente des moyens à mettre en œuvre pour donner toutes ses chances au socialisme en Tchécoslovaquie. Faut-il conclure que les Partis communistes sont réduits à l'impuissance ? Ce serait faire bon marché de l'expérience acquise par les uns et les autres. Maurice Thorez, dans la dernière édition de *Fils du Peuple*, a rappelé comment l'initiative du Front Populaire dans notre pays ne fit pas d'emblée l'unanimité du mouvement communiste international. Pour autant, celui-ci ne se brisa pas...

Est-ce en rompant leur unité de combat que les Partis communistes surmonteraient les désaccords qui naissent à tel moment ? Ceux qui parlent si légèrement de la Conférence Internationale des Partis communistes, ceux qui prétendent qu'elle a esquivé les grands problèmes d'aujourd'hui parce qu'elle a donné priorité aux intérêts et aux objectifs communs, nous aimerions savoir ce qu'ils auraient répondu à nos camarades, au peuple du Vietnam... si les partis frères n'avaient pas pu s'entendre dans la lutte contre l'impérialisme, dans la lutte contre l'agresseur américain !

Georges Cogniot le souligne à bon droit... Ce n'est pas en dénouant le lien qui les unit, en émiettant la force et l'autorité qu'ils mettent au service de la classe ouvrière et des peuples du monde entier, qu'ils poseront de bonne façon les problèmes de notre temps. C'est bien, plutôt en multipliant les contacts et les échanges d'expérience, en s'appliquant de concert au développement créateur de leur théorie, sur le solide terrain des luttes de classe, en renforçant leur combat commun pour la démocratie, la paix, le socialisme qu'ils s'aideront les uns les autres et feront face à leurs responsabilités.

Il cède à la facilité celui qui recule devant les obligations que le mouvement communiste international s'est reconnues. Non, l'initiative historique n'est pas à qui se dérobe devant les tâches posées au mouvement communiste international tel qu'il est, avec ses forces et ses faiblesses, ses inégalités et ses perspectives ; à qui substitue l'amplification doctrinaire, l'extrapolation hasardeuse et fébrile, l'adjuration volontariste à l'analyse des réalités, sans illusion et sans panique. Car c'est l'action dans le possible — aujourd'hui — qui rendra possible demain ce qui ne l'est pas aujourd'hui. Et c'est violenter la « subjectivité » et non l'honorer, que d'en user avec elle comme si des communistes imaginatifs et zélés avaient reçu de l'histoire tous les pouvoirs sur le monde contemporain... Le matérialisme dialectique et le combat révolutionnaire nous ont appris que la conscience ne peut se soumettre le réel que si elle n'en méprise pas les lois.

Entre tous les devoirs que nous a tracés Lénine — Lénine prudent, Lénine audacieux, — l'un des plus exigeants n'est-il pas le devoir de lucidité ?

La même lucidité qui lui fit reconnaître, durant la première guerre mondiale, la possibilité offerte à la révolution socialiste de briser le plus faible chaînon de l'impérialisme et d'effectuer la percée dans la Russie des Tsars ; la même lucidité qui fit de lui en 1918 l'intransigeant adversaire des communistes de « gauche », des romantiques empanachés qui se donnaient bonne opinion d'eux-mêmes en appelant le jeune Etat prolétarien à s'immoler sur l'autel de la révolution mondiale :

« La phrase révolutionnaire, écrit Lénine, c'est la répétition de mots d'ordre révolutionnaires, sans égards aux circonstances objectives... Les mots d'ordre sont magnifiques, séduisants, énivrants, mais ils ne reposent sur aucune base : voilà en quoi consiste la phrase révolutionnaire. »

Face à l'impérialisme allemand, l'honneur bolchevik n'était pas de lancer les ouvriers et les paysans dans l'aventure, mais — comme dit Lénine — de « considérer de sang-froid la réalité » et de signer la paix de Brest, quoi qu'il en coûte. Il n'y a pas d'autre façon de préserver alors les chances de la révolution. Le reste était littérature et désespoir...

Cette faculté qu'eut Lénine, en tout moment décisif, Jacques Duclos le rappelait, d'assurer l'accord du vouloir et du pouvoir, et de fonder l'action sur l'analyse du réel, sur une rigoureuse évaluation des forces, est un trait du *révolutionnaire* de notre temps, j'entends celui qui s'est forgé au feu du socialisme scientifique. Et puisque Georges Cogniot souligne, en ce livre comme en d'autres, ce que le marxisme doit à l'histoire de la culture universelle, il me permettra d'observer, j'en suis sûr, qu'il y a quelque affinité entre la conduite de Lénine révolutionnaire, Lénine notre contemporain, et celle du sage grec, qui pratique en toute occasion l'art du possible et définit toujours le meilleur entre deux excès. Car il est facile de glisser sur la pente, à droite ou à gauche ; mais difficile de tracer et suivre la fine courbe de l'acte juste, accordé au moment et au lieu. Et je dirai que, s'il y a bien des façons de céder à gauche, de céder à droite, bien des façons d'être gauchiste et droitier à la fois, le révolutionnaire, selon Lénine, est celui qui sait définir au plus juste sa ligne d'action, et qui jamais ne substitue une commodité à un principe.

Préfaçant le livre de Georges Cogniot, Waldeck Rochet observe qu'il : « accorde une attention toute spéciale à la lutte constante de Lénine sur les deux fronts : contre le révisionnisme de droite, contre le sectarisme et le dogmatisme de « gauche » ».

Placer la classe ouvrière à la remorque de telle fraction de la bourgeoisie, ou l'enfermer dans une solitude qui la prive de toute alliance, n'est-ce pas dans l'un et l'autre cas la condamner à l'impuissance ? Droitier ou gauchiste, l'opportuniste est celui qui renonce à la lutte de classe dans les conditions objectivement définies, à chaque étape, par les rapports sociaux. Voilà pourquoi la bourgeoisie a toujours flatté ceux qui, — peu importe leur phraséologie, — détournent les travailleurs du combat révolutionnaire. Et il n'est pas d'illusion plus cruelle, de plus dérisoire malentendu que de se couvrir du drapeau noir ou d'un autre pour racheter les péchés de l'opportunisme impuni.

« Les hommes, écrivait Lénine en 1913, ont toujours été et seront toujours en politique les dupes naïves d'eux-mêmes et des autres, tant qu'ils n'auront pas appris derrière les phrases, les déclarations et les promesses morales, religieuses, politiques et sociales, à discerner les *intérêts* de telles ou telles classes. »

Le devoir des combattants aguerris est d'aider les jeunes travailleurs manuels et intellectuels à déchiffrer la réalité sous les mots, à ne jamais perdre de vue l'ennemi de classe, à discerner comment celui-ci utilise à ses fins, aussi bien l'aventurisme de Mao que... le « socialisme à la suédoise ». Aujourd'hui même, en France, le pouvoir des monopoles joue l'un et l'autre contre le mouvement ouvrier et démocratique.

Georges Cogniot le dit avec raison, c'est parce que le Parti communiste français s'est mis à l'école du léninisme qu'il a pu se constituer en avant-garde liée

aux masses, apte à les unir, à les organiser dans la défense des grands intérêts populaires.

Un des meilleurs moments de la polémique contre l' « économisme » est, dans *Que faire ?* (mars 1902), celui où Lénine souligne que la classe ouvrière ne peut acquérir, « une conscience politique véritable » si elle n'est pas entraînée par le parti révolutionnaire à « observer *chacune* des autres classes sociales dans *toutes* les manifestations de leur vie intellectuelle, morale et politique » ; si elle n'apprend pas à « appliquer pratiquement l'analyse et le critérium matérialiste à *toutes* les formes de l'activité et de la vie de *toutes* les classes, catégories et groupes de la population... ». La classe ouvrière ne peut « se connaître elle-même que si, loin de se replier sur soi, elle acquiert l'intelligence théorique et pratique de sa place et de son rôle dans le corps social, que si elle s'exerce à différencier, dans la mêlée des intérêts, ceux des couches qui lui sont irréductiblement hostiles, et ceux, si divers soient-ils, des couches que la dialectique des rapports de classe incline, en dépit des confusions, des illusions, des faux pas, à joindre leurs forces à celles du prolétariat.

C'est parce que la leçon de Lénine n'est pas pour eux lettre morte que les communistes français portent une extrême attention aux besoins et aux revendications, non seulement des nombreuses catégories qui composent la classe ouvrière, mais aux besoins, aux revendications de tous les travailleurs salariés dont le nombre s'accroît sous la pression des monopoles ; des intellectuels, salariés ou non, qui progressivement découvrent leur solidarité de fait avec la classe ouvrière ; de ces couches moyennes de la ville et de la campagne, victimes de la concentration capitaliste, et qui sont appelées à collaborer avec la classe ouvrière, dans le contexte d'une planification démocratique de l'économie, et plus tard dans le cadre d'une économie socialiste.

C'est en fidélité au léninisme que les communistes français ont uni pour un même combat le drapeau de la nation au drapeau du socialisme. L'avenir de la nation française est au socialisme ; et la révolution qui libérera notre peuple du capitalisme sera révolution française. Ils tournent le dos au socialisme ceux qui, prétendant y aller plus vite, refusent de prendre part à la lutte pour l'union des forces ouvrières et démocratiques. Car il n'est pas d'autre chemin pour isoler la grande bourgeoisie et son pouvoir. Mais quel chemin ! Si toutes ces forces s'unissent, nous le verrons s'ouvrir toujours plus large sous les pas de ces millions de Français qui sont la France et qui feront valoir leurs droits contre l'oligarchie oppressive et privilégiée, qui sacrifie l'intérêt national à ses intérêts de classe.

Le gouvernement, qui s'évertue à présenter les communistes français comme étrangers à la nation, quelles mesures a-t-il prises contre ceux qui spéculaient sur le deutsche Mark ? Et n'est-ce pas lui qui permet au grand capital américain d'aliéner à gros pans le patrimoine français ?

A l'opposé du cosmopolitisme bourgeois, l'internationalisme prolétarien, celui de Marx et de Lénine, reconnaît la solidarité de fait et de principe entre le combat des travailleurs des divers pays contre l'exploitation et le combat livré par chaque détachement de la classe ouvrière contre les forces de réaction sociale qui se font un masque de la patrie.

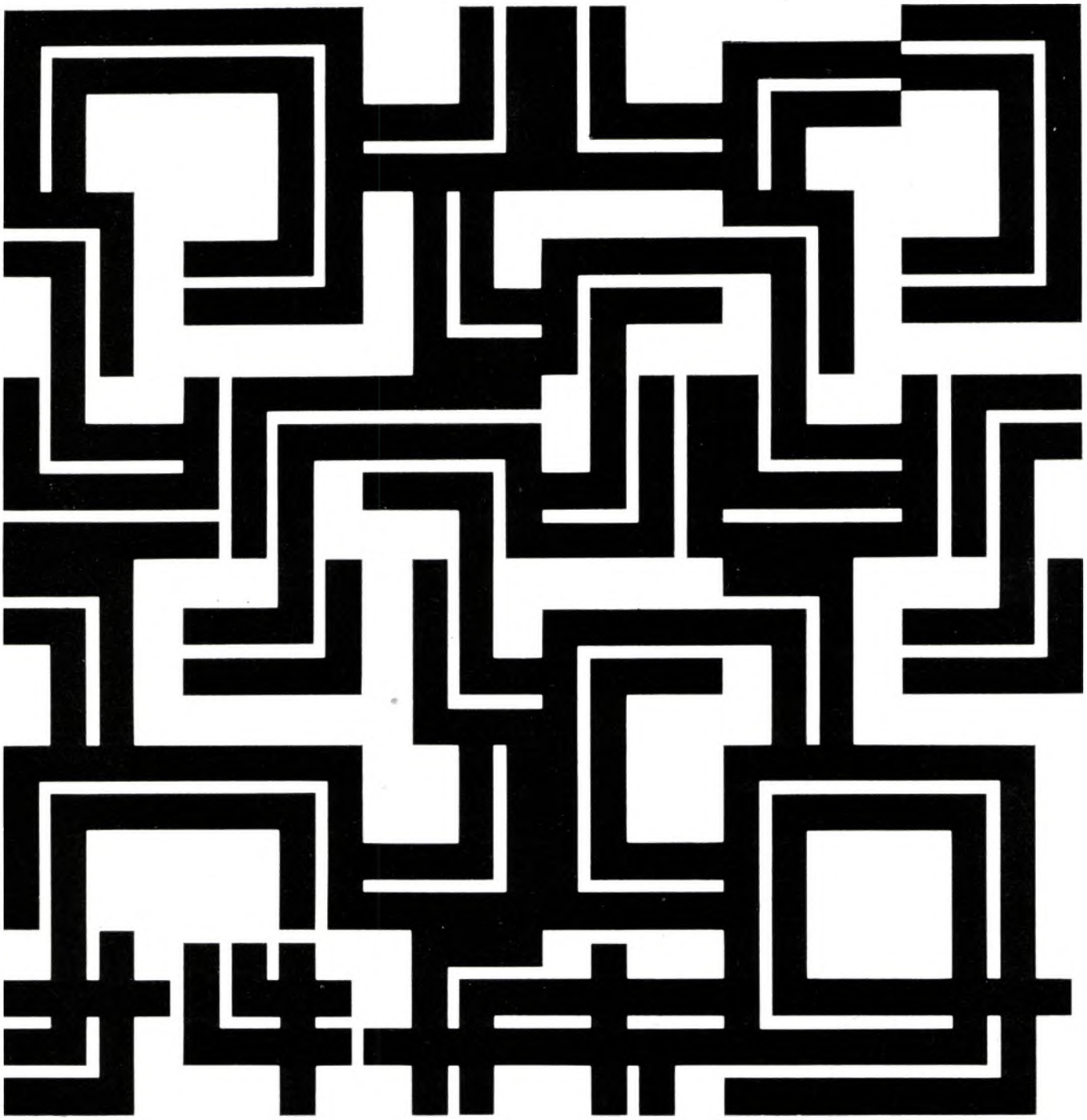
« Seul de nos jours, écrivait Lénine, le prolétariat défend la liberté véritable des nations et l'unité des ouvriers de toutes les nations. »

Un de ceux qui connurent Lénine en cette année 1918 où se jouait la vie, encore fragile, de l'Etat ouvrier et paysan écrit qu'il avait « l'esprit puissant » et « le cœur pur ». Ce grand homme simple était trop dévoué à la révolution pour avoir le goût et le loisir de se laisser prendre au culte de sa personne. Nul ne fut, plus que lui, hostile au vedettariat. Nulle trace en son discours de rhétorique humaniste, mais sa vie, son génie témoignent pour l'humanité.

Les Editions Sociales remercient Georges Cogniot d'avoir consacré de longues heures à la rédaction de ce livre populaire, portrait du révolutionnaire et du savant. Il ne prétend pas tout dire de Lénine et du léninisme. Mais, prenant appui sur les travaux les plus sérieux, il donne envie d'étudier Lénine et nous place au cœur de notre temps.

Georges Cogniot a beaucoup fait pour nos éditions, pour notre public, pour ces travailleurs, ces jeunes gens impatients de déchiffrer le sens de l'histoire qui se fait autour d'eux, avec eux.

Il est de ceux auxquels les hommes de ma génération, et leurs cadets, doivent le plus. Nous aimons nos aînés. Ceux qui furent avec Maurice Thorez, avec Dimitrov en ces années du Front populaire, fécondes et lumineuses, où un souffle de renouveau traversait notre vieux pays. Ces années où l'histoire d'un peuple qui a souffert pour la liberté, peuple-canut, peuple-Jacquou, semblait soudain s'ouvrir et s'éclairer comme un paysage enfin reconnu. Ces hommes, nous ne nous lassons pas d'apprendre à leurs côtés. Chaque heure auprès d'eux, que de temps gagné. Aux jours d'orage, aux jours de calme, leur savoir, leur expérience, leur amitié nous sont irremplaçables.

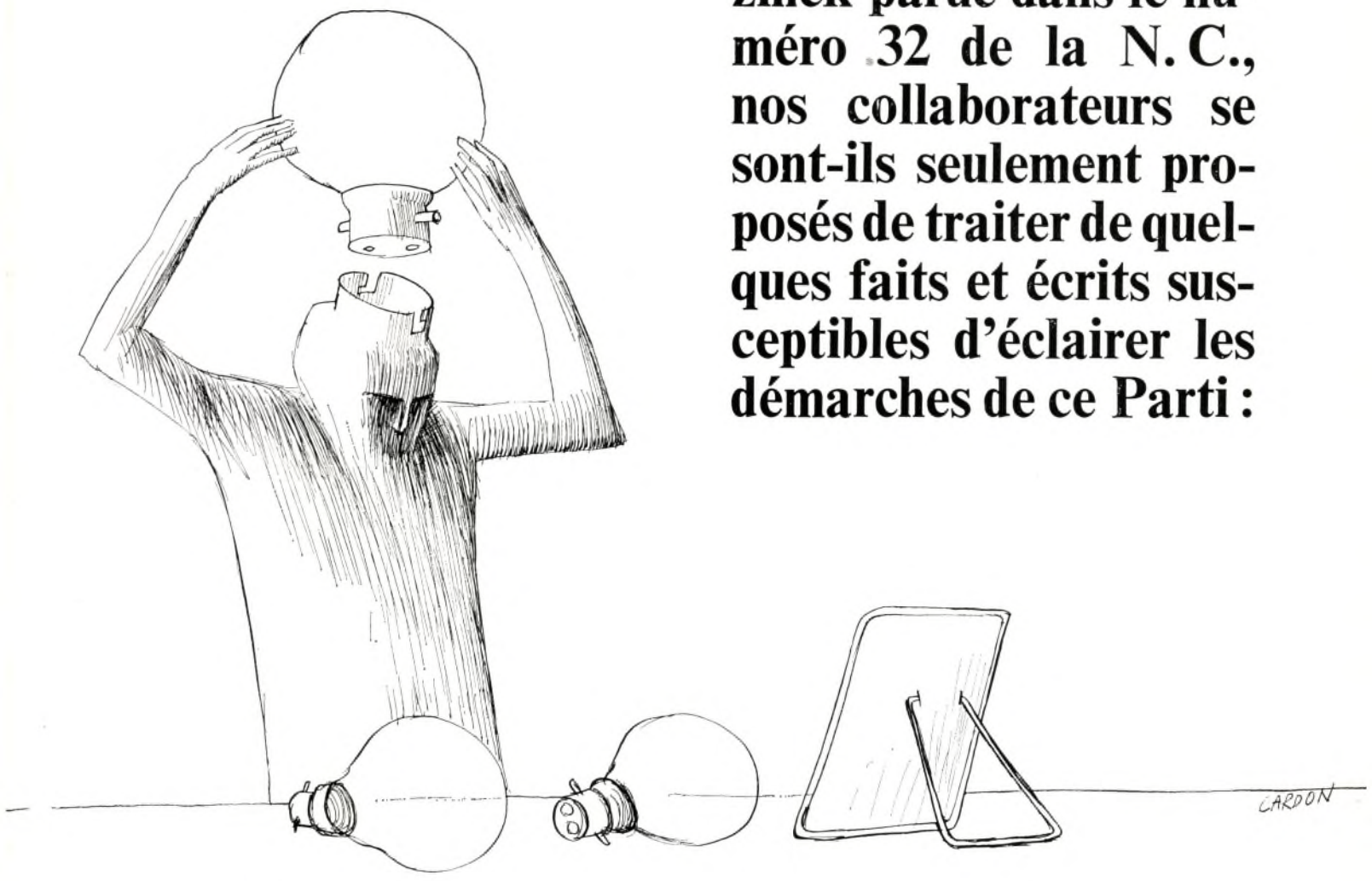


Olivetti dans le monde, c'est l'industrie qui fabrique et distribue le plus grand nombre et la gamme la plus complète de machines et d'appareils de bureau, pour l'écriture et le calcul, pour la comptabilité, pour le recueil et la transmission des données, pour la reproduction et le classement des documents.
Olivetti, c'est la technique moderne qui accélère, automatise, garantit le cheminement de l'information, à chaque niveau de la gestion des entreprises ou de l'activité professionnelle et privée.
Olivetti, c'est le potentiel de production de dix-sept usines sur quatre continents, la présence commerciale de vingt-neuf sociétés alliées et d'une centaine d'agents, la capillarité et l'efficacité d'un réseau d'assistance technique qu'un simple coup de téléphone mobilise, en tout lieu, au service du client.

olivetti

PSU?

Il était hors de question, dans un cadre si limité, d'examiner les diverses facettes de l'idéologie et de la politique du PSU. Aussi bien, après l'étude de Jean Goldzinck parue dans le numéro 32 de la N. C., nos collaborateurs se sont-ils seulement proposés de traiter de quelques faits et écrits susceptibles d'éclairer les démarches de ce Parti :



La naissance et l'histoire

François Hincker

Le P. S. U. a beaucoup changé depuis son congrès constitutif, le 3 avril 1960. Il est bien connu que sa courte vie a été traversé d'incessantes exclusions et démissions, de luttes de tendance rapidement disparues pour céder la place à d'autres, à propos de divergences souvent mal discernables. Mettre de l'ordre dans tout cela, pour essayer de dégager les traits principaux d'une histoire du P. S. U. est rien moins que facile. Heureusement, le P. S. U., qui s'est toujours voulu « dans le vent », a accepté que des enquêtes par sondages sur ses adhérents soient effectuées. Elles ont servi de base à l'ouvrage de Guy Nania, membre du P. S. U., Un Parti de la Gauche, le P. S. U. (*Gedalge, 1967*), *et à l'article de la* Revue Française de Science Politique (*juin 1969*) *par Roland Cayrol et Yves Tavernier :* Sociologie des Adhérents du P. S. U.
Ces ouvrages, les comptes rendus de congrès publiés par le Monde *et par* Tribune Socialiste *ont servi de matériaux à cette note qui n'a pas d'autre objet que d'être informative.*

Juridiquement, le P. S. U. provient de l'unification de trois groupements s'appelant en 1960, le Parti Socialiste Autonome, l'Union de la Gauche Socialiste, et Tribune du Communisme. L'étude des trois organisations-mères est commode pour discerner les caractéristiques fondamentales du P. S. U. nouveau-né.

La préhistoire : les tendances de la S.F.I.O.

Je pense qu'il faut remonter à l'avant-guerre pour discerner les premiers germes de ce qui sera le P. S. U. A partir de la crise de 1929, la S. F. I. O. (alors majoritaire dans le mouvement ouvrier) fut petit à petit traversée par des courants idéologiques nouveaux. Le premier en date et de loin le plus important fut un courant qu'il est tout à fait légitime d'appeler technocratique. On le trouvait aussi à la C. G. T., sous le nom de courant « planiste », où il bénéficiait d'un certain appui de la part de Jouhaux lui-même. Dans le Parti Socialiste il était représenté entre autres par Marcel Déat, Marquet, Spinasse et André Philip (lequel fut un des fondateurs du P. S. U.). Ce courant se réclamant d'abord du socialisme chrétien de De Man, était séduit par les idées économiques que Keynes et le New Deal devaient bientôt systématiser. Il proposait de substituer au principe de la lutte de classes, celui d'une planication dans le cadre du capitalisme, tendant à une meilleure rationalisation du travail, une extension de la consommation y compris par l'inflation, une participation syndicale de la gestion des entreprises, etc. Certaines des formules apparaissant à cette époque sont passées quasiment sans changement aussi bien chez les gaullistes de gauche (Louis Vallon fut planiste, ainsi que Pierre Le Brun) que chez Servan Schreiber ou Rocard. En 1933 une partie de ce courant fit scission et fonda le parti dit « néo-socialiste » qui vécut jusqu'en 1940 avec des départs cependant, les uns par retour dans le giron de « la vieille maison », les autres avec Déat et Marquet, par passage au fascisme. Mais ce courant demeura au sein de la S. F. I. O. d'après-guerre, avec les mêmes hommes ou en gagnant d'autres, tel Léon Blum lui-même dont il faut se rappeler qu'il fut l'introducteur en France du livre de Burnham *L'ère des organisateurs* (managers), véritable bible de la technocratie de gauche et à laquelle celle-ci n'a, au fond, rien apporté de plus ensuite.

Le second courant centrifuge de la S. F. I. O. fut, à partir de 1935, le courant dit « Gauche Révolutionnaire » associant des trotskystes (car Trotsky avait préconisé « l'entrisme » dans les organisations social-démocrates) et des pacifistes. Les leaders

de cette tendance, Marceau Pivert, Jean Rous, devaient eux aussi fonder le P. S. U. En attendant, pendant l'été 38, ils firent scission pour fonder le Parti Socialiste Ouvrier et Paysan, dont beaucoup de membres revinrent à la S. F. I. O. en 1945. Il est bien connu que Marceau Pivert considéra en 1936 que « tout est possible », comme le P. S. U. en 1968.

Ce qui à la S. F. I. O. forma anticorps contre ces tendances, c'est d'une part la tradition guesdiste et jauressienne de discipline et d'esprit de parti, et d'autre part l'origine plébéienne de la majorité des militants actifs (employés, instituteurs, postiers, ouvriers des vieilles industries).

Après la libération, c'est cette tradition et cette caractéristique sociologique qui expliquent fondamentalement l'emprise de Guy Mollet sur le Parti, qu'il connaissait fort bien, et dont il défendait farouchement la discipline et l'empirisme contre ces doctrinaires qui subsistaient dans la S.F.I.O. autour des thèmes technocratiques d'une part et gauchistes d'autre part.

Mais c'est uniquement sur l'attitude vis-à-vis de la guerre d'Algérie à partir de laquelle découlait l'hostilité au référendum, qu'en septembre 1958 se fit la scission donnant naissance au P. S. A. Le nouveau parti comprenait dans ses rangs des tenants des deux courants précités, mais aussi des socialistes traditionnels, comme Savary, Verdier, D. Mayer, Depreux, se joignant aux autres, non par doctrine, mais à cause de la politique algérienne de la majorité de la S. F. I. O.

En 1959, un quatrième courant rejoignit le P. S. A., par le jeu d'adhésions individuelles : le courant mendésiste transfuge du Parti Radical.

La marque de fabrique : l'U.G.S.

L'U. G. S. qui proposa au P. S. A. l'unification, et non l'inverse, plus connue à l'époque sous le nom d'une de ses composantes, la *Nouvelle Gauche,* était issue elle-même de l'unification de plusieurs petits groupes qui étaient l'expression politique de deux traits nouveaux de la vie politique française. Déjà le Front Populaire, mais surtout la Résistance, avaient incité un nombre appréciable d'intellectuels à se dire de gauche, voire anti-capitalistes, et un certain nombre de militants d'action catholique, intellectuels ou ouvriers, à s'affirmer ouvertement de gauche. La *Nouvelle Gauche* représentait en gros les premiers, après des avatars groupusculaires extrêmement nombreux et compliqués dont le plus célèbre avait été le *Rassemblement Démocratique Républicain* de Sartre et Camus. *La Jeune République,* plutôt intellectuelle, et le *Mouvement de Libération du Peuple,* plus prolétarien (avec de nombreux militants C. F. T. C.) représentaient les seconds.

L'U. G. S. apportait dans la corbeille de mariée une idéologie multiple, idéaliste et individualiste, et une solide répulsion vis-à-vis des organisations de masse, tout particulièrement des partis. Sur ce dernier point, elle s'opposait nettement au P.S.A., nourri des traditions parlementaires et de l'esprit de parti des partis sociaux-démocrates et radicaux.

Tribune du communisme

Ce petit groupe, qui était déjà ce qu'on appellera plus tard, un club, avait été créé par une cinquantaine de démissionnaires ou d'exclus du Parti Communiste, au lendemain des événements de Hongrie. Il ne dépassa jamais les quelques centaines d'adhérents (400 ou 500 peut-être). Dans ces conditions, qu'est-ce qui peut expliquer l'insigne honneur fait à *Tribune du Communisme* d'être reconnue comme cofondatrice du P. S. U. et de compter cinq membres de son premier comité directeur. Cette participation de *Tribune du Communisme* était tout à fait symbolique de ce qui avait été et de ce qui sera une constante de la « Petite Gauche » : non pas le refus de l'alliance avec le Parti Communiste, mais l'alliance avec un *autre* Parti Communiste, un Parti Communiste préalablement transformé, dont *Tribune du Communisme* pouvait donner l'image fort exiguë encore. Mais faute de mieux...

Ce qu'est devenu le patrimoine génétique

A chaque Congrès du P. S. U. (1961 — janvier 1963 — novembre 1963 — 1965 — 1967 — 1969), se sont affrontées des notions dont les tenants se comptaient et désignaient sur cette base une représentation au Comité Politique National. En 1965 il y eut une seule motion, donc une seule tendance, mais il y en avait eu six en janvier 1963, et les autres fois toujours au moins deux. Seulement ces tendances ne sont pas permanentes. On ne peut parler ni de droite ni de gauche, ni de tendance unitaire ou anti-unitaire.

Il faut renoncer à comprendre la subtilité des oppositions au II[e] Congrès. Au 3[e] Congrès les divergences opposaient essentiellement une majorité proposant au Parti de formuler un Plan, et une minorité voulant l'orienter vers la lutte. Au V[e] Congrès, congrès charnière comme on le verra, s'opposaient les partisans de l'entrée dans la F. G. D. S. et la majorité partisane du maintien de l'indépendance. Au VI[e] Congrès s'opposèrent, on s'en souvient encore, deux tendances à peu près égales, l'une préconisant le Non au référendum qui devait entraîner le départ de De Gaulle, l'autre préconisant le boycott.

A première vue, il semble tout à fait impossible d'établir une corrélation entre l'appartenance d'origine (U. G. S. ou P. S. A.) et l'attitude vis-à-vis de ces motions : ainsi les anciens socialistes se retrouvaient dans cinq des six tendances du 2[e] Congrès et dans les deux tendances du troisième.

Par contre, un fait fondamental saute aux yeux : de 1960 à 1967 quittent progressivement la Direction du Parti, et probablement le parti : — 1) les anciens radicaux ; — 2) les anciens socialistes venus au P.S.A. sur la question algérienne ; 3) — les anciens membres de la Jeune République ; — 4) les non-trotskystes de la Nouvelle Gauche. Ce qui veut dire qu'en 1967 subsistent essentiellement les syndicalistes chrétiens, les trotskystes, les gauchistes et les technocrates de l'ex-S.F.I.O. (dont Rocard jadis secrétaire des étudiants socialistes).

Puis en 1968 se produit une vague d'adhésions sur la base de la ligne gauchiste adoptée par le Parti en mai-juin. D'autres caractéristiques viennent renforcer l'évidence profonde d'un renouvellement presque total du P. S. U. entre 1960 et 1968 :

1 L'âge : en 1960 au moment de leur adhésion 28 membres du P. S. U. seulement avaient moins de 30 ans, mais 44 en 1967 et 67 en 1968.

2 La profession : en 1960 sur 100 adhérents du P.S.U., 5 étaient étudiants mais 18 en 1968, 1 était ingénieur ou techniciens, mais 14 en 1968 (le pourcentage des adhérents d'origine populaire : ouvriers, employés, instituteurs passe par contre de 46 à 34, quant aux professeurs, ils étaient 11 en 1960 et sont 13 en 1968).

3 L'appartenance syndicale : sur 100 adhésions en 1960, 16 provenaient de militants de la C.G.T. et 13 de militants de la C.F.T.C., en 1968, 9 de la C.G.T. et 16 de la C.F.D.T.

Plus le recrutement du P.S.U. devenait non populaire, plus son vocabulaire se gauchisait.

Les étapes politiques de cette évolution sont aisément discernables dans la composition des organismes dirigeants.

Des 25 membres du P.S.A. composant le premier Comité national, en décembre 1963 il n'en reste que 5 (auxquels s'adjoignent 2 autres anciens socialistes) et en particulier tous les anciens radicaux sont déjà partis : c'est paradoxalement leur chef de file, Mendès-France, jamais membre d'un organisme dirigeant cependant, qui restera le dernier. En 1969 il n'y en a plus aucun.

Par contre, à partir de 1961 apparaissent progressivement les trotskystes et autres gauchistes qui demeurent seuls à partir de 1967, divisés il est vrai en deux tendances, les gauchistes purs (ex. Heurgon) et les gauchistes-technocrates (exemple Rocard), les seconds tendant à l'emporter au niveau national en 1969.

C'est après le congrès de 1967, que la minorité a commenté en ces termes : « Par juxtaposition de conceptions technocratiques et de véritables préoccupations appliquées aux sciences industrielles, le P.S.U. risque de se transformer en une secte ou coalition de sectes coupées de la réalité politique et des véritables préoccupations des masses populaires », que la plus grande partie de cette minorité quitte le P.S.U. ou en est exclue (Poperne, Martinet). A ce moment « tous les chefs historiques » ont disparu à l'exception de Serge Mallet, venu de *Tribune du Communisme*, qui est le seul à avoir contre vents et marées fait toujours partie de la direction !

L'implantation :

La répartition géographique des adhérents au 31 décembre 1968 :

— révèle encore l'origine du P.S.U. : le Finistère, les Côtes du Nord, la Haute Garonne sont les trois départements qui comptent la plus forte densité d'adhérents du P.S.U. En 1958, les fédérations S.F.I.O. étaient passées en majorité au P.S.A. avec des dirigeants implantés dans les localités (Tanguy-Prigent, Mazier, Badiou). Ce sont encore les départements qui comptent le plus de maires P.S.U. Mais les Ardennes qui en 1966 se trouvaient encore au même rang, avec un même passé (passage de Guy Desson au P.S.A.) ont largement abandonné le P.S.U.

— révèle le visage plutôt « intellectuel et cadre » du Parti : avec les trois départements cités à l'instant, ce sont l'Isère et les autres départements de la région Alpes-Rhône et certains départements de la région parisienne (Paris, Hauts-de-Seine, Essonne, Yvelines, Val-de-Marne, mais non pas Seine-Saint-Denis et Val-d'Oise) où le P.S.U. compte plus de 4 adhérents pour 10 000 habitants.

— révèle la teinte catholique : Doubs, Hautes-Alpes, Meurthe-et-Moselle, Basses-Pyrénées, Ille-et-Vilaine, Loire-Atlantique connaissent également une certaine implantation P.S.U.

— révèle la très grande faiblesse dans les régions traditionnellement républicaines et « rouges », qu'elles soient ouvrières (Nord, Pas-de-Calais) ou paysannes (Midi Méditerranéen et Provence tout particulièrement, Limousin, Loire-Moyenne) : ce sont très exactement les départements où le Parti communiste et le Parti socialiste ont la plus forte densité d'adhérents par rapport à la population, que le P.S.U. a la moins forte implantation (si l'on excepte les trois départements où il n'a aucun adhérent).

Nombre d'adhérents du P.S.U. au 31 décembre :

1961	15 734	**1962**	15 827	**1963**	12 044
1964	9 964	**1965**	10 394	**1966**	11 397
1967	11 599	**1968**	15 511		

Au 31 décembre 1968, sur 100 adhérents du P.S.U.

24 ont adhéré en 1960, 3 en 1961, 3 en 1962, 2 en 1963, 2 en 1964, 5 en 1965, 14 en 1967, 42 en 1968.

93 n'adhéraient auparavant à aucun parti, 3 avaient adhéré à un des trois grands partis de gauche (en 1960, ces chiffres étaient de 26 et 32).

Le PSU, l'Etat et la révolution

« La question de l'Etat revêt de nos jours une importance particulière au point de vue théorique comme au point de vue pratique. La guerre impérialiste a considérablement accéléré et accentué le processus de transformation du capitalisme monopoliste en capitalisme monopoliste d'Etat. La monstrueuse oppression des masses laborieuses par l'Etat, qui se confond toujours plus étroitement avec les groupements capitalistes tout-puissants s'affirme de plus en plus. »

Lénine — Préface à la 1re édition de l'Etat et la Révolution — Août 1917.

Jacques De Bonis

Le P.S.U., l'Etat, la Révolution... Précisons : il s'agit moins d'une étude en forme que d'un montage de textes liés entre eux par un commentaire lequel, parfois, prendra allure de pléonasme. Un montage parce que, dans l'hétéroclite ensemble de déclarations, proclamations, définitions de ce Parti, il nous a paru utile d'opérer certains rapprochements et d'en laisser dégager le fumet idéologique. Ceci quoiqu'il en soit de contradictions verbales ou écrites qui n'émanent pas à notre avis de l'essence même de ces choses, mais témoignent plutôt d'hésitations, d'allées et venues, c'est-à-dire, pour être plus clairs et moins courtois, de pratiques si circonstancielles qu'elles peuvent être qualifiées d'opportunistes.

Sans doute le titre de ce montage, outrepasse-t-il largement la richesse du contenu. En fait, celui-ci est essentiellement constitué par des écrits concernant les rapports entre les monopoles d'un côté, la petite et moyenne bourgeoisie de l'autre, l'Etat quelque part, ici, là, ailleurs, entre les deux. Il débouche sur quelques considérations politiques et laisse de côté pour cette fois d'intéressantes questions ayant trait notamment à la composition et au rôle de la classe ouvrière, au socialisme selon le P.S.U., à sa critique obstinée de la notion de démocratie avancée au nom de l'efficace pureté de la lutte « directe » pour le socialisme.

A notre avis, cependant, il n'y a pas dans cette limitation matière à procès dans la mesure où maintenant, plus encore qu'au début de ce siècle, la nature de l'Etat qu'on présente répond du type de Révolution auquel on aspire.

Compte tenu des nouvelles fonctions de l'Etat, l'idéologie bourgeoise a d'impérieuses raisons de répandre quelques brumes autour de sa nature fondamentale et de ses caractéristiques actuelles.

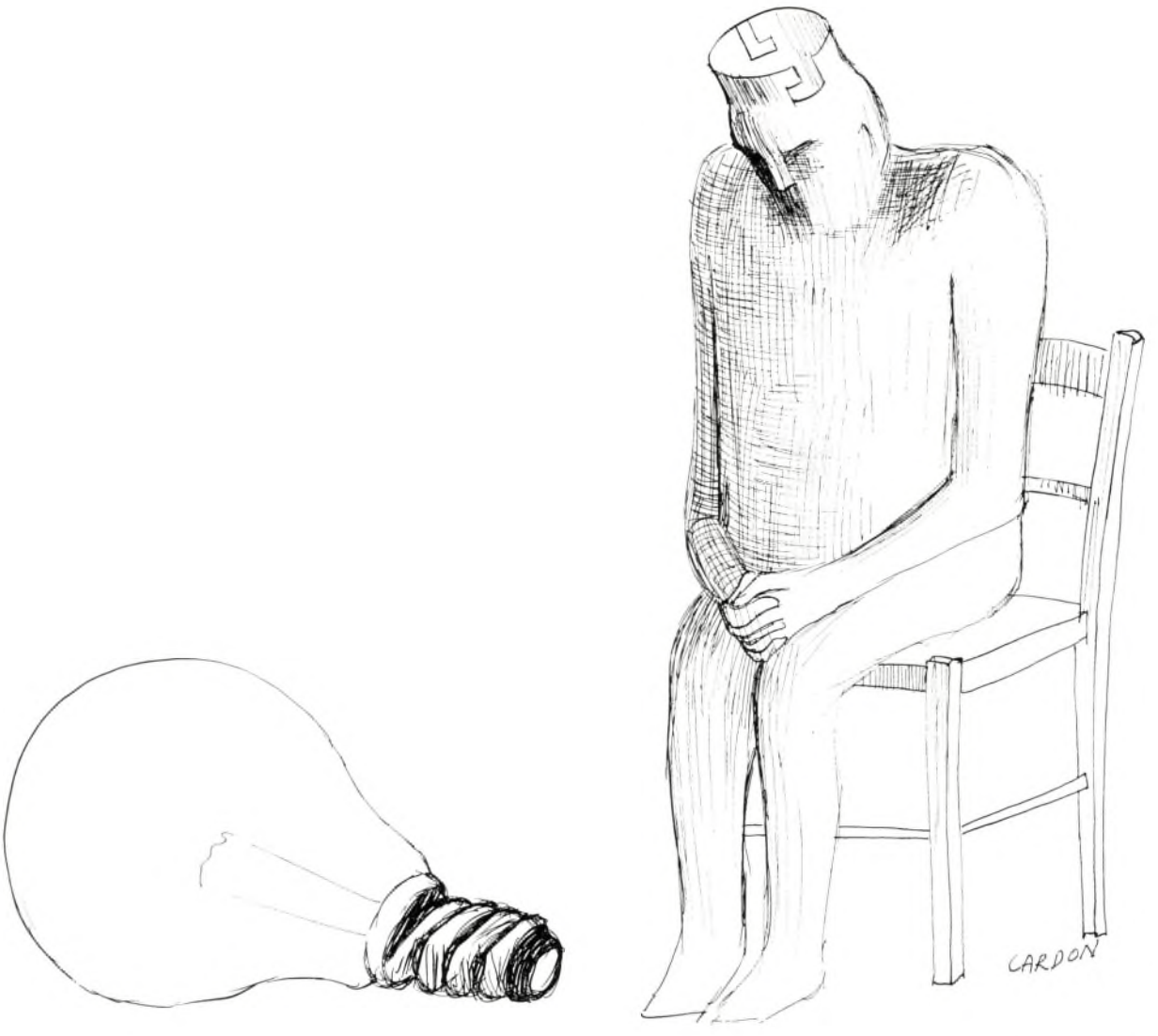
La méthode qu'elle utilise pour ce faire est d'autant plus pernicieuse qu'elle est simple : la « chose » publique étant de plus en plus évidemment mise au service de la « chose » privée, il lui suffit d'inverser l'ordre des facteurs et de laisser confondre la seconde avec la première. Ainsi ressurgit la classique (on n'apprend pas en classe le contraire) confusion entre l'intérêt général et celui des grandes sociétés dont les profits, en notre temps, sont précisément fondés sur l'exploitation *collective* des couches non monopolistes et se réalisent largement par le biais de l'intervention étatique.

La version rajeunie de « l'Etat au-dessus ou à côté des classes » se décèle aisément dans *Le Manifeste radical* de J.-J. Servan-Schreiber, ainsi que dans les présupposés théoriques de « la nouvelle société ». Elle gît néanmoins ailleurs sous des formes moins aggressives.

Surestime-t-on la portée de l'intervention de l'Etat et ses capacités à surmonter les contradictions du capitalisme ? La sous-estime-t-on, au contraire, en baissant l'abat-jour sur l'interpénétration de la couche capitaliste dirigeante et de l'appareil d'Etat ? On se retrouve alors, quels que soient son point de départ et sa bonne volonté révolutionnaire, sur l'un ou l'autre des versants de l'opportunisme ; en tout cas hors de la route où il faudrait affronter l'idéologie et la politique du grand capital.

Monopoles capitalistes ou conglomérat patronal ?

Il n'est donc pas sans intérêt, théorique et pratique, d'approcher, par-delà les obstacles constitués par les variations des porte-parole des diverses tendances, par-delà les déclarations contradictoires et les ambiguïtés, la conception de l'Etat propre



au P.S.U. : celle qui ressort notamment des textes adoptés par une très large majorité (80 %) des participants au 6e Congrès du P.S.U., en mars 1969 à Dijon.

Allant à la source, on trouvera un premier élément d'appréciation dans le point 3 de la deuxième des thèses adoptées par ce Congrès. Le voici :

« *La phase actuelle du capitalisme peut être caractérisée par une soumission croissante de l'appareil d'Etat aux critères et aux besoins de l'économie capitaliste. Cette évolution du rôle de l'Etat se traduit notamment par la dégénérescence du Parlement qui, réduit au rôle de figurant, cesse d'être le centre des compromis entre les classes sociales et entre les diverses couches de la bourgeoisie. Le bonapartisme gaulliste exprime cette nouvelle réalité : l'arbitrage se fait directement au niveau du chef de l'Etat, mais la personnalisation apparente du pouvoir couvre en fait son exercice dans des centres de décision et de concertation entre les technocrates et les représentants du patronat.* »

Intéressante définition, définition exemplaire même, dans la mesure où l'on y retrouve, (comme souvent dans les textes du P.S.U.), brassées par un vocabulaire d'inspiration marxiste des appréciations indiscutables, des vérités d'ordre scientifique, à côté ou au sein desquelles se glisse « le détail » qui remet tout en question.

L'évolution du rôle de l'Etat, sa soumission croissante aux critères et besoins de l'économie capitaliste, le rôle diminué du Parlement et l'exercice du pouvoir réel hors de tout contrôle démocratique : ce sont là des thèmes familiers aux communistes. On ne chicanera donc pas sur telle ou telle imprécision. On remarquera par contre une absence de poids : celle des monopoles capitalistes, occultés au bénéfice de la notion de patronat ou celle d'économie capitaliste en général.

Une telle absence pourrait sembler accidentelle. A tort. Maints autres documents « officiels » l'attestent. Celui-ci par exemple, proposé par la direction du P.S.U., en tant qu'élément de « réflexions préparatoires à la délibération du Comité National sur la stratégie du Parti » (*Tribune Socialiste,* 2 octobre 1969). Il dit :

« *Dans la phase actuelle du capitalisme, l'Etat a de manière beaucoup plus précise, notamment en France, la tâche d'arbitrer entre les intérêts du grand capital et ceux de la petite bourgeoisie artisanale, commerçante ou industrielle attardée.*

Voilà qui, déjà, donne une idée des origines de la « confusion » entre monopoles et patronat contenue dans le point 3 de la thèse II du P.S.U.

L'Etat n'est-il pas, suivant ses auteurs, dominé aussi bien par la grande que par la petite bourgeoisie ; aussi bien par Saint-Gobain-Pont-à-Mousson, Rhône-Poulenc, C.G.E.-Thomson, la Financière de Suez, la Banque de Paris et des Pays-Bas, la

générale Dassault ou De Wendel-Sidélor, que par les entreprises marginales, voire les petits et moyens paysans, les épiciers ou les cordonniers ? Entre les deux, soumis à des pressions qui souvent s'équilibrent, témoin d'un combat à l'issue douteuse, l'Etat n'est-il pas l'arbitre de cet affrontement de titans ?

Les betteraves, le pinard, le lait...

Caricature ? Certes, mais dont un des inspirateurs n'est autre que Michel Rocard (*Tribune Socialiste*, n° 380, décembre 1968) suivant lequel :

« *La principale victime des accords de Grenelle n'est pas la petite bourgeoisie traditionnelle, toujours maîtresse du système, mieux représentée que jamais au Parlement, et qui est en train de se fabriquer un outil politique sous la direction de Robert Poujade* [...] *C'est le grand capitalisme moderne, qu'il soit français ou international* [...] *La lutte est donc commencée à l'intérieur même du gaullisme : la petite bourgeoisie réactionnaire peut gagner : le régime tournera le dos à l'expansion, deviendra plus répressif et policier. C'est l'assurance d'une nouvelle explosion. Le grand capital moderne peut gagner. C'est « le dialogue », en fait l'affrontement pied à pied dans les lieux du pouvoir, mais l'évolution sans cahots, au moins pour un temps.* »

Chaque ligne, chaque mot valent la peine d'être soupesés : maîtresse du système... l'outil politique... la victime, etc.

Mais il nous faut, avant d'aller plus avant, prendre quelques précautions. Jean-Marie Vincent, autre responsable national du P.S.U., qui semble s'être spécialisé dans la dénonciation hebdomadaire de la notion de « démocratie avancée », s'est plaint : parce que, au cours du XIX[e] Congrès du Parti Communiste Français :

« *Les prises de position du P.S.U. ont été largement caricaturées* », « *entre autres,* a-t-il reproché, *des expressions discutables de notre secrétaire national, précisées et corrigées par la suite dans ces colonnes mêmes, sont devenues le paravent à la dénonciation d'un mélange de gauchisme et de réformisme technocratique, préparant (pourquoi pas !) la capitulation devant l'idéologie de la grande bourgeoisie.* »

De crainte donc l'avoir eu affaire à nouveau à une de ces « expressions discutables » référons-nous à un théoricien et dirigeant national du P.S.U., Manuel Bridier (*Cahiers du Centre d'Etudes socialistes.* N° 32-33).

Pour sa part celui-ci reconnaît mollement :

« *Dans l'ensemble, l'Etat soutient le capitalisme des oligopoles dans leur lutte pour l'élimination des entreprises marginales.* »

Mais c'est pour poursuivre :

« *Lorsque nous parlons de l'Etat, expression des classes dominantes, cela ne signifie nullement que le Pouvoir réel soit distribué proportionnellement à l'importance économique de chacun. Bien au contraire, l'Etat démocratique bourgeois nous apparaît caractérisé, à l'heure actuelle, par le pouvoir des lobbies, par l'importance disproportionnée des intérêts marginaux.* »

Une telle constatation le conduit naturellement et sans coup férir à cette affirmation tranquille :

« *... les betteraves, le pinard, le lait sont des questions qui ont exercé dans l'orientation politique de la IV[e] République une importance infiniment plus grande que l'ensemble des problèmes de la sidérurgie.* »

Ce qui est attribué à la IV[e] République étant, à fortiori, valable pour les Républiques précédentes, où le poids économique et politique de l'oligarchie était moindre, on reste rêveur devant les *responsabilités* décisives des viticulteurs et des betteraviers dans le déclenchement de la guerre impérialiste de 1914-18, la fuite des capitaux devant le Front Populaire, puis la naissance du pool charbon-acier ou l'adhésion de la France au Pacte Atlantique...

La conclusion logique de cette analyse des forces censées se partager le pouvoir d'Etat ? Elle se trouve dans cet extrait du chapitre II des thèses du P.S.U. :

« *Incapable de payer les frais d'une politique sociale, il* (le capitalisme français) *devait alors rechercher l'appui de la petite bourgeoisie, ennemie la plus résolue du progrès technique et du développement collectif. Là se situe la principale contradiction du régime et de la classe dirigeante. Le gaullisme, contrairement à ce qu'affirme le P.C.F., n'est pas exclusivement le régime des grands monopoles.* »

Rappelons en faisant référence aux précédentes citations que, selon le P.S.U., non seulement l'Etat, dans sa forme actuelle, n'est pas exclusivement entre les mains des grands monopoles, mais qu'il est caractérisé, au contraire, par le pouvoir des lobbies, l'importance disproportionnée des intérêts marginaux, qu'il sert d'arbitre et d'enjeu entre ceux-ci et l'oligarchie financière.

Le C.M.E. existe-t-il ?

Fastidieux, ce rappel n'est cependant pas superflu. L'Etat en effet même à son stade actuel caractérisé par l'utilisation de sa puissance au bénéfice d'une accumulation capitaliste que favorisent les commandes, la programmation, le financement public, subit sans aucun doute des « pressions » de la part de la petite et de la moyenne bourgeoisie.

Il en subit d'ailleurs également (« pressions » quelquefois bien rudes) de la part de la classe ouvrière qui, dans le cours des luttes de classes, met en cause directement le Pouvoir d'Etat, représentant et défenseur des intérêts collectifs des monopoles capitalistes, avec lesquels il tend toujours plus à se confondre tout en conservant son rôle « autonome ».

Insérés dans cette politique de subordination, dépendantes de l'oligarchie financière, mais laminées par elle, les couches moyennes des villes et des campagnes sont objectivement conduites à s'allier à la classe ouvrière et à lutter contre le grand capital. Mais nécessité objective ne signifie pas obligatoirement conscience de cette nécessité. La grande bourgeoisie, elle, ne l'ignore pas. Et non seulement elle prodigue des trésors d'imagination et de propagande pour garder sous sa coupe idéologique des « alliés » qui sont en vérité ses dupes, mais aussi elle lâche, à l'occasion, du lest, procurant d'éphémères satisfactions économiques à ces couches qui constituent une part importante de sa base politique.

Si le P.S.U. s'essayait ainsi à cerner des phénomènes complexes en

les situant autour de l'axe principal de la lutte des classes, il ne ferait que se garder d'un marxisme schématique, d'un dogmatisme tout à fait étranger (faut-il le dire !) au Parti communiste. Mais, à la faveur d'une confusion historique et politique, il aboutit en fait à nier la réalité de l'intense polarisation des luttes sociales de ce temps autour des deux classes principales, grande bourgeoisie monopoliste et classe ouvrière.

Ainsi, tout comme Kautsky, il « estompe, émousse les contradictions les plus fondamentales de la phase actuelle du capitalisme, au lieu d'en dévoiler la profondeur. Résultat : au lieu du marxisme, c'est du réformisme bourgeois ». (Lénine, *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme.*)

Résultat concret et immédiat pour le P.S.U. : il enferme dans la même galère l'ennemi majeur du prolétariat et des alliés potentiels de celui-ci. Il favorise, bon gré, mal gré les efforts du Pouvoir et de la coalition gaullistes-centristes dont un des objectifs politiques essentiels reste de persuader les couches bourgeoises non monopolistes de la communauté d'intérêts et de la nécessaire solidarité de « toute la classe dominante », solidarité dont les racines économiques achèvent de disparaître au fur et à mesure que les affaires des groupes financiers exigent que toutes les ressources nationales leur soient subordonnées.

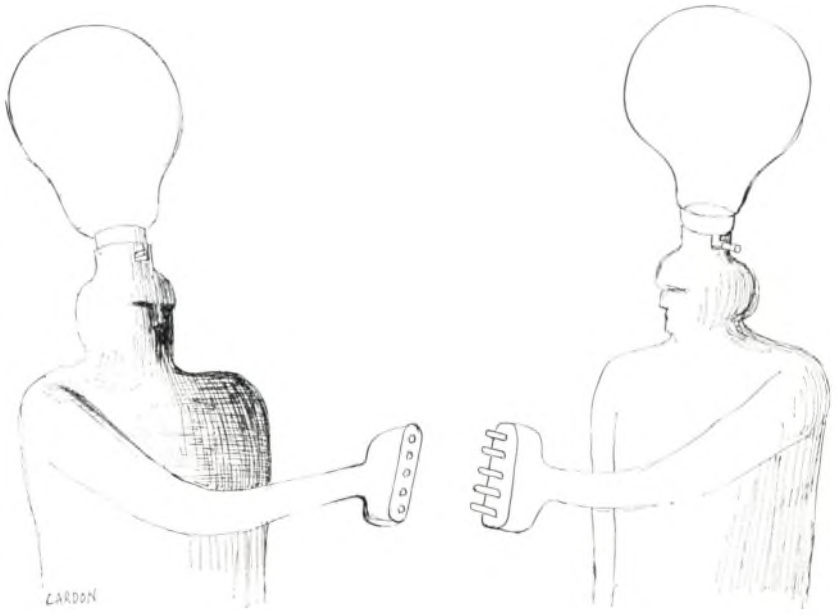
Faut-il aussi préciser que le fondement de cet objectif c'est l'impérieuse nécessité, pour durer, d'isoler l'armée d'en face.

Féru de modernisme, le P.S.U., en fin de compte, définit sa stratégie révolutionnaire en accommodant des bribes d'analyses marxistes faites sur un terrain historique bien différent à une vision petite bourgeoise de la réalité. D'où la tendance à singer, deux siècles plus tard les luttes de 1848 et à fractionner la bourgeoisie suivant des schémas qui fonctionnaient au milieu du XIX[e] siècle.

Pour lui, la phase actuelle du capitalisme n'est pas sensiblement différente de celle qui a succédé à l'achèvement de la révolution industrielle ; elle n'est pas profondément marquée par le pillage et le gaspillage insensés des richesses du pays auxquels se livrent les monopoles capitalistes ; elle ne donne pas à la classe ouvrière la possibilité d'isoler le grand capital en rassemblant autour d'elle les couches non monopolistes.

Un ange plane : Le Capitalisme monopoliste d'Etat n'existe pas.

On concoit dans ces conditions, que l'éditorialiste de *Tribune Socialiste* ait, en son temps, taxé de « formules rituelles », le résumé des caractéristiques du capitalisme monopoliste d'Etat, ainsi formulé en août 1969 par la Conférence des Partis communistes et ouvriers : l'impérialisme contemporain [...] présente certains traits nouveaux. Son caractère monopoliste d'Etat s'accentue. Il utilise de plus en plus largement des leviers comme l'encouragement par l'Etat de la concentration monopoliste de la production et des capitaux, la redistribution par l'Etat d'une partie toujours plus grande du revenu national, les commandes militaires aux monopoles, le financement gouvernemental de programmes de développement économique à l'échelle nationale, la politique d'intégration impérialiste, les nouvelles formes d'exportation du capital.



Des contradictions qui ne doivent rien à la dialectique

Une curieuse analyse de l'Etat moderne et du rôle que jouent les diverses couches de la bourgeoisie sous-tend donc l'ensemble de la stratégie, ou plutôt (compte tenu de variations dépendant, semble-t-il, du lieu et du temps) des stratégies du P.S.U.

Il faut cependant remarquer que certains écrits et certaines pratiques de ce même parti semblent relever d'une conception différente. Ainsi Rocard discutant avec Chalandon (*L'Expansion,* mars 1970) se réfère à « *l'intérêt des puissances industrielles et financières qui dirigent la France capitaliste d'aujourd'hui* ». A l'intérieur même des thèses adoptées par le Congrès de Dijon, on admet, par exemple, la nécessité de

« *... Certaines solidarités défensives entre ouvriers et petits paysans qui ne permettent cependant pas d'intégrer ces dernières forces au combat socialiste, mais qui peuvent du point de vue stratégique accroître les contradictions au sein de la bourgeoisie de ce pays,* » ou bien on estime qu'il faut « *... agir sur des contradictions du système pour les rendre plus apparentes et par là même plus insupportables* ». Car les transformations « *... révèlent les points de faiblesse du système, mettent des secteurs importants en difficultés et suscitent des réactions critiques même dans des milieux (enseignants, cadres, petits agriculteurs) qui se croient volontiers à l'abri de la lutte des classes* ». Enfin « *Ces crises propres à tel ou tel secteur, en venant s'ajouter aux contradictions permanentes du capitalisme moderne, rendent l'équilibre politique du régime gaulliste de plus en plus précaire. Il existe donc des posssibilités de rassemblement qu'il faut exploiter contre le système et ses assises sociales sans aucune hésitation.* »

Malgré la remarquable absence des couches moyennes traditionnelles des villes dans cette évocation quelque peu superficielle des possibilités d'alliances entre la classe ouvrière et la petite bourgeoisie, on conviendra (avec cependant quelques réticences et, surtout, en négligeant le fait essentiel que, par le biais de l'expérience des luttes concrètes, les « solidarités défensives » peuvent se transformer en une offensive conjuguée contre l'oligarchie financière, puis, pour l'avènement du socialisme), qu'elle tend, tout de même, à l'établissement d'une stratégie antimonopoliste.

Ceci est tellement évident que les rédacteurs de ces Thèses n'ont pas manqué au paragraphe suivant (Thèse X, point 4) d'énoncer la proposition contradictoire suivant laquelle :

« *Le courant socialiste ne doit pas favoriser la constitution de fronts dits antimonopolistes dont la caractéristique est de regrouper des intérêts conservateurs liés à des formes archaïques de production ou d'organisation sociale, avec les intérêts des travailleurs exploités.* » On en revient ainsi à l'une des conditions nécessaires, selon le P.S.U., pour que soit adopté un objectif revendicatif :

« *Il doit s'inscrire dans la ligne socialiste et permettre l'avancée du progrès technique. Là se situe le critère d'arbitrage des contradictions secondaires au sein des couches populaires* » (Thèse IX point 6).

L'avancée du progrès technique, comme critère de la validité de tel ou tel aspect de la lutte de classes et le refus de tout allié qui désire lutter contre les monopoles capitalistes s'il est attaché aux formes « archaïques » de la production ! Le grand capital, pour sa part, n'est pas aussi exigeant dans le choix de ses alliances. Il se bat !

Si brèves et limitées soient-elles, les citations qui précèdent mettent néanmoins en valeur l'existence de contradictions (bien peu dialectiques) dans la théorie du P.S.U. Elles recoupent celles qu'on lui connaît dans la pratique. Sans doute, sont-elles, pour une part, l'effet de l'hétérogénéité idéologique de ce Parti et le résultat de luttes de tendances qui se soldent par des compromis boiteux.

Mais au-delà de ces contingences politiques, il faut y voir, semble-t-il, le déchirement de ses dirigeants et de ses militants entre une « bonne volonté révolutionnaire », dont les racines sont enfouies dans le terreau de la morale chrétienne, une situation de classe qui les rend hypersensibles aux problèmes de la hiérarchie et un « vécu » de fonctionnaires, de cadres, de technocrates qui les porte à une certaine tendresse pour les aspects « progressistes » du grand capital.

Fascinés par l'idéologie technocratique

Laissons-les s'en expliquer : « *Entre un grand capital industriel qui a besoin d'une expansion rapide, éventuellement au prix de l'inflation, et la masse énorme des petites et moyennes entreprises qui cherchent avant tout à se protéger du changement technique, les contradictions sont innombrables. Ouverture des frontières ou protection, maintien des privilèges fiscaux ou lutte contre l'inégalité et la fraude, appui sur de grands techniciens modernistes ou concession à la petite bourgeoisie poujadisante, libéralisme ou autoritarisme en politique intérieure et en politique sociale, maintien d'une information officielle orientée ou tentative pour laisser la télévision retrouver un minimum d'objectivité, enfin poursuite à tout prix du profit privé ou maintien des prérogatives de l'Etat (dans le cadre capitaliste, bien entendu), tout oppose ces deux fractions, dont aucune d'ailleurs n'est complètement homogène* » (*Tribune Socialiste*, 2 octobre 1969).

Ce texte récent proposé à la réflexion du Comité national du P.S.U. traduit en termes limpides la fascination exercée sur les dirigeants de ce Parti par l'idéologie technocratique propagée par le capital monopoliste.

Un simple tableau en dégage les lignes de force.

Face à toutes ces qualités attribuées aux monopoles capitalistes, on a peine à refréner la tentation de citer longuement les pages du *Manifeste communiste* où Marx et Engels rappellent que « la bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire » et qu'elle « ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production, donc les rapports de production, c'est-à-dire tout l'ensemble des rapports sociaux ». Mais Marx et Engels ne confondaient pas le « Progrès » avec les besoins nationaux, les intérêts des capitalistes avec ceux de leurs victimes.

Capital industriel et capital financier

Ajoutons une remarque. Les penseurs du P.S.U. ont coutume d'opposer le capital industriel et le capital financier. Le premier des deux, celui des « capitaines d'industrie », des « producteurs », jouit d'une certaine faveur. De la part de Michel Rocard, par exemple, qui, dans le numéro du 11 septembre 1969 de *Tribune Socialiste*, a pu écrire :

« *Le régime choisit la soumission aux normes du capitalisme international. C'est l'acceptation d'une*

Les couches capitalistes et leurs options suivant le P.S.U.

Grand capital industriel	Petites et moyennes entreprises
— Expansion rapide	— Pas de changement technique
— Ouverture des frontières	— Protection des frontières
— Lutte contre l'inégalité et la fraude	— Maintien des privilèges fiscaux
— Appui sur de grands techniciens modernistes	— Concessions à la petite bourgeoisie poujadisante
— Libéralisme en politique intérieure et sociale	— Autoritarisme en politique intérieure et sociale
— Tentative pour laisser la télévision retrouver un minimum d'objectivité	— Information officielle orientée
— Maintien des prérogatives de l'Etat	— Poursuite à tout prix du profit privé

dépendance consentie par la petite bourgeoisie et le capital financier, mais dont le capital industriel français, notamment lorsqu'il est lié à l'Etat, s'accommode mal. »

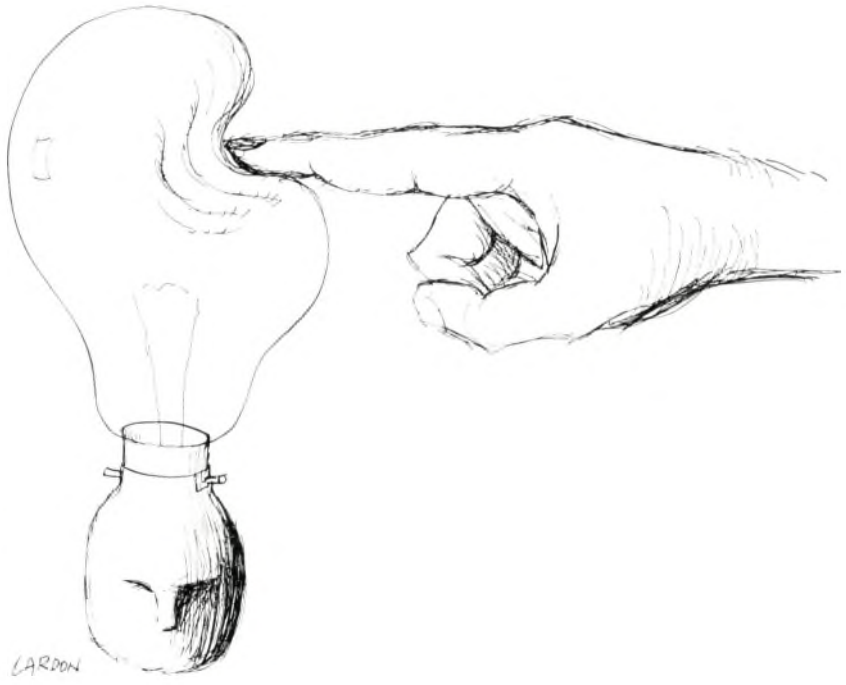
Les lecteurs s'accommoderont plus mal encore de cette distinction. Dès 1916, dans son ouvrage *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, Lénine a très précisément démontré que, résultat de la fusion du capital bancaire et du capital industriel, le capital financier constituait une des caractéristiques de l'impérialisme. Et il a décrit : « l'union personnelle des banques et des grosses entreprises industrielles et commerciales, la fusion des unes et des autres par l'acquisition d'actions, par l'entrée des directeurs de banque dans les conseils de surveillance (ou d'administration) des entreprises industrielles ou commerciales, et inversement.

Pour Manuel Bridier cependant (article cité), cette analyse est dépassée, puisque

« *à partir du moment où les entreprises pratiquent l'auto-investissement, elles n'ont plus besoin des banques dans la même mesure. Le pouvoir réel repasse au capital industriel, et non plus au capital financier.* »

Afin de goûter tout le sel de cette affirmation, il faut, exemple entre mille, avoir en mémoire les épisodes de l'affaire Boussois-Saint-Gobain, le premier soutenu par la Banque Lazard, ainsi que la Banque de Paris et des Pays-Bas, le second par la Financière de Suez qui, six mois après l'échec de l'O.P.A. fameuse, prendra le contrôle d'un ensemble « de taille mondiale » : Saint-Gobain-Pont-à-Mousson.

Comme dit (voir plus loin) Michel Rocard, « le développement industriel coûte cher », et il se trouve que dans le domaine de la capacité financière, les groupes privés français retardent sur ceux d'autres pays capitalistes industriellement avancés. L'auto-investissement est par conséquent si loin de leur suffire que l'argent « liquide » des banques conditionne souvent leur développement ou leur survie. Un des phénomènes économiques les plus frappants des dernières années réside d'ailleurs dans la transformation des banques d'affaires en deux organismes distincts : 1°) banques de dépôts, chargées de drainer l'argent du maximum d'entreprises et de particuliers ; 2°) sociétés de portefeuilles en holdings qui se situent au centre d'un vaste tissu d'entreprises industrielles. Si bien que s'accélère, à cette dernière étape de l'impérialisme, l'union des groupes d'origine industrielle et des groupes d'origine bancaire (Pont-à-Mousson et Saint-Gobain avec la Financière de Suez et la Banque de l'Union Parisienne, Schneider et Empain avec la Banque d'Indochine, etc.). Tout naturellement.



A ce sujet, on ne peut que conseiller aux économistes du P.S.U. la lecture assidue de la revue *Economie et Politique*. Ils y trouveront des faits têtus.

Des pourquoi

Cependant une telle déformation ou méconnaissance des réalités économiques actuelles amène à s'interroger.

Pourquoi cette persistance, au P.S.U., à masquer le caractère parasitaire et antinational du grand capital monopoliste dans son entier, ses pratiques dictatoriales, son entreprise de mise à sac des ressources nationales, son emprise sur l'Etat devenu instrument d'exploitation collective ?

Pourquoi, alors que le rôle joué par l'Etat en faveur de l'accumulation capitaliste et de la hausse du taux de profit dépasse, sinon l'entendement, du moins le pire que nous en savons, le P.S.U. s'obstine-t-il à ânonner (*Tribune Socialiste*, 2 octobre 1969) : « *dans l'avenir proche, la fonction la plus marquante de l'Etat sera d'ordre social, plus qu'économique, son rôle de gardien de l'ordre et d'organisateur de la « paix sociale » sera plus important que son rôle planificateur* », rejoignant ainsi les positions de l'opportunisme de droite ?

Aussi bien que quiconque, s'intéressant à la question, le secrétaire national du P.S.U. sait que le but des grandes sociétés capitalistes n'est pas le développement industriel, et moins encore la satisfaction des besoins collectifs, mais l'accroissement des profits à la formation desquels contribuent d'énormes subventions d'Etat et des privilèges exorbitants. (Ceux-ci et ceux-la — la chose devrait aller sans dire — sont sans commune mesure avec les « avantages » qu'on a pu concéder en France au million et demi d'entreprises artisanales qui ont fermé leurs portes au cours des soixantes dernières années ou aux 60 000 chefs des entreprises commerciales qui ont disparu entre 1954 et 1962).

Il n'en écrit pas moins dans le numéro du 11 septembre 1969 de *Tribune Socialiste* (La citation est longue mais édifiante) :

« *... le développement industriel coûte de plus en plus cher. Il faut payer ces frais, et pour cela accumuler de très importants profits. Or les structures de l'économie française restent profondément archaïques. Il existe dans l'agriculture, le commerce, le bâtiment, l'hôtellerie, etc. une masse énorme de petites entreprises peu rentables qu'un progrès technique*

trop rapide tuerait. Ces secteurs sont protégés par des prix garantis grâce à des subventions, soit surtout par une grande mansuétude fiscale. Tout cela coûte très cher en prélèvements sur le produit du travail collectif. Mais ces couches représentent les bases électorales essentielles du nouveau régime, il ne peut se les aliéner. Le plan d'austérité actuel les avantage donc, en essayant de rattraper un peu de la charge sur le grand capital. Ce dernier essaie de se défendre en poussant à l'inflation... »

Les mêmes thèmes reviennent. Haro sur les « secteurs archaïques » ! Les empêcheurs de produire en rond restent les petits agriculteurs, commerçants, entrepreneurs du bâtiment, hôteliers — soit dit en passant les mêmes que vitupéraient les anarchistes du siècle dernier. Et les mêmes qu'ont entrepris de digérer les groupes capitalistes dominants, encouragés par l'Etat à pénétrer dans ces secteurs jusque-là peu concentrés.

Puisqu'il s'agit de lutter contre les formes de gestion dépassées, la classe ouvrière doit se satisfaire d'être la force d'appoint du capital...

Quant aux monopoles, s'ils ont besoin d'importants profits, c'est qu'ils ont « beaucoup de frais ». Si bien qu'il leur faut se défendre envers et contre tous, y compris contre le plan d'austérité du gouvernement. Celui-ci a été nommé, comme on sait, par un Président de la République qui a proclamé récemment que son « objectif fondamental » était la constitution d'entreprises capitalistes de taille mondiale...

Pourquoi cette étrange cécité du P.S.U. ?

La chute des rois fainéants

La dernière interrogation, comme celles qui précèdent, pourrait sembler insidieuse, tendre à mettre en doute la bonne foi, la sincérité, l'honnêteté de tel ou tel. Là en vérité n'est pas la question. Et pas plus la réponse.

Il s'agit seulement de constater, une fois de plus, que, déchiré, écartelé entre les luttes concrètes de la classe ouvrière et les « évidences » de l'idéologie dominante, le socialisme petit bourgeois n'amène en vérité qu'à s'asseoir entre deux chaises, nous voulons dire entre les deux pôles de la lutte des classes.

Pour ce faire, quand il prend la forme du P.S.U., né de la fusion d'éléments sociaux démocrates et de réformistes chrétiens, et dont des « cadres » assurent aux divers échelons l'essentiel de la direction, il lui faut altérer (fut-ce au corps défendant de chacun d'entre eux) la réalité de la domination des maîtres de l'économie et de l'Etat. Comment ?

D'abord, on l'a vu en privilégiant les grands industriels, les « capitaines d'industrie », aile marchante du « grand capital moderne », qui sont dotés d'une activité efficace et progressiste, tout naturellement opposée à celle, « archaïque et parasitaire », des financiers (pris approximativement au sens qu'avait le terme dans la fable de La Fontaine *Le savetier et le financier*), ainsi que des petits et moyens bourgeois.

Sur la même lancée, on attribue à ces derniers une influence sur l'Etat à laquelle auraient vainement aspiré leurs aïeux au stade classique où s'épanouissait la concurrence capitaliste.

Un pas de plus et l'on écrit dans le point 3 de la Thèse I du P.S.U. :

« *Les firmes capitalistes ont poussé à la suppression des entraves nationales à leur propre développement. Dans chaque pays, elles ont cherché à réduire les secteurs précapitalistes, à s'affranchir des objectifs trop étroits des propriétaires du capital...,* » ce qui permet au passage de distinguer les firmes capitalistes des capitalistes eux-mêmes.

S'inspirant de l'expression célèbre qui stigmatisait « la droite la plus bête du monde » (Guy Mollet), on déplore ensuite (Thèse II, point 4) :

« *Le caractère particulièrement rétrograde et autoritaire de la plupart des capitalistes français, leur attachement à des méthodes de gestion et de commandement dépassées par l'évolution de la technologie.*

Enfin, après Louis Armand (« Le problème de l'époque n'est plus de savoir qui possède les affaires, mais qui contribue à les faire progresser au profit de la collectivité »), influencé par la campagne pour l'actionnariat populaire (L'O.P.A. de Boussois sur Saint-Gobain fut lancée la même année que le Congrès de Dijon), on fait disparaître purement et simplement la propriété capitaliste :

« *Les grandes entreprises, celles qui assurent le développement du système, voient leur propriété de plus en plus diluée entre un grand nombre d'actionnaires sans pouvoirs, cependant que leur direction est assurée par des cadres qui sont de véritables fonctionnaires du capital et qui ne détiennent qu'une part infime de la propriété. La grande bourgeoisie se définit davantage comme le milieu des grands dirigeants d'entreprises et des administrateurs de sociétés industrielles et financières que comme celui des capitalistes individuels* » (Thèse IV, point 2).

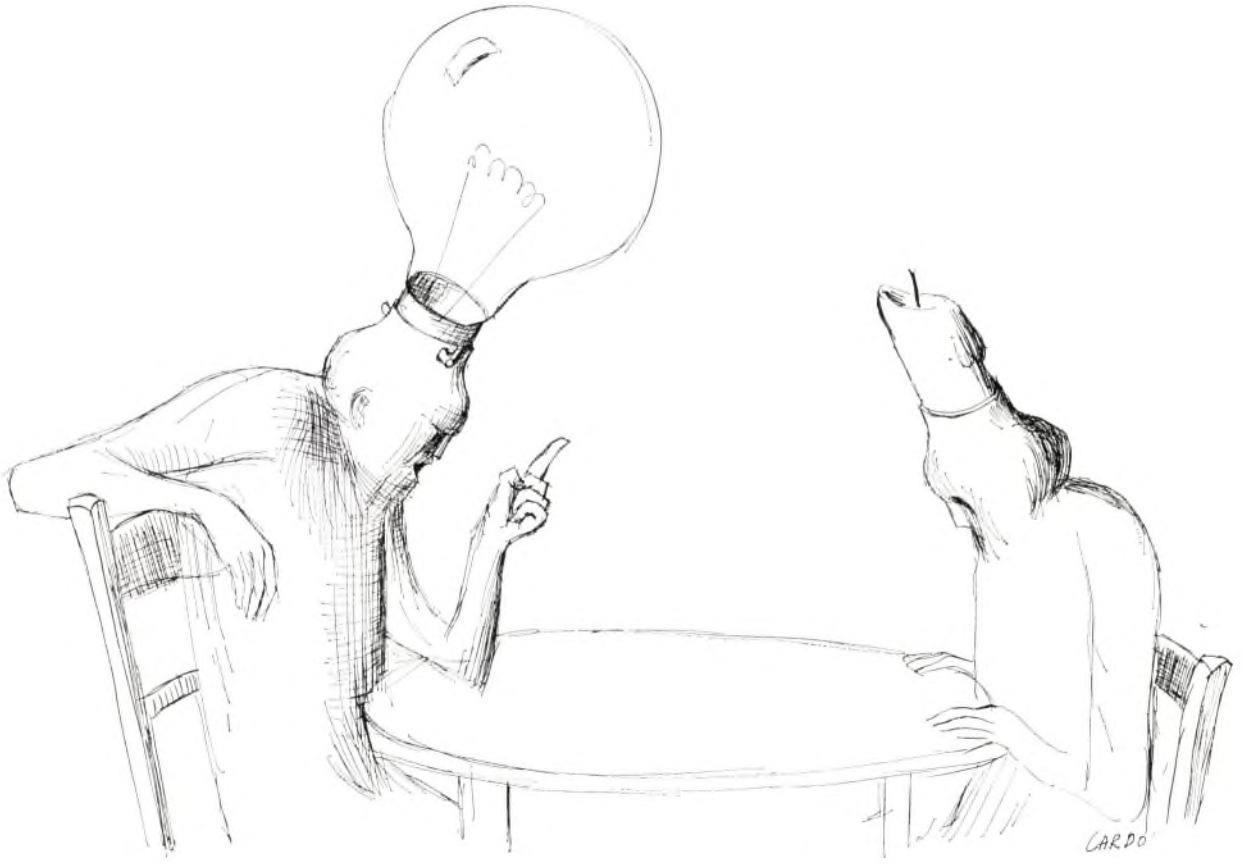
Certes, il est de notoriété publique que les « petits actionnaires » sont quelquefois aussi tondus que leurs coupons par les fondés de pouvoir des groupes possédant une puissance, et (directement ou indirectement) un nombre d'actions suffisants pour mener à leur guise les affaires de ou des entreprises. Il est non moins connu que Dassault, Prouvost, Rotschild ou De Voguë, confient pour une part à des technocrates le soin de gérer leurs intérêts. Cela ne justifie pourtant pas le tour de prestidigitation qui consiste à faire disparaître les capitalistes dans la poche des « managers ».

A si bon compte, bien sûr, la C.M.E. n'est plus qu'œuvre d'imagination. D'autant que les technocrates (s'y retrouve qui pourra dans ces contradictions !) auraient en mains aussi la gestion de l'Etat.

Manuel Bridier est clair à ce sujet (article cité).

« *Le pouvoir réel dans l'entreprise n'est plus fonction du nombre des actions détenues, mais du rôle de décision technico-administratif exercé dans l'entreprise* [...]. *La couche technocratique issue de la classe bourgeoise possédante (à laquelle se joignent des éléments promus de la petite bourgeoisie et plus rarement de l'aristocratie ouvrière) détient donc un pouvoir considérable. Mais c'est aussi le moment où une évolution de même nature se produit dans l'appareil d'Etat. Dès lors, les éléments déterminants du pouvoir réel sont d'une part les administrateurs de l'appareil économique de l'Etat, et, d'autre part, les administrateurs de l'appareil économique des oligopoles.* »

Où l'on retrouve en fin de compte la célèbre histoire de l'éviction des rois fainéants par les Maires du Palais et où, tout se passant encore entre cadres, les leaders du P.S.U. auraient quelque motif de faire prévaloir leur rôle révolutionnaire dirigeant, si les réalités économiques, sociales et politiques ne se situaient ailleurs que dans l'imagination ou les aspirations des adeptes de cette mouture technocratique du socialisme.



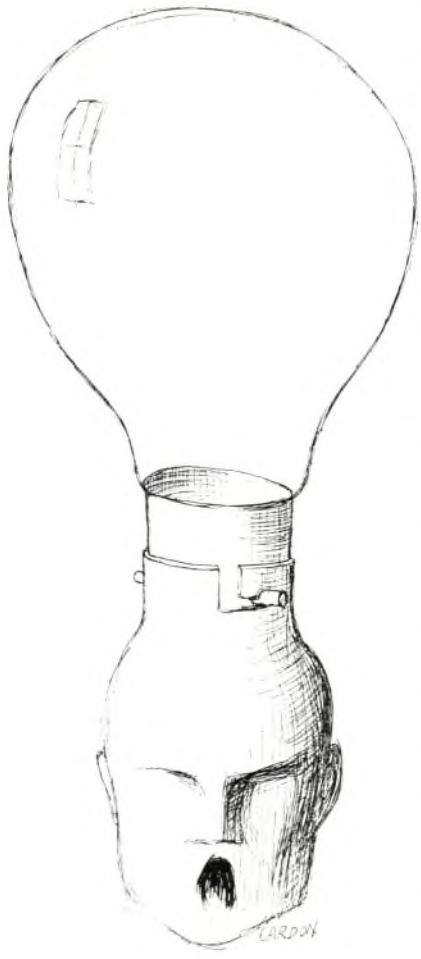
Un parti de cadres supérieurs

Jean Rony

Le P.S.U. se propose « la construction d'une force socialiste neuve, différente du communisme et de la social-démocratie » (Rocard, l'avenir du P.S.U., *édition du Seuil, p. 43).*
Sur quels principes d'organisation fonde-t-il son ambition ? Toujours Rocard (p. 78) : « Nous récusons absolument les formes de commandement de l'outil politique qui sont héritées du léninisme et qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de stalinisme. » Rendons grâce à Michel Rocard d'être allé à l'essentiel et de nous avoir évité le débat secondaire sur les déformations subies par la conception léniniste du Parti.

Le P.S.U. se veut donc *diversifié, hétérogène :* « Nous préserverons cette hétérogénéité comme un bien précieux » (p. 78). Cette hétérogénéité politique correspond à l'hétérogénéité de la composition sociale du P.S.U. En effet, Rocard ne distingue pas le plan du Parti du plan de la société : « Une diversité qui est à nos yeux la garantie fondamentale de le démocratie dans la société. » A société pluraliste, parti pluraliste. Il faut du reste six pages à Michel Rocard pour ne pas répondre à la question : « Le P.S.U. est-il un parti de classe ? » (p. 65 à70). Il se contente de définir l'ensemble des couches sociales auxquelles le P.S.U. s'adresse : « Tous les travailleurs productifs, constitués en majorité par des salariés, et pour une minorité par les paysans non intégrés dans la grande économie capitaliste. »

Le rôle dirigeant de la classe ouvrière est formellement récusé. Rocard note une diminution de la combativité des *horaires* qu'il explique par une plus grande intégration culturelle, et il ajoute : « Les autres luttes, celle des enseignants, celle des paysans, celle des cadres, ont des traits spécifiques : elles n'ont pas à être subordonnées à la lutte de la classe ouvrière, mais à lui être coordonnées » (p. 67). Rocard met volontiers l'accent sur les contradictions qui se déploient dans *la vaste collectivité* « de tous ceux qui ne sont pas les détenteurs à titre privé des



grands moyens financiers », collectivité qu'il désigne sous le vocable de *peuple* (un opposant, au dernier Congrès du P.S.U., disait malignement qu'il n'y aurait pas besoin de pousser beaucoup pour y faire figurer quelques petits P.D.G.).

Un modèle d'organisation impliquant l'existence de tendances

Le P.S.U. ne veut pas occulter les contradictions ni les réduire, en asurant au sein du peuple l'égémonie du prolétariat. Au contraire, les aspirations spécifiques à chacune des couches sociales concernées doivent largement se développer à l'intérieur du Parti. D'où un modèle d'organisation impliquant l'existence de tendances. Michel Rocard ne voit à ce modèle que des inconvénients d'ordre technique, il constitue « un handicap quand il s'agit de prendre des décisions rapides » (le P.S.U. ne nous avait guère, jusque là, paru empêché de prendre des décisions rapides). Pour le reste, dit-il, « il nous suffit, pour faire fonctionner un parti politique, d'un accord explicite sur la stratégie des luttes à moyen terme » (p. 78). La conséquence en est assumée par Michel Rocard en des termes qui rappellent ceux de Léon Blum au congrès de Tours [1] : « Nos affrontements de tendance, nos débats, nos batailles internes ont été nombreux, difficiles. La mise en minorité de manière publique de notre direction est fréquente, et il n'est pas vrai que cela fasse toujours du bien à l'image d'un parti et surtout de sa direction ; mais en même temps, je ne saurais cacher que nous en sommes fiers ; parce que cela illustre de la manière la plus évidente que nous ne faisons pas un outil de type bolchevik... » (p. 82).

Le rejet du type d'organisation bolchévique

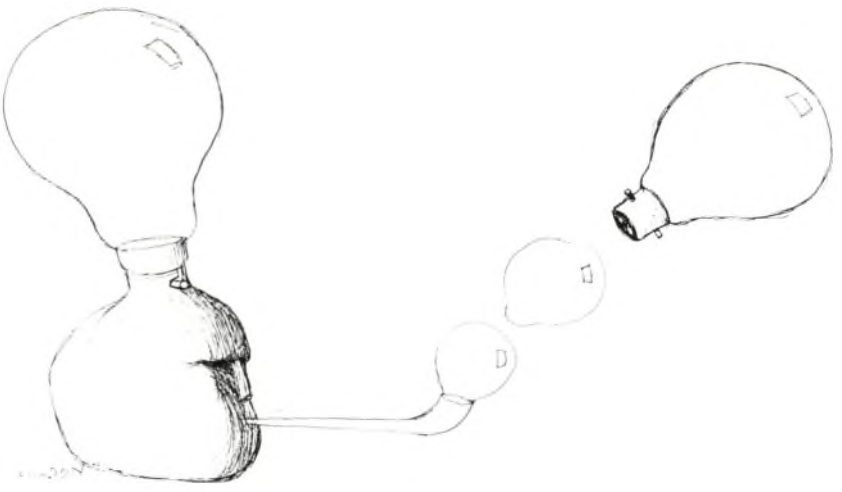
Nous avons donc lieu de prendre très au sérieux le P.S.U. quand il déclare vouloir *une force socialiste neuve, différente du communisme,* mais nous ne voyons pas très bien en quoi il se distingue « nettement d'une tradition social-démocrate qui a finalement renoncé à donner à ce pays des structures socialistes » (p. 83). Très explicite en ce qui concerne le rejet du type d'organisation bolchévique — lequel a donné à un tiers du monde des structures socialistes — Michel Rocard passe très vite sur ce qui, au plan de l'organisation, distingue son parti du type de parti social-démocrate [2], lequel a préservé, partout où il est devenu force dirigeante, les structures capitalistes. Aucun social-démocrate ne se sentira mis en question par le projeu P.S.U. : « Nous pensons, quant à nous, qu'il faut d'abord retrouver la capacité de mener un certain nombre de luttes sociales, et la capacité de lier les luttes politiques parlementaires classiques avec les efforts dispersés qui se mènent dans l'agriculture, dans l'industrie, dans les Maisons de jeunes, etc. »

Rien ne permet donc de voir dans le P.S.U. autre chose qu'un parti social-démocrate de gauche, tels que l'on en connaît depuis cinquante ans. P.U.P. P.O.U.M., P.S.U., U.G.S., les sigles peuvent varier, les frontières s'élargir ; il s'agit toujours de concilier les principes d'organisation du réformisme classique avec un projet défini comme révolutionnaire. Nous ne voudrions pourtant pas laisser croire que le P.S.U. se situe à gauche du Parti socialiste au niveau de l'orientation fondamentale de ses luttes.

Ce fait n'est pas démenti mais recouvert par la sensibilité beaucoup plus grande chez les militants P.S.U. à des thèmes de gauche tels que ceux de l'anticolonialisme et de l'anti-impérialisme en général. Nous ne sous-estimons pas ce point, mais c'est sans aucune condescendance que nous disons qu'il nous paraît relever davantage d'un certain idéalisme moral que d'une analyse politique de l'impérialisme ; idéalisme en rapport avec la composition sociale du P.S.U. et qui le rend perméable à l'idéologie que nous appellerons, pour cimplifier, tiers-mondisme.

Les thèses adoptées au Congrès de Dijon du P.S.U. désignent *la petitre-bourgeoisie* comme « l'ennemie la plus résolue du progrès technique et du développement collectif ». Ce n'est que *faute d'une puissance industrielle suffisante* que le capitalisme français a dû renforcer l'exploitation de la classe ouvrière, ce qui l'a contraint à rechercher l'appui de la petite bourgeoisie. A plusieurs reprises, il est fait reproche au Parti socialiste et à la Convention d'être représentés à l'Amicale parlementaire des petites et moyennes entreprises. Nous n'avons aucune raison d'idéaliser cette Amicale à laquelle, bien entendu, n'appartient aucun parlementaire communiste. Mais tout prouve que l'hostilité que lui voue le P.S.U. procède d'une analyse qui ne désigne pas le capitalisme de monopole comme l'adversaire à isoler et à abattre. Les Thèses du P.S.U., fruits d'un compromis laborieux entre une tendance disons technocratique et une tendance trotskiste, laissent apparaître la persistance des idées que Mendès-France résumait ainsi en 1955 : « C'est d'être insuffisamment capitaliste que souffre l'économie française. »

Les structures de base du PSU et sa composition sociale

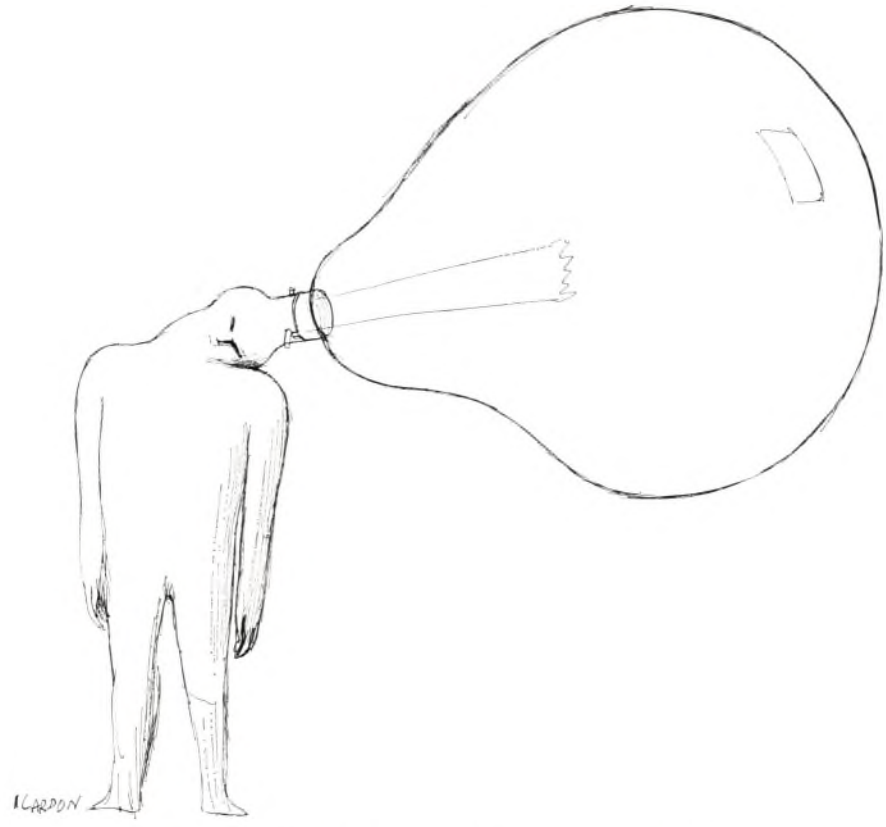


Elles sont à deux niveaux : le Groupe « échelon privilégié de l'action de base », qui a comme terrain l'entreprise, le quartier, l'unité d'enseignement ; la Section, « échelon de coordination des groupes qui la composent ; elle est en même temps l'échelon de base de délibération et de décision politique ». Dans le passé, le Parti socialiste avait déjà distingué les Groupes socialistes d'entreprise (G.S.E.) et les Sections auxquelles ils étaient rattachés, par le même partage des compétences (action — élaboration politique). Le résultat le plus net en avait été d'assurer solidement la prépondérance dans le parti à la petite bourgeoisie intellectuelle. En effet, plus on situe l'élaboration et la décision politique loin de la base, dans des organismes lourds (j'entends par là des assemblées nombreuses), plus est grande l'influence de ceux qui dominent, par formation et profession, les techniques de la parole en public. Rien ne menace sérieusement dans le P.S.U. l'hégémonie des maîtres du discours. Quand Rocard substitue au concept léniniste de « révolutionnaires professionnels » celui « d'hommes et de femmes qui ont fait un choix prioritaire dans l'existence : celui de la lutte politique », il définit un parti, non point à partir de fins à atteindre, mais à partir de l'idéalisation d'un certain type d'homme voué au sacrifice. Les communistes savent mieux que personne ce que militer implique dans une société qui sue de tous les pores de sa peau l'individualisme étriqué, mais ils ont coutume de mettre l'accent davantage sur ce qu'apporte à chacun d'entre nous la lutte politique, que ce sur à quoi il renonce. De fait, le vocabulaire moral voile et trahit les réalités sociologiques. Le P.S.U. est, pour l'essentiel, un parti qui recrute dans le milieu universitaire : 34 % de ses adhérents sont étudiants (10,9 %) ; professeurs et assimilés (13,7 %) ; instituteurs (9,2 %). Le déséquilibre entre les deux dernières catégories est d'autant plus digne de réflexion, qu'il y a dans le pays trois à quatre fois plus d'instituteurs que de professeurs. Rapprochons ce fait d'un autre « ... On a recruté, proportionnellement, un peu plus de cadres supérieurs que de cadres moyens » (Rocard p. 69). Roland Cayrol résume ainsi : « La comparaison avec le P.S.U. de 1960 fait apparaître une certaine continuité. Les postes « ingénieurs », « techniciens » et « étudiants » ont cependant progressé, alors que les employés sont, en proportion, devenus moins nombreux. A l'intérieur des fonctions enseignantes, il y a aujourd'hui plus de professeurs et moins d'instituteurs qu'en 1960. » Le P.S.U. comporte plus de « prêtres et pasteurs » (0,3 %) autres professionnels de la Parole, que d'ouvriers agricoles (0,2 %), les *ouvriers* constituant 12,9 % du P.S.U., proportion inchangée par rapport à 1960. Ils sont pour le plus grand nombre syndiqués à la C.F.D.T. et constituent le noyau chrétien du parti [3]. On aurait aimé en savoir davantage sur leur répartition en catégories professionnelles (OS, P1, P2, etc.).

Moins d'ouvriers et et plus de cadres

Quant à la composition sociale des organismes dirigeants du P.S.U., elle reproduit, en plus accusé, les équilibres (ou les déséquilibres) du parti tout entier. Moins d'ouvriers et d'employés encore, plus de cadres et de professeurs ; inspecteur des finances, Michel Rocard en est parfaitement représentatif, mais pas davantage que ses principaux adversaires « de gauche » (lesquels semblent avoir leur base rouge au département des Sciences humaines de la faculté des Lettres de Vincennes). Michel Rocard a d'ailleurs fait la théorie de la prééminence des intellectuels dans le mouvement ouvrier en des termes qui impliquent un optimisme surprenant en ce qui concerne la formation dispensée dans *l'Université bourgeoise :* « Il y a tout un travail de formulation qui est la tâche spécifique, sinon prioritaire, des intellectuels. Mais cette tâche indispensable de définition des objectifs et de l'environnement culturel n'a de signification que si la classe ouvrière se bat. Réciproquement d'ailleurs, la lutte de la classe ouvrière peut se trouver dévoyée si elle n'est pas alimentée en références théoriques et en orientations stratégiques saines » (p. 67). C'est clair les ouvriers se battent, les intellectuels formulent, définissent les objectifs, alimentent en orientation stratégique, c'est-à-dire dirigent. Mais plus clair encore ce passage où il faut peser tous les mots : « Là aussi se pose le problème de vivre ensemble, de savoir donc, faire coller des affiches aux technocrates, et de faire accepter des conclusions techniciennes par une base qui ne l'est pas. » (P. 1116.) Cette division du travail exprime toutes les résistances de la petite-bourgeoisie intellectuelle à sortir du XIX[e] siècle. Mais la classe ouvrière elle, en est sortie. Cela explique bien des malentendus.

L'étude sociologique du P.S.U. fait donc apparaître qu'il recrute pour l'essentiel dans des milieux, dont il dit lui-même dans sa Thèse X qu'ils *se croient volontiers à l'abri de la lutte des classes* (p. 160).



Le grand vent de la lutte des classes et du mouvement anti-impérialiste

Reste que dans ces milieux, le P.S.U. a mordu et qu'avec onze ans d'existence, il a déjà pour lui une certaine durée. Si l'on pouvait, il y a quelques années, le définir comme un parti éclos à la faveur d'événements (la guerre d'Algérie et le 13 mai) davantage que comme l'expression nécessaire de contradictions sociales, ce n'est plus tout à fait le cas aujourd'hui. C'est l'affaire du Parti socialiste de réfléchir à ce qui lui incombe de responsabilités dans cet éclatement de la social-démocratie française après 1956. Il est bien évident que ce n'est pas en regardant du côté du centrisme de la petite-Europe et de l'Atlantisme que le Parti socialiste pourra se renforcer du côté des nouvelles classes moyennes et des intellectuels que leur propre situation sociale, même à travers des idéologies déformatrices, dresse contre le capitalisme de monopole. Le divorce entre leur culture, leur degré de qualification et le rôle que leur assigne la division capitaliste du travail dans laquelle elles sont pleinement insérées, donne à ces couches nouvelles des horizons plus larges que ne l'étaient ceux de la base sociale traditionnelle de la S.F.I.O. Ce n'est pas en leur promettant un fade brouet atlantique que la S.F.I.O. pourra les attirer à elle. Le grand vent de la lutte des classes et du mouvement anti-impérialiste est passé par là. Du reste, l'influence de notre Parti entraîne comme conséquence que ces couches nouvelles, même dans leur fraction supérieure ne sont pas condamnées au réformisme et à l'idéologie petite-bourgeoise. De plus en plus nombreux seront les ingénieurs, les techniciens, les professeurs qui rejoindront les positions de classe du prolétariat à partir de leur expérience et de l'intelligence du mouvement historique. Mais ce ne serait pas leur faciliter ce chemin que de leur donner à croire, comme le fait le P.S.U., que le flambeau de la révolution est passé entre leurs mains.

---

1. *Après avoir accordé la qualité de socialistes « à tous ceux qui veulent travailler à la substitution d'un régime économique à un autre », Léon Blum déclarait à Tours : « A l'intérieur de ce Credo, de cette affirmation essentielle, toutes les variétés, toutes les nuances d'opinion sont tolérées. Les unes s'imagineront qu'on aboutira au but par tels moyens et dans tel temps ; les autres par tels autres moyens et dans tel autre temps : toutes ces contrariétés de tendances sont permises... »*

2. *Roland Cayrol écrivait en octobre 1967 dans la revue française de science politique : « Un premier élément frappe d'abord l'observateur des congrès du P.S.U. : on est étonné de constater à quel point l'organisation de ces assises est calquée sur celle des partis socialistes traditionnels. Extérieurement, mis à part l'âge des militants présents, rien ne permet de distinguer les congrès nationaux du P.S.U. de ceux de la S.F.I.O... le droit de tendance n'est plus seulement organisé, mais sacralisé. Incontestablement, la gauche nouvelle n'a pas trouvé (pas cherché ?) un outil de type nouveau par rapport aux formations politiques de la social-démocratie. »*

3. *Que plus d'une bonne moitié des militants P.S.U. soit catholique constitue une particularité qui doit retenir notre attention et nous prévenir contre tout sectarisme. Mais la théorie qu'en tire Michel Rocard est proprement incroyable. Selon lui, la France se définit comme un pays chrétien dans lequel —* seule d'Europe — *la gauche est culturellement minoritaire. De ce fait la masse ne pouvait se reconnaître dans des directions qui ne représentaient qu'une somme de personnalités ou de courants juifs, protestants et athées » (p. 115). La gauche française vivait donc à l'extérieur « du modèle culturel ou philosophique national ». On croit rêver.* Ce modèle culturel ou philosophique national *n'était-il donc ni à droite ni à gauche ?*

Hegel et le Marxisme

Christine Glucksmann

Cet article fait partie d'une série destinée à faire connaître à nos lecteurs les principales recherches marxistes des pays capitalistes et socialistes dans le domaine de la théorie. La Nouvelle Critique souhaite ainsi apporter sa contribution aux débats internationaux en cours et contribuer au développement et à l'enrichissement du matérialisme historique et dialectique.

Que toute une réflexion sur la nature de la philosophie marxiste s'oriente aujourd'hui vers une réinterprétation du rapport du marxisme à Hegel, et s'interroge sur la portée de la lecture léniniste de Hegel en 1915, constitue selon nous, un symptôme théorique et politique à interroger. Or, en dépit de certaines contributions intéressantes [1] au débat ouvert depuis plusieurs années par les travaux d'Althusser, la différence entre la dialectique hégélienne et la dialectique matérialiste marxiste, n'a pas été en France l'objet d'une analyse systématique. Althusser lui-même, dans ses dernières interventions : « Sur le rapport Marx-Hegel » et « Lénine devant Hegel [2] » semble compléter — voire nuancer — son propre point de vue antérieur. Dans *Pour Marx* et *Lire le Capital,* il insistait sur la rupture épistémologique séparant la dialectique marxiste de la dialectique hégélienne, allant même jusqu'à présenter un jeune Marx plus feuerbachien qu'hégélien. En refusant la distinction d'origine engelsienne, reprise par Lukacs, qui sépare la méthode révolutionnaire (dialectique) du système idéaliste/réactionnaire [distinction qui permet de conserver les structures de la dialectique hégélienne : contradiction interne, origine, sujet-objet-dépassement, dans une dialectique marxiste remise sur ses pieds : renversement idéalisme/matérialisme], Althusser dégageait la spécificité irréductible des structures mêmes de la dialectique matérialiste. « Le résultat, c'est la dialectique à l'œuvre dans *le Capital :* elle n'est plus la dialectique hégélienne, mais *une toute autre dialectique* [3]. »

Pour ne prendre qu'un exemple, la contradiction simple, interne à un mode de production (forces productives/rapports de production) ne suffit jamais, à moins de tomber dans l'économisme de la Seconde Internationale, critiqué par Lénine et Rosa Luxemburg, à caractériser une situation politique concrète. Toute situation révolutionnaire, ou pour reprendre un concept gramscien toute « crise organique » [4] implique l'articulation des contradictions économiques, politiques et idéologiques en une « *surdétermination* » effective, dont l'analyse scientifique est la garantie d'une pratique politique juste. Or, tout en conservant ses présupposés méthodologiques antérieurs, Althusser cherche de plus en plus à rendre compte positivement de l'intérêt bien connu de Marx et Lénine pour Hegel. La recherche de ce lien, pensé en terme d'emprunt ou de « *dette théorique* », le conduit à dégager le fameux noyau rationnel dans la compréhension hégélienne de l'histoire comme « procès sans sujet », procès producteur de formes : « Processus sans sujet, pour qui sait lire en matérialiste la *Logique* de Hegel, c'est exactement ce qu'on peut trouver dans le chapitre sur l'Idée Absolue. M. Hyppolite avait fort bien montré que la conception hégélienne de l'histoire n'avait absolument rien d'anthropologique. La preuve : l'Histoire, c'est l'Esprit, c'est le dernier moment de l'aliénation d'un processus qui commence par la Logique, puis se continue par la nature et finit par l'Esprit, l'Esprit — c'est-à-dire ce qui peut être présenté sous forme d'Histoire. Pour Hegel, contrairement à l'*erreur* soutenu par Kojève et le

Avertissement

Afin de faciliter la lecture du texte, nous avons systématiquement traduit les textes italiens, renvoyant directement à l'ouvrage. Nous précisons dans un tableau, page 34, *le sens de certaines notions philosophiques utilisées en cours d'analyse.*

Hegel et le Marxisme

Jeune Lukacs, et depuis par bien d'autres, qui ont comme honte de *La Dialectique de la Nature,* la dialectique n'est pas du tout le propre de l'histoire, ce qui signifie que l'histoire ne contient pas en elle-même, en quelque sujet que ce soit, sa propre origine. La tradition marxiste a eu parfaitement raison de reprendre la thèse de la dialectique de la Nature, qui signifie polémiquement que l'histoire est un processus sans sujet » [5].

Formulation elliptique, où la dialectique de la nature et celle de l'histoire, comme les catégories du matérialisme dialectique, se trouvent comme suspendus à l'interprétation de Hegel mise ici en œuvre. Car choisir le Hegel théoricien de *La Grande Logique* pour une lecture « épluchage » matérialiste et critique, c'est opter contre le Hegel anthropologiste et humaniste de Kojève et des existentialistes, ou le Hegel dialecticien critique, héros anticipé du *Grand Refus* de Marcuse. C'est refuser — et on sait à quel prix (celui de ne pas se faire entendre) — de faire de la dialectique « une logique critique » de toutes les aliénations, pour la constituer en méthode scientifique de l'appropriation et de la transformation du réel. Choix décisif, si l'histoire du mouvement ouvrier nous apprend que les interprétations de Hegel ont toujours coïncidé avec des périodes historiques critiques et décisives sur le plan de la lutte des classes. Ainsi Bernstein, révisionniste d'avant l'heure, niait-il en 1896 l'existence d'une philosophie marxiste et, dénonçant la dialectique comme « un piège », il proclamait que « Ce que Marx et Engels ont fait de grand, ils l'ont fait non pas avec la dialectique hégélienne mais malgré » [6]. On comprend mieux la tâche de Lénine en 1915 quand il s'avéra que la Seconde Internationale avait trahi le mouvement ouvrier et qu'il lui fallait défendre et développer la dialectique sur le plan philosophique et politique contre le révisionnisme en philosophie (idéalisme-empirio-criticisme-néo-kantisme) et en politique (collaboration de classes).

Mais, comme le marxisme ne peut vivre de la seule reprise nécessaire et féconde de ses acquis, il nous paraît urgent d'ouvrir aujourd'hui un débat théorique, permettant un approfondissement de la nature de la philosophie marxiste et de la dialectique, en présentant des recherches marxistes contemporaines. Assumant la part d'arbitraire de cette première entreprise, nous avons choisi la parution d'un important livre de Lucio Colletti : « *Il Marxismo e Hegel* » (Editori Laterza 1968), suivi d'un second : « *Ideologia e società* » (Laterza 1969), pour amorcer cette première analyse. Non pas que nous partagions le point de vue de Colletti, mais l'ampleur et la rigueur du propos, la richesse des analyses, nous paraissent une contribution importante et — disons-le — stimulante, à l'analyse critique du statut de la philosophie marxiste. D'autant que ces ouvrages témoignent de l'apport trop peu connu en France de l'école marxiste de Della Volpe et de ses disciples (Merker, Rossi, Colletti) au développement des recherches marxistes et hégéliennes [7].

« *Il marxismo e Hegel* » se compose de deux parties : la première étant une réédition de l'Introduction de 1958 aux *Cahiers philosophiques* de Lénine (*Quaderni filosofici* — Feltrinelli), la seconde constituée d'une série d'études diverses se développant sur deux plans très liés — la reconstruction théorique des points centraux du système hégélien et de ses liens avec Spinoza, Kant, Jacobi..., la mise à jour critique de la relation de Hegel au marxisme, centrée sur l'étude de la dialectique, de la théorie du reflet, de l'aliénation et du statut de la philosophie marxiste. Livre dense, d'une précision historique et philosophique remarquable. Aussi sommes-nous obligé de limiter notre propos et, suivant en cela les conseils de Colletti dans son avertissement au lecteur, nous donnerons plus d'importance à la seconde partie, la plus proche de la pensée actuelle de Colletti puisqu'il suggère qu'il convient de lui accorder une attention privilégiée. Selon lui, le sens de sa recherche « culminerait dans les chapitres finaux et principalement dans ceux qui traitent du « Concept de rapports sociaux de production » (Chapitre IX) et de l' « Idée de la société bourgeoise-chrétienne » (Chapitre X), auxquels il convient maintenant d'ajouter pour notre propos les deux premières parties de « *Ideologia e società* » : « Le marxisme comme sociologie », « Bernstein et le Marxisme de la Seconde Internationale », « De Hegel à Marcuse ».

Engels et le statut de la philosophie marxiste.

Première thèse et premier ébranlement d'une assurance sans doute par trop naïve : le marxisme n'est pas une philosophie, une conception du monde s'appuyant sur le matérialisme dialectique. Contrairement à Marx qui limiterait le matérialisme à une épistémologie de l'histoire, séparée de toute philosophie et fonctionnant comme science, Engels développerait une philosophie marxiste, le matérialisme dialectique, ultérieurement repris par toute la tradition marxiste de Plekhanov à Lénine, de Staline à Lukacs. Mais ne nous y trompons pas : ce matérialisme dialectique et principalement la fameuse dialectique de la nature n'est pour Colletti qu'une reprise à l'intérieur du marxisme de la philosophie hégélienne de la Nature et des structures de sa dialectique. Ainsi à partir d'une confrontation de textes affirme-t-il que : « le lieu de naissance du matérialisme dialectique se trouve dans *La Grande Logique* de Hegel », que « toutes les propositions fondamentales de la dialectique de la matière ont été originairement formulées par Hegel », et que leur transcription matérialiste repose sur une « *erreur d'interprétation* » d'Engels puis de Lénine quant à la nature de l'hégélianisme — « une erreur qui est désormais à la base de près d'un siècle de marxisme théorique » [8].

Que la remise en question de la philosophie marxiste passe par une volonté de séparer Engels de Marx, par un *anti-engelsianisme,* n'est pas nouveau. Comme le remarquait S. Timparano dans un article par ailleurs discutable : « *Engels, matérialismo e libero arbitrio* » [9], la composante anti-engelsienne constitue un caractère commun à une grande partie du « marxisme occidental » d'aujourd'hui. Tour à tour responsable de « matérialisme vulgaire », d'hégélianisme, d'évolutionnisme, Engels restaurerait de « manière a-critique » « la vieille philosophie de la Nature hégélienne » et le matérialisme dialectique ne serait qu'une variante d'une métaphysique idéaliste, comme toute philosophie qui a la prétention de se poser la question du rapport de la connaissance à ce qui est. Aussi, conviendrait-il d'opposer la catégorie engelsienne de matière, qui est ontologique, au matérialisme historique de Marx où la matière est historiquement déterminée comme processus économico-social. Mauvais procès, dira-t-on dans l'assurance tranquille d'un matérialisme dialectique constitué. Et de rapprocher Colletti de tous ceux — fort nombreux — qui ont nié l'existence d'une philosophie matérialiste dialectique : des révisionnistes de la Seconde Internationale (Bernstein, C. Schmidt...) jusqu'à Sartre qui refusant toute définition de l'histoire comme *science* des modes de production et de leur transformation, oppose « la dialectique dogmatique » d'Engels et du marxisme soviétique à la « dialectique critique » — la sienne. Et par un paradoxe dont il a le secret, il peut simultanément accuser Engels d'hégélianisme, tout en incorporant dans sa philosophie de l'histoire les concepts hégéliens « d'expression, de sujet de totalité » détotalisée...

et autres. Ecoutons plutôt : « Engels reproche à Hegel d'imposer à la matière des lois de la pensée. Mais c'est justement ce qu'il fait lui-même, puisqu'il oblige les sciences à vérifier une raison dialectique qu'il a découvert dans le monde social. Seulement dans le monde historique et social... » [10]. Sans commentaire — la subjectivité n'est-elle pas toujours opprimée par les sciences ?

Mais laissons là ces rapprochements trop rassurants, car Colletti refuse de faire du matérialisme historique une simple philosophie de la praxis. C'est une interprétation de la scientificité du marxisme qu'il propose et, plus décisif, il s'en prend avec vigueur et acuité à l'interprétation « romantique critique » d'un certain marxisme, celui du jeune Lukacs dans *Histoire et conscience de Classe,* ce modèle (désavoué par son auteur) du marxisme occidental selon Merleau-Ponty, ou celui, plus proche de nous, de Marcuse. Reprenant l'identification hégélienne de l'objectivation et de l'aliénation en une théorie de « réification » en société capitaliste, Lukacs résolvait toute objectivité — celle de la science — en une aliénation : « La réification capitaliste, en somme, est la réification même de la science [11]. » Sous la forme « révolutionnaire » d'une critique de la société bourgeoise Colletti dénonce chez Marcuse « le contenu obscurantiste d'une critique idéaliste de la science qu'elle dissimule [12]. ». La raison dialectique est conçue comme une raison philosophique critique opposée à la raison scientifique « positiviste » aliénante, reproduction de la distinction hégélienne entre l'entendement (*Verstand*) analytique et matérialiste du sens commun et de la Raison (*Vernunft*) dialectique. Il met par là même à jour, « *cette réaction idéaliste contre la science* » qui anime tout un courant de la philosophie allemande, de Heidegger à l'Ecole de Francfort, que l'on trouve à l'œuvre chez Adorno et Horkheimer dans des affirmations de ce type : « La science même n'a aucune conscience d'elle-même ; c'est un instrument [13]. Elle est donc en soi bourgeoise, aliénante ou inconsciente, et il convient à la raison philosophique de la libérer ». Ne peut-on pas discerner là, une nouvelle exploitation des sciences contemporaines de l'idéologie positiviste dominante qui les accompagne ? Car une telle position « de gauche » part d'une non-distinction entre les forces productives et les rapports de production et aboutit en droite ligne (c'est-à-dire à droite...) à concevoir la libération de l'aliénation sur le mode a-historique du Grand Refus, ou de la libération utopique de l'individu face à une société industrielle technocratique. « Pour Marcuse, l'aliénation, le fétichisme n'est pas le produit du travail salarié, du monde des marchandises et du Capital. Le « mal » ne consiste pas pour lui — en une organisation déterminée de la société, en un certain système des rapports sociaux, mais dans l'industrie, la technique, la science. Ce n'est pas le Capital, mais la machine en tant que telle [14]. » Critique juste, vigoureuse, avec laquelle nous sommes d'accord.

Ce n'est donc pas d'un *anti-engelsianisme philosophico-historiciste* que se réclame Colletti pour refuser tout matérialisme dialectique, mais précisément de *la science de Marx contre la philosophie d'Engels* et de la tradition marxiste. Le marxisme ne se composerait pas, comme l'a souligné Althusser, de deux disciplines liées : le matérialisme historique (science marxiste de l'histoire) et le matérialisme dialectique (philosophie marxiste) [15] mais d'une seule : la science et la critique de la société bourgeoise à l'œuvre dans *Le Capital,* dont il convient de dégager la méthode et la « scientificité ». Notons le, ce refus qui passe par une critique d'Engels, de Plékhanov, de Lukacs et de l' « activité philosophique » de Lénine, vise peut-être principalement Staline, dans la mesure où il implique une critique du développement de la philosophie marxiste de ces quarante dernières années. En rappelant un texte célèbre de Staline de 1938, il semble que nous soyons au cœur du débat, même si on a parfois l'impression que Colletti se sert d'une tradition du marxisme comme instrument indirect d'une autre critique. Staline définit successivement le matérialisme dialectique, le matérialisme historique, puis le rapport Hegel-Marx : « Le matérialisme dialectique est ainsi nommé parce que sa façon de considérer les *phénomènes de la nature,* sa *méthode d'investigation* et de *connaissance* est dialectique et son *interprétation,* sa conception des phénomènes de la nature, sa *théorie* est *matérialiste.* Le matérialisme historique *étend* les principes du matérialisme dialectique à l'étude de la vie sociale... En définissant leur *méthode* dialectique, Marx et Engels se refèrent habituellement à Hegel, comme au philosophe qui a énoncé les traits principaux de la dialectique. Cela ne signifie pas, cependant, que la dialectique de Marx soit *identique* à celle de Hegel. Car Marx et Engels n'ont emprunté à la dialectique de Hegel que son *noyau rationnel,* ils en ont rejeté *l'écorce idéaliste* et développé la dialectique en lui imprimant un *caractère scientifique moderne* [16]. » S'il est tout à fait remarquable que Staline ne pose pas le rapport Hegel-Marx en termes de méthode/système, il est non moins évident que, dans l'articulation des deux parties du marxismes, il accorde une place privilégiée aux sciences de la nature, dans la mesure où la dialectique paraît élaborée comme méthode d'investigation de la nature, avant d'être *étendue,* voire *appliquée* à l'histoire. De ce point de vue, Colletti a sans doute raison de remarquer que « le matérialisme serait matérialisme avant tout en raison de la dialectique de la nature. La dialectique des choses et de la matière serait le trait distinctif et principal, la différence la plus évidente et macroscopique entre le marxisme et Hegel. » [17] On serait tenté d'inverser l'ordre, non seulement parce que les écrits d'Engels sur ce sujet sont chronologiquement postérieurs à la sortie du *Capital* (premier livre), ou tout au plus contemporains du travail de Marx (*qui était, il faut le souligner, pleinement d'accord avec Engels*) — mais parce qu'il semble qu'il faille rechercher la logique, la dialectique et la théorie de la connaissance marxiste dans *Le Capital* lui-même (Lénine). De plus, suivre le texte de Staline à la lettre, conduit à faire de la dialectique, la méthode de connaissance des sciences elles-mêmes, tant et si bien que la philosophie marxiste se voit alors détentrice du privilège exhorbitant et nocif de guide épistémologique des sciences de la nature », ce qui lui permet de leur prescrire leur méthode, leur contenu, leurs normes. En quoi, disons-le nettement — nous repérons précisément l'*erreur théorique* d'une phase de la politique stalinienne de la science (science bourgeoise/science prolétarienne). Ces critiques ne sauraient passer pour un simple rejet liquidateur du matérialisme dialectique. Car l'articulation de la nature et de l'histoire, l'intervention philosophique auprès des sciences de la nature, l'analyse de leurs méthodes et de leurs acquis est une des tâches les plus urgentes qui soit. Mais il ne faut pas non plus se dissimuler les difficultés de l'entreprise qui doit non seulement passer par une réévaluation de l'apport d'Engels, mais aussi par l'histoire même des sciences. L'analyse systématique du rapport philosophie marxiste-sciences de la nature est aujourd'hui décisive en France, si l'on ne veut pas que les savants tombent dans ce qu'Engels appelait avec humour le « monde des esprits » — c'est-à-dire les philosophies bourgeoises de la science : « on voit apparaître ici manifestement quel est le plus court chemin de la science de la nature au mysticisme. Ce n'est pas l'impétueux développement de la philosophie de la nature, mais l'*empirisme le plus plat, dédaignant toute théorie se méfiant de toute pensée* [18]. » C'est dire aussi, que dans cette conjoncture, la critique de Colletti, qu'il convient maintenant de cerner de près, toute irrecevable qu'elle soit, a le mérite de nous obliger à occuper le terrain même qu'il désigne comme celui de l' « hégélianisme dans le marxisme » et de discuter son interprétation de la scientificité critique du marxisme, comme sociologie.

Faut-il opposer la catégorie engelsienne de « matière » au matérialisme historique de Marx ?

Hegel et le Marxisme

L'hégélianisme d'Engels et du marxisme

Plus qu'une interprétation globale de la philosophie hégélienne, Colletti dégage les points théoriques où se joue la relation Hegel-Engels de façon à mettre en lumière des « *invariants structuraux* » que l'on trouverait « réinscrits » dans le matérialisme dialectique. A titre d'exemple, Hegel oppose, dans son œuvre, *l'Entendement* et la *Raison,* opposition qui lui permet de faire une critique de l'entendement, toujours analytique, gouverné par la logique de l'identité, réifiant tout ce qu'il touche, car demeurant dans les contraires (fini/infini, positif/négatif...), au nom de la Raison qui dépassant (*Aufhebung :* conserver, supprimer, dépasser) les oppositions *figées* de la pensée analytique, est critique et dialectique : « La dialectique, telle que nous la comprenons ici, consiste à concevoir les contraires comme *fondus* en une unité, où le positif comme immanent au négatif, constitue le Spéculatif. » [19] Chez Hegel, selon Colletti, l'entendement représente la connaissance *dogmatique,* connaissance qui demeure au niveau *des choses* et du sens commun ». Ainsi, dans un texte célèbre de *La Phénoménologie de l'esprit,* Hegel oppose-t-il « la manière dogmatique de pensée » (*Der dogmatismus des Denkungsart*) propre à la mathématique et aux philosophies réflexives, qui isole le moment de l'intellection du mouvement du contenu, à la Pensée dialectique (*Denken*) qui saisit le mouvement.

Colletti décèle ici ce qu'il appelle « un noyau doctrinaire commun » [20] à Hegel et Engels puis Lénine. La distinction entendement/raison et tous les couples qui l'accompagnent : chose/mouvement, dogmatique/dialectique, Vie/figé se trouverait réinscrite dans la distinction engelsienne : métaphysique — science des choses/dialectique — science des processus. A ne citer qu'un texte témoin : « L'ancienne méthode de recherche et de pensée, que Hegel appelle métaphysique qui s'occupait de préférence de l'étude des choses considérées en tant qu'objets fixes donnés et dont les survivances continuent à hanter les esprits, a été, en son temps très justifiée historiquement. Il fallait d'abord étudier *les choses* avant de pouvoir étudier *les processus* [21] ». Apparemment la reprise est ici production d'une *différence essentielle,* dans la mesure où l'apparition de sciences de la nature qui s'intéressent au processus de développement interne, montrerait, selon Engels, qu'à ce stade même de la science, la dialectique n'est pas quelque chose d'abstrait, mais « la seule méthode de pensée appropriée en dernière instance à ce *stade d'évolution de la science* », ce qui signifierait que dans leur *pratique scientifique,* physiciens et biologistes devraient rompre avec les anciennes catégories philosophico-scientifiques issues de la métaphysique du XVIII[e] et avec le déterminisme mécaniste. Or, selon Colletti, la « reprise » ne produit pas une différence, mais une reproduction du même, et les analogies textuelles lui servent de support dans sa reconstruction d'un hégélianisme d'Engels et de Lénine — c'est-à-dire d'une métaphysique idéaliste de la nature et de la matière qui remplace l'Idée hégélienne. Ainsi la Raison hégélienne s'identifiant au tout spirituel et ne se connaissant elle-même qu'à la fin de l'histoire, seul *le tout* (Esprit) est le *concret* comme résultat, chaque partie ou moment de l'histoire n'est qu'une *abstraction* — ce qui fait que les choses existantes matérielles et finies ne sont qu'un moment d'une totalité infinie. La Raison hégélienne est *théologico-spéculative,* révélation rationalisée du Logos chrétien dans l'Histoire. Dans la tradition platonicienne et chrétienne de notre culture, Hegel dévalorise le sensible, et, en un même processus dédoublé, « le monde s'idéalise » et « l'Idée se réalise ». L'hégélianisme implique « la négation du monde matériel comme indépendant et c'est au prix d' « une équivoque de fond » qu'Engels puis Lénine auraient loué l'aspect objectif de l'idéalisme hégélien, alors que le système hégélien forme un tout et implique « la destruction du fini ». Dès lors, en reprenant des formules comme « la partie est abstraite », « le tout est concret », en caractérisant la dialectique par « la fluidité » de ses catégories — Engels ne suspecterait pas « le double mouvement hégélien où s'inscrit l'idéalisme de structures de la dialectique : la raison hégélienne est « substantialisée » l'objet réel est abstrait parce que fini, limité et idéal, le tout est concret parce qu'infini. Et pour Hegel seul l'infini est réel.

La dialectique hégélienne implique la négation de toute existence extra-logique (ce qui pour Colletti est une régression par rapport à Kant qui distingue le concept de son objet) et la matière n'a de réalité dialectique que dans son identification *inconsciente* à L'Idée. La dialectique de la nature se trouve chez Hegel et toute dialectique de la nature est intrinsèquement hégélienne, c'est-à-dire idéaliste. Faute d'avoir compris cela, Engels « prend pour science la métaphysique, c'est-à-dire la philosophie romantique de la nature ; et pour métaphysique la science effective, c'est-à-dire la science expérimentale moderne [22]. » En cette « *débacle théorique* », la science est une philosophie inconsciente de soi, et la philosophie le programme de la science future. Qui y retrouverait les siens ? Certainement pas Lénine philosophe, puisque dans ses « *Cahiers philosophiques* » il commet la même « bévue » de lecture. Opposant le Lénine scientifique des Œuvres de Jeunesse (1894-1898, principalement, « *Ce que sont les Amis du Peuple*), qui rétablit pour la première fois un débat profond et vivant avec l'œuvre de Marx et pour qui « les problèmes de méthode ont surgi directement de l'analyse et de l'interprétation du *Capital* — rompant ainsi avec toute contamination hégélienne — au Lénine des *Cahiers philosophiques* qui retombe dans l'hégélianisme, Colletti en arrive à réduire le souci léniniste d'une gnoséologie d'ensemble à une variante de la métaphysique hégélienne.

Marx contre Engels, le matérialisme historique contre le matérialisme dialectique, le Lénine scientifique contre le Lénine philosophe, la science critique du marxisme contre le marxisme comme conception du monde — en somme une interprétation d'ensemble, qui n'a pas été sans susciter en Italie de nombreux débats, comme en témoignent les différents articles critiques publiés par *Rinascita* et *Critica Marxista* [23]. Dès lors, et avant même de discuter le soi-disant hégélianisme du marxisme, il convient d'énoncer clairement les présupposés de Colletti quant à l'interprétation de Hegel et de la dialectique.

De l'interprétation de Hegel

Si l'hégélianisme forme un tout, c'est que Colletti dénonce comme le Marx des années 43 — et dans la lignée des travaux de Della Volpe le caractère *spéculatif, théologique, imaginaire* de la philosophie hégélienne : le fini, le réel, l'objet n'a d'existence que dans l'infini, le Concept, l'Idée. On est très précisément devant *une mystification* où se joue le drame chrétien laïcisé de la réalisation de la Vérité dans l'Histoire. Démystifier ne saurait donc

consister à conserver la méthode en refusant le système, mais bien plutôt à briser la mystification — « la gangue mystique » — pour *extraire* « le noyau rationnel » (cf. Marx, mais aussi le texte de Staline cité plus haut). C'est pourquoi Colletti critique, avec la même vigueur qu'Althusser [24] la contamination des deux systèmes d'interprétation proposés par le marxisme pour penser la relation Hegel/marxisme : I) distinction méthode-système II) distinction noyau rationnel-gangue mystique. Résultat : « le noyau rationnel est devenu ainsi la méthode hégélienne même et la gangue mystique au contraire, le seul système [25]. » Pour dire vite — sur ce point — il n'a pas tort. Mais Lénine n'a-t-il jamais dissimulé qu'il fallait « éplucher » et « épurer » l'hégélianisme, et que dans cette opération « il faut préalablement (du galimatias hégélien) *dégager* la dialectique matérialiste. Et cela donne 90 % *de casses, de débris* [26]. » Cela — précisément — parce qu'il était, à l'encontre de tout ce que dit Colletti, un *matérialiste* conséquent en philosophie, et savait opposer à « l'obscurité idéaliste de Hegel », à sa « mystique », son propre rire, visible et lisible dans les marges de son texte !

> Dans la logique, l'Idée devient « créatrice de la nature »
>
> *Ha-Ha !*

Comme le disait si bien Brecht analysant la relation de l'humour à la dialectique : « On peut parler gaiement et sérieusement de choses sérieuses, gaiement et sérieusement de choses gaies. Pour les gens sans humour il est en général plus difficile de comprendre la « *grande méthode* [28]. »

Mais revenons à notre propos. Car, si mystification il y a, encore faut-il savoir *laquelle* et *où* elle passe. Envahit-elle la totalité du système, la totalité de la dialectique ? Or, sur ces différents points, il nous semble que Colletti est à bien des égards redevable de la critique faite par Feuerbach de Hegel et de la méthodologie critique et logique développée par Marx dans ses écrits logico-politiques de 43, suivant du reste en cela tout un courant du marxisme italien issu des recherches de Della Volpe tout en s'en différenciant sur plusieurs points capitaux [29]. Dans ses écrits de 1947 (*Per la teoria d'un umanismo positivo*) et de 1950 (*Logica come scienza positiva* — ultérieurement complétée jusqu'à sa dernière édition posthume « *Logica come scienza storica* ») G. Della Volpe n'a cessé de montrer l'importance d'une critique matérialiste des a priori idéalistes (Aristote contre Platon, Marx contre Hegel), dénonçant ainsi tout fonctionnement a priori de la dialectique, qui énoncerait des lois universelles auxquelles elle chercherait à soumettre son objet. La dialectique matérialiste ne peut être que *spécifique* et analyse d'un *objet spécifique*, « conscience critique de la science » dans le sens « d'une conscience matérialiste-pratique » selon les formules de Mario Rossi [30]. Emettre des lois générales de la dialectique, indépendamment de la mise à jour des procès scientifiques, c'est pécher d'idéalisme, retomber dans l'hégélianisme. A cela, on ne peut opposer que le marxisme comme logique critique, gnoséologie. Della Volpe la retrouve dans la méthodologie des textes de Marx de 43 contre Hegel, où la mystification est située dans cette perpétuelle transformation de la spéculation en réalité empirique, et dans l'élévation de la réalité empirique à l'Idée : « En cet endroit *le mysticisme logique, panthéiste* apparaît très nettement... Le *rapport réel* est énoncé par *la spéculation* comme une manifestation, *un phénomène*... La réalité n'est pas exprimée en tant que telle, mais comme une réalité autre. L'idée est subjectivée. Le *rapport réel* de la famille et de la société civile avec l'Etat est conçu comme leur activité imaginaire ».

En somme, Hegel retrouve dans l'Etat le développement de la notion logique et la spéculation repose sur un *renversement :* « Mais on parle de l'Idée comme d'un sujet, de l'Idée qui se transforme en différences. Outre ce *renversement du sujet* et *du* prédicat [31]. » A vrai dire cette méthodologie de Marx nous paraît, en dépit du changement de l'objet de la critique (L'Etat) prise dans la problématique feuerbachienne de la critique de l'hégélianisme, comme l'a bien montré Althusser. De ce point de vue les arguments apportés par Della Volpe pour situer « la coupure » en 1843 ne nous paraissent pas probants [32]. Pour sa part, Colletti souligne la parenté existant entre la critique de Marx, celle de Feuerbach et son interprétation de l'hégélianisme, en montrant que Feuerbach a bien vu dans ses *Thèses provisoires* la différence entre la « théologie commune et la *théologie spéculative,* celle de Hegel. « Le *secret* de la philosophie spéculative est *la théologie spéculative,* qui se distingue de *la théologie commune* en ce qu'elle transpose ici bas, c'est-à-dire actualise, détermine et réalise l'essence divine que l'autre exilait dans l'au-delà, par peur et sottise. » Or, dans cette critique Feuerbach est allé très loin. Car, si la logique de Hegel est « la théologie ramenée à la Raison et au présent », « théologie rationalisée », « tant que l'on n'abandonne pas la philosophie hégélienne, on n'abandonne pas la théologie ». Aussi convient-il de dénoncer l'erreur et la « *mystification* » de la philosophie spéculative qui repose entièrement sur une inversion. L'idée, qui peut seulement être attribuée à l'objet (nature-monde matériel fini) devient chez Hegel le sujet. Sortir de Hegel (pour aller vers l'anthropologie...) c'est le *renverser* : « Nous n'avons qu'à faire du prédicat le sujet et de ce sujet l'objet et le principe, nous n'avions donc qu'à *renverser* la philosophie spéculative pour avoir la vérité *dévoilée,* la vérité pure et nue [34]. » Le rapprochement des textes, la parenté interprétative entre Feuerbach et Marx est ici évidente. Mais Marx opère le « dévoilement » critique d'un nouvel objet, dans la mesure où la spéculation hégélienne sert de « texte référentiel » à une spéculation réelle : la forme *religieuse* de l'Etat bourgeois. En raison de la séparation qui s'accomplit entre l'Etat politique et la société bourgeoise (des intérêts privés), l'Etat « se dresse, dans son universalité, comme une sphère idéale en face de la société et joue ainsi, vis à vis d'elle, un rôle analogue à celui du Ciel vis à vis de la Terre. Dans l'Etat, l'homme mène une « vie fictive, *illusoire* » dans la mesure où l'universalité de l'Etat bourgeois n'est qu' « une » démocratie abstraite [35] et formelle. On pourrait donc dire que « le texte hégélien » joue un rôle décisif, si on peut y « lire » une mystique rationnelle qui fonctionnerait comme référent de toutes les « mystiques rationnelles » de la société capitaliste dénoncées par Marx, dans le « fétichisme politique », puis dans le caractère mystique de la marchandise. Le *secret* de l'hégélianisme, « ses subtilités métaphysiques » et « ses arguties théologiques », son « caractère énigmatique », pour parodier les formulations du *Capital* [36] — c'est le fétichisme même de la marchandise et si Hegel développe « la sécularisation du christianisme », c'est que cette sécularisation se donne à lire dans la « religiosité de la monnaie et du profit ».

Aussi, peut-on remarquer, chez Colletti, la parenté entre la critique du caractère spéculatif-imaginaire de la philosophie hégélienne et celle de la société bourgeoise réifiée moderne. Alors que Hegel voit la réalisation du monde « germano-chrétien » de Dieu dans l'histoire, Marx verrait dans ce même monde « les forces aliénées et objectivées de l'Humanité, à commencer du Capital et de L'Etat [37]. » L'abstraction de Hegel, n'est que l'abstraction de l'Etat moderne ; la critique de Hegel, c'est le renversement de la société aliénée au profit d'une société socialiste où l'Etat comme l'économie politique — expression réifiée de rapports sociaux capitalistes disparaissent... Retour aux positions de Boukharine de 1920, sur la disparition de l'économie politique « dans le socialisme » et critiquée par Lénine dans ses annotations au livre de Boukharine : « *L'Economie de la période de transition.* »

Il apparaît maintenant clairement que la négation de la philosophie marxiste au nom de la science de l'histoire, dissimule une autre négation, politique

Les points théoriques où se joue la relation Hegel-Engels

du matérialisme dialectique, s'il est vrai que la politique fonctionne ici comme garantie et vérité de la critique. Il y a donc un lien *interne* entre le feuerbachisme latent de l'interprétation de Hegel, le privilège accordé aux textes de Marx de 43 et 44, et la conception du marxisme comme science sociologique critique. Reste au moins deux points : l'hégélianisme est-il spéculatif/mystique/rationnel ; ce Hegel-là est-il celui de Marx en 57, celui de Lénine en 1915 ?

De la dialectique Sur le rapport Hegel-Marx-Lénine

On comprendra aisément que l'interprétation globale de l'hégélianisme proposée par Colletti est passionnante, et si nous avons insisté sur certaines parentés — qui marquent nos points de désaccord — ce n'est nullement pour « réduire » l'apport de Colletti. Quand il affirme que le marxisme n'est pas — ou du moins n'est pas principalement — une gnoséologie [38], c'est pour refuser une gnoséologie qui serait comme chez Hegel absorbée par une logique a priori. Mais c'est aussi parce que la logique hégélienne est marquée de ce qu'Althusser appelle « la complicité religieuse établie entre le Logos et l'Etre [39]. » De ce point de vue, le rapprochement de l'interprétation de Colletti de celle d'Althusser est des plus instructives. En dépit de *divergences de fond,* tous les deux insistent sur le caractère religieux de l'Hégélianisme, comme matrice de tout idéalisme — refusant par là même ses « éléments objectifs » et la reprise simple des structures de sa dialectique, Colletti cherche la « mystification » dans le rapport de la pensée à l'objet : Hegel absorbe la médiation qui relie la pensée à son objet — ce qui impliquerait la distinction entre la pensée (abstrait) et l'objet (concret — empirique) dans le rapport de la pensée à elle-même et c'est pourquoi toute dialectique qui se déploie à l'intérieur d'un principe spirituel est mystifiée — puisque l'Idée et la réalité empirique échangent perpétuellement leurs rôles. Althusser voit dans sa théorie de l'histoire comme téléologie de la raison, dévoilement d'un Sens, d'une parole, le lieu « où se sont rassemblés tous les mythes religieux complémentaires de la voix qui parle (le Logos) dans les séquences d'un discours ; de la Vérité qui habite son Ecriture [40] », le lieu où s'énonce « le modèle religieux du Savoir Absolu », de la fin de l'Histoire. Le caractère dogmatique du système tant dénoncé par Engels doit être rapporté à son caractère religieux — bien perçu par Lénine, et dénoncé comme point d'ancrage des « *bévues* » de l'idéaliste Hegel : « Est dialectique non seulement la transition de la matière à la conscience, mais aussi de la sensation à la pensée. » « Hegel, ce partisan de la dialectique *n'a pas su comprendre* la transition dialectique de la matière au mouvement, de la matière à la conscience — surtout la seconde. Marx a corrigé l'erreur (ou la faiblesse) du *mystique* [41] ». On pourrait même aller plus loin et dire que certaines reprises contemporaines de Hegel dans le cadre d'une « théologie de la mort de Dieu », d'un « athéisme chrétien », nous montrent l'efficacité des opérateurs idéologiques hégéliens, et par là même l'intérêt de l'interprétation de Colletti. Thomas W. Ogletree dans le chapitre de son livre consacré à Altizer, *La controverse sur la « mort de Dieu* [42] », montre très bien que la réalisation du sacré dans le profane implique une histoire comme « dévoilement du sens sous-jacent de la proclamation originelle de l'Evangile », et souligne que « le rôle de la négation dans l'Etre de Dieu d'origine hégélienne fournit à Altizer le principe fondamental d'une affirmation théologique de la mort de Dieu ». La négation de la transcendance traditionnelle ne peut prendre que la forme d'une téléologie du sens, d'une révélation de la parole divine dans l'histoire. En proclamant que le « concept est le Temps existant empiriquement », Hegel fournit *la matrice-théorique* à toute « dialectique » qui cherche la coïncidence des contraires, du fini humain et temporel et de l'Infini divin et incarné dans la « synthèse » historique : « la coïncidence finale se réalise à travers un mouvement plus profond du sacré pénétrant dans la profanité du monde, du temps et de l'histoire [43]. » On comprend, dès lors, que l'on puisse voir dans les structures de la dialectique hégélienne affirmation/ négation/ négation de la négation, le lieu même où s'opère une mystification. Comme le souligne Althusser : « la gangue mystique... est un élément interne, consubstantiel à la dialectique hégélienne [44]. » Si les mêmes termes (unité des contraires, négation, dépassement...) peuvent servir à une théologie rationnalisée, et figurent dans les classiques du marxisme, c'est à coup sûr qu'il servent à penser autre chose, ou que la dialectique hégélienne est traversée dans ses structures mêmes d'une dualité qu'il faut mettre à jour.

Une telle critique se trouve précisément à l'œuvre dans les *Cahiers Philosophiques* de Lénine, et de ce point de vue, nous nous voyons pas de différence essentielle entre le Lénine philosophe de 1915 et celui de 1895 (*Ce que sont les Amis du peuple*), pas plus que nous décelons « une philosophie métaphysique de la matière » reprise d'Engels et de Hegel. On pourrait trouver « à l'état pratique » une méthode de lecture matérialiste et critique de la philosophie classique, dans ce que l'on peut appeler « *une lecture croisée* », assez proche de l'inter-textualité mise à jour dans les pratiques signifiantes littéraires par Julia Kristeva et *Tel Quel*. Lénine « lit » Hegel à travers deux prismes : 1) Kant-Hegel et 2) Hegel-le marxisme, poursuivant en cela deux objectifs : *philosophique* et *politique*. Continuant son combat contre le révisionnisme philosophique des néo-kantiens, empirio-criticistes qui traitent Hegel « en chien crevé » il s'agit de montrer que tout retour en-deçà de Hegel ne peut que réintroduire l'idéalisme subjectif, et tombe sous la critique même de Hegel contre Kant. Ainsi, Lénine loue-t-il Hegel de son « objectivisme » : « les catégories de la pensée ne sont pas un instrument de l'homme, mais l'expression des lois de la nature et de l'homme. » Ce qui signifie très précisément qu'en matérialiste, on ne peut comprendre les catégories et la connaissance que comme une appropriation indéfinie du Réel. Elle implique « un dégagement » par rapport à la nature : « les catégories sont les degrés de ce dégagement, c'est-à-dire, de la connaissance de l'univers — des points nodaux dans le réseau qui permettent de le connaître et de le dominer [45]. »

Mais cette première lecture, sous « grille hégélienne » n'empêche nullement Lénine de déceler les opérations de méconnaissance et de recouvrement qui fonctionnent dans la philosophie hégélienne et qui sont toujours rapportées « au mysticisme hégélien ». La fréquence de certains termes (camouflage, dérobade, falsification,) met à jour ce qu'Hegel occulte : « L'idéalisme replâtre la fente qui mène au matérialisme [46]. » Fente qui ne vise pas seulement les aspects « objectifs » de l'idéalisme intelligent, rappelant en cela que toute critique marxiste se doit de montrer les constituants objectifs (scientifiques et historiques) incorporés dans la philosophie idéaliste classique. Fente qui vise le statut même de la dialectique, son contenu. Pour Lénine, Hegel n'est pas trop dialecticien, *mais pas assez,* dans la mesure où son idéalisme investit sa dialectique et lui interdit de comprendre le « passage » de la sensation au concept, c'est-à-dire finalement le statut de la théorie. Le problème philosophique est un problème politique. Car le passage dialectique sensation/concept corres-

ond très précisément au problème politique spontanéité/théorie (*Que faire*) et à la distinction capitale de la *conscience* sociale « immédiate » spontanée et de la *connaissance* de la réalité sociale. Il est donc à prévoir que cette erreur de Hegel ne laisse pas intacte sa dialectique et que la reprise par Marx et Engels de formulations hégéliennes n'est pas seule reprise d'une méthode constituée. Lucien Sève, dit dans son livre « *Marxisme et Théorie de la personnalité* » que Marx opposerait à la conception hégélienne de l' « unité négative du dépassement spéculatif des deux termes d'une contradiction » un *nouveau* concept de la négation [47], ce qui suggère que l'emprunt d'un terme hégélien sert à penser *autre* chose et *autrement*, et qu'il y va de la dialectique comme méthode scientifique.

Le marxisme est-il une sociologie?

On pourra penser que nous nous sommes éloigné de notre propos initial, mais il n'en est rien, dans la mesure où l'anti-hégélianisme/engelsianisme de Colletti, s'accompagne d'une revalorisation de Kant. Celle-ci le conduit à déceler un « *kantisme inconscient* [48] dans la méthodologie matérialiste de Marx et à réinterpréter le noyau rationnel « de la dialectique hégélienne et de la dialectique marxiste à partir de la confrontation Kant/Hegel — points névralgiques inscrits dans les *Cahiers Philosophiques* de Lénine.

Alors que chez Hegel, ce n'est pas l'homme qui pense — mais l'Absolu qui dans son auto-développement se pense dans et par les hommes (anti-humanisme spéculatif), chez Kant il y aurait un primat de l'anthropologie : parce que l'homme pense, il n'est pas créateur de l'objet de sa pensée et Kant reconnaîtrait la distinction du concept et de la matière, énoncé plus tard par Marx. Le seul « noyau rationnel » de la philosophie hégélienne se trouverait dans la conception d'une raison relationnelle, qui pense son autre, son contraire. Mais alors que chez Hegel, l'autre n'est rien d'autre que l'objectivation d'une pensée qui se fait autre pour mieux se saisir elle-même, chez Marx (plus proche en cela de Kant...) l'autre est un objet extérieur à la pensée, qui demeure son opposé empirique, quand bien même, elle le ramène à l'unité. Comme le résume Badaloni, la dialectique « est un rapport entre *l'unité* et la *multiplicité* [49] ». La gnoséologie est tout au plus une méthodologie de la science assez proche de la méthode expérimentale : la raison et les catégories abstraites fonctionnent comme des hypothèses, la matière historique, dans sa *diversité* empirique comme expérience, le lien des deux étant assuré par la vérification pratico-historique. Le mouvement va de l'induction (concret) à la déduction (abstrait) pour retourner à la vérification (concret). La méthodologie du *Capital* se déploierait selon l'interprétation proposée du texte de l'Introduction de 57 « dans le cercle méthodologique » concret/abstrait/concret. Et sans doute Althusser n'a-t-il pas tout à fait tort quand il dit que « Della Volpe et ses élèves soutiennent leur thèse de l'identification inverse des ordres historiques et logiques dans *le Capital* par l'argument d'une théorie de l'abstraction historique qui est une forme supérieure *d'empirisme historiciste* [50]. » S'il est faux, à notre avis, de présenter les travaux de Della Volpe dans la lignée de l'historicisme, ce qui les mettrait un peu rapidement dans celle de Gramsci, alors que précisément ils ont tout fait pour s'en différencier en rapprochant au maximum la méthode de Marx d'une épistémologie de type galiléenne (Althusser nous paraît sur ce point fort injuste), par contre il apparaît clairement qu'en pensant la dialectique marxiste sur le mode expérimental, on concentre toute l'analyse, sur le rapport du logique (raison) et de l'historiquement déterminé, brisant en celà tout statut possible des sciences de la nature et de leurs catégories.

Hegel n'est pas trop dialecticien, mais pas assez...

Car, la seule notion de matière jamais pensable est la matière historico-sociale (rapports de production). Toute dialectique étant dialectique d'un objet spécifique et « historiquement spécifiée », il ne saurait y avoir de lois générales de la dialectique, pas plus qu'il n'y a de matière en général. Et finalement, s'il ne peut y avoir de dialectique de la nature, ni de philosophie matérialiste dialectique, c'est bien parce qu'il n'y a pas de nature sans rapports sociaux. C'est ici qu'il convient de mesurer la distance séparant Della Volpe de Colletti — distance qu'il souligne lui-même, en critiquant « l'orientation logique et gnoséologique » de son interprétation de la dialectique marxiste et en précisant que la « transposition et résolution des problèmes qui se posaient auparavant au niveau logique et gnoséologique se trouverait dans la théorie matérialiste historique des rapports de production [51]. » De ce point de vue, *les Manuscrits de 44* contiennent *en germe* tout le matérialisme historique : « cette impossibilité de séparer l'économique et la société, la nature et l'histoire, la production et les rapports sociaux, la production matérielle et la production des idées [52] ». La rupture dans l'œuvre de Marx se situerait plutôt en 44 — et non en 43 (Della Volpe), ni en 45 (Althusser) — et l'unité de l'œuvre de Marx savant contre celle d'Engels et des autres « philosophes », consiste en une *sociologie critique* du capitalisme. Cette dernière exclut toute considération épistémologique et gnoséologique séparée de son objet : la méthode du *Capital* est inséparable de la structuration de son objet.

A partir d'une telle position, Colletti réfute (dans sa fort intéressante introduction au livre de Bernstein) les présupposés théoriques du « Marxisme de la Seconde Internationale ». Isoler la production de la société, le matérialisme de l'histoire, les rapports des hommes à la nature (forces productives) des rapports de production, c'est aboutir à une conception naturaliste, fataliste, du développement de l'histoire. Double résultat : l'économisme en politique (la politique suit l'économique) et une conception éthique du socialisme. Cette partie de l'analyse de Colletti ne peut que stimuler la recherche critique des liens entre la théorie et la pratique du mouvement ouvrier. Mais, la vraie question est de savoir *sur quelle base* et de *quel point de vue* la faire. Sur ce point, la démarche de Colletti nous paraît discutable, et ce, pour deux raisons principales.

I) L'interprétation du marxisme comme sociologie critique conduit, à notre avis, à une double réduction. La science de l'histoire n'est plus science *des* modes de production, mais d'*un* mode de production (capitaliste), sans qu'une problématique d'ensemble puisse être proposée. De plus, il s'agit moins d'une science (fondation d'une économie politique marxiste avec ses principes et son objet spécifique) que d'une *critique*, ce qui entraîne la négation de toute loi « économique » du socialisme et de la phase de transition au communisme.

II) Une telle position, voisine de celle de Préobrajensky dans la « *Nouvelle Economique* », ne peut guère se maintenir sans un retour indirect à des positions qui ne sont peut-être pas aussi éloignées du jeune Lukacs, si « le discours critico-scientifique et antifétichiste du *Capital* vient à coïncider avec l'auto-conscience de la classe ouvrière » comme le relève Colletti lui-même. C'est pourquoi, la critique de l'économisme, bien loin de contribuer, comme chez Lénine, à dégager la spécificité de la lutte politique, l'articulation dialectique de l'économie et de la politique aboutit en fait à l'impossibilité d'une articulation des niveaux du tout social. Ici se dessine l'impasse d'une approche globale de l'économico-

social, où la conscience (sujet superstructure) est déjà définie comme une partie de l'objet : « son moment interne. » Alors s'explique l'effacement des problèmes gnoséologiques. Mais, la connaissance scientifique, loin d'être une *appropriation du réel* (Marx), ne devient-elle pas aussi une *partie* du réel ? Ce qui tend à l'aplatir sur l'idéologie et explique en retour le refus de toute « philosophie marxiste ».

Perspectives

D'une interprétation de Hegel à l'anti-engelsianisme, de la négation de la dialectique matérialiste à la compréhension du marxisme comme sociologie critique en germe dans les manuscrits de 44, tout se tient et montre assez l'enjeu théorique et politique de l'analyse, en son point central : celui de la dialectique. Si nous disions au début qu'un tel ouvrage est stimulant, c'est en raison même des problèmes qu'il dessine et des débats qu'il peut *et doit* susciter. Aussi convient-il, même brièvement de dessiner ici leur champ théorique, pour de plus larges investigations.

1. Matérialisme dialectique/ sciences de la nature

Si Colletti refuse la dialectique de la nature et les lois de la dialectique, c'est en raison d'un « télescopage historique », qui pourrait se résumer brièvement dans la formule :

Hegel/Engels/ un certain Lénine = Staline/matérialisme dialectique/idéalisme métaphysique. Dans ce processus, Colletti rapporte l'erreur de la philosophie marxiste à un « contre-sens » sur la philosophie hégélienne, ce qui impliquerait qu'Engels ou Lénine n'ont pas compris le rapport du marxisme à Hegel. Or, cette « rencontre » historique nous paraît erronée, dans la mesure où elle présuppose déjà chez Engels une étape historique du « développement » de la philosophie marxiste future. D'autre part, l'attaque contre l'hérédité hégelienne d'Engels aboutit, comme l'a bien souligné S. Timparano [53], à une méconnaissance de tout matérialisme qui ne se réduit pas à une simple méthodologie empiriste — ce qui conduit à « biffer » les aspects philosophiques de l'œuvre de Marx lui-même et entraîne une « régression du Marx de la Maturité vers le Marx des *Manuscrits de* 44 ». Ceci dit, la question de l'intervention philosophique dans les sciences de la nature n'est pas sans tomber sous l'argumentation critique de Colletti. On ne dira jamais assez, combien fut nuisible toute considération de la dialectique en dehors du développement des sciences et de *la pratique scientifique* des savants. L'erreur ne nous paraît pas se trouver chez Engels, bien que certaines formulations, issues de la lutte idéologique menée par Engels contre le matérialisme vulgaire de Moleschott, Vogt et Büchner et contre le positivisme, peuvent paraître ambigües. Pourtant dans un des textes que l'on pourrait qualifier d'hégélien, puisqu'Engels reprend le fameux exemple de la croissance biologique du germe jusqu'au fruit, il précise que « la négation de la négation », en tant que régissant le processus de développement de la nature ne nous apprend rien « du processus de développement *particulier* » de cette même croissance biologique [54]. C'est à juste titre que Michel Simon dans *Lénine et la philosophie* souligne que « la catégorie est totalisation du contenu implicite des sciences, de la démarche scientifique. A elle seule, *elle ne nous donne aucune connaissance* [55]. » Ce n'est donc pas la notion de matière qui est responsable des déviations commises en son nom, mais l'abandon au niveau de la recherche philosophique de son caractère scientifique et la substitution, dès lors, de la dialectique en général à l'analyse des processus déterminés et spécifiques. C'est précisément ce que souligne perpétuellement Lénine quand il rappelle « que le fond de la dialectique », — à savoir « le dédoublement d'un tout et la connaissance de ses éléments contraires » doit être en sa justesse *vérifié* par l'histoire de la science [56]. Il critique, lui-même, la schématisation pédagogique possible à laquelle n'a pas échappé Engels, qui consiste à réduire la dialectique à « une somme d'exemples, au lieu d'y voir la « loi de la connaissance ». Il faut insister sur le fait que, pour Engels et Lénine, le matérialisme dialectique n'est pas isolable de l'état du développement des sciences et il convient de « *relire* » Engels en ce sens pour montrer que les catégories philosophiques ne sont pas une reprise directe et naïve de la philosophie hégélienne : elles sont *réélaborées* à la lumière même de l'épistémologie et de l'histoire des sciences de son époque. Si erreur il y a, ne peut-on pas la localiser dans le texte de Staline — cité plus haut — dans la mesure où le matérialisme dialectique ne peut pas être défini comme méthode de *connaissance* des sciences de la nature au sens où il faudrait l'*appliquer,* pour développer les sciences de la nature. La reprise aujourd'hui de cette question du rapport entre le matérialisme et les sciences de la nature, et son importance manifeste se traduit par l'ampleur des débats qu'elle suscite parmi les philosophes marxistes [57] et il faut voir que tout abandon de la rechercher sur ce terrain se traduit par la dominance de la philosophie dominante : le néo-positivisme, lempirisme.

2. Dialectique hegelienne, dialectique marxiste

Reste un autre point : celui de la dialectique, de la relation Hegel/Marx. Nous avons souligné, en cours d'analyse, l'apport de Colletti dans sa critique de Marcuse, son interprétation de Hegel en ce qui concerne le primat du couple critique : mystification/ noyau rationnel, sa dénonciation de la mystique hégélienne. Est-ce à dire que la dialectique marxiste est une toute autre dialectique, s'appuyant sur un « matérialiste méthodologique et critique » ?

A notre avis, le problème porte essentiellement sur le sens de l'emprunt fait par Marx [58], Engels [59] et Lénine de certains concepts et formulations hégéliens et principalement des notions de contradictions, négation, négation de la négation.

Quelques remarques sur ce point.

On pourrait tout d'abord noter, que c'est avec une périodicité remarquable, que le marxisme est accusé d'hégélianisme, et que cette critique vise toujours quelque chose du marxisme lui-même. Dühring, Bernstein, ou le populiste libéral Mikaïlovski « ressassent » toujours la même critique du marxisme : « Les matérialistes s'appuient sur le caractère absolu du processus dialectique ! Autrement dit, ils fondent leurs théories sociologiques sur les triades de Hegel [60]. » M. Mikhaïlovski reproduit dans la Russie de 1894 la critique même de Dühring : « la béquille dialectique, les « fariboles hégéliennes » de « la négation de la négation » reprises par le marxisme et la dialectique religieuse de Hegel, qui fait office de sage-femme du socialisme [61]. » Que l'attaque contre la dialectique matérialiste passe par une attaque de l'hégélianisme et une réduction de l'un à l'autre, voilà qui fait réfléchir. Mais elle produit aussi, dans la théorie marxiste, des effets remarquables : il faut simultanément « défendre » Hegel, montrer les liens Hegel/Marx, et différencier la dialectique marxiste de celle de Hegel. Résultat : la reprise de formulations hégéliennes (négation de la négation) comme « exposition formelle [63] » de la

méthode même de Marx. Tout le problème est de savoir s'il s'agit de pures métaphores, de comptes mal réglés avec l'hégélianisme ou d'un « noyau rationnel » repris à Hegel.

Ecartons tout d'abord une première solution : la reprise pure et simple de la méthode hégélienne appliquée à un nouvel objet. Sous réserve d'une étude ultérieure, cette solution nous paraît supprimer au départ *la dualité structurelle de la dialectique hégélienne elle-même.* Pour aller vite, si comme le dit Lénine, une lecture matérialiste de Hegel aboutit à 90 % de casses et de débris (ce qui est beaucoup), c'est peut-être parce que la mystification traverse la dialectique elle-même. Cela ne signifie pas qu'il faille la rejeter, mais cela implique que l'opération critique traverse la structure de la dialectique qui de ce point de vue devient « *dédoublable* ». Car la dialectique hégélienne nous paraît posséder une propriété remarquable : celle de comporter *un double procès.*

Procès n° 1

Même Un / Autre Multiple : /dépassement comme conservation de l'autre dans une unité supérieure (synthèse)

Ce procès a été fort justement critiqué par Althusser qui a montré de manière décisive (à notre avis) qu'il impliquait que le troisième moment soit en germe dans le premier puisque l'autre n'est jamais qu'un déchirement/objectivation/aliénation interne à l'Un, c'est-à-dire l'Esprit. A ce procès répondent les notions d'origine, de fin, de « savoir absolu », de « négativité ».

Ce procès est « spéculatif » et implique une dialectique des concepts et de la division du Concept en ses moments. C'est contre ce procès interne à la structure de la dialectique hégélienne que Marx combat dans son dernier travail sur l'économie politique de 1882 « *Notes marginales pour le Traité d'économie politique d'Adolphe Wagner* [64]. » A. Wagner commet en somme une bévue hégélienne : il croit que *le Capital* débute par *la notion* de valeur, qui se « scinderait » en valeur d'usage/valeur d'échange. Or que répond Marx :

« Je ne divise pas la valeur en valeur d'usage et valeur d'échange, comme termes opposés, dans lesquels *l'abstrait,* la valeur, se scinderait ; mais je dis que la *forme sociale concrète* du produit du travail, la « marchandise » est, d'une part, *valeur d'usage,* et d'autre part « valeur », non valeur d'échange, car cette dernière n'est qu'une forme phénoménale et non le propre contenu de la marchandise. » Texte lumineux, soulignant les deux contresens de A. Wagner

I- Le point de départ du *Capital* n'est pas une notion simple qui s'enrichirait « hégéliennement » de ses « différences », mais « une donnée concrète », une « chose sociale ».
Commentaire de Lénine : « Marx dans *le Capital* analyse d'abord le plus simple, le plus habituel, le plus fondamental, le plus général, le plus ordinaire, ce qui se rencontre des milliers de fois, le rapport de la société bourgeoise (marchande) : l'échange des marchandises [65]. »

2) Il n'y a pas une notion qui se divise, mais une autre logique impliquant une théorie des formes (apparences matérialistes) et qui peut se résumer dans le schéma suivant :

Marchandise ↗ **valeur d'usage**
↘ **Valeur (contenu, de la marchandise = travail social)**
↓
Valeur d'échange = forme phénoménale de la valeur = « forme valeur »

Cette dualité de la marchandise « reflète » le caractère double du travail : travail utile, travail abstrait, et en elle — comme le souligne Lénine — repose « l'*embryon de toutes les contradictions* de la société contemporaine [66] ».

Conclusion : le matérialisme historique n'a rien à voir dans sa dialectique avec les triades conceptuelles hégéliennes, et sa genèse conceptuelle du réel.

Procès n° 2

Alors pourquoi les emprunts hégéliens défendus par Engels [67] ? Réponse de Lénine : « le mouvement *interne ;* le changement, le mouvement et la vie, le principe de tout mouvement interne, l'impulsion au mouvement et à l'activité — l'opposition à « l'Etre mort » — qui croirait que c'est là l'essence de « l'hégélianisme », de cet abstrait et abstrus (lourd, absurde ?) hégélianisme ? Ce *fond,* il fallait le comprendre, le *sauver,* l'*éplucher,* l'*épurer* et c'est ce que Marx et Engels ont fait [68]. » Expliquons cette réponse.

La dialectique hégélienne de l'un et du multiple comme autre objectivé de l'Esprit n'est pas platonicienne car l'autre est aussi un contraire. C'est pourquoi au procès d'unification dans « la synthèse » on peut opposer le fait que, chez Hegel, ce qui est premier c'est la *division,* la contradiction interne : *le procès est sans sujet,* ce qui signifie pour nous qu'il est *développement de ses propres contradictions,* qu'il porte en lui sa propre division, qu'il n'est rien d'autre que *processus contradictoire.* C'est ce « noyau rationnel », cet auto-dynamisme de la contradiction » que Lénine « lit » chez Hegel. La révolution socialiste n'est pas une « unité synthétique » des contraires, mais solution interne à une contradiction antagoniste (lutte des classes) qui implique que l'un des termes (bourgeoisie) soit détruit. Si la première négation s'identifie à la contradiction antagoniste, « la négation de la négation » implique un saut qualitatif (pas de passage graduel) impliquant la prise de pouvoir du prolétariat et de ses alliés. Lire cela chez Hegel, c'est dire que Hegel n'est pas assez dialecticien et que l'analyse marxiste implique celle de tous les procès contradictoires (antagonistes et non antagonistes, principaux et secondaires...) et est, en ce sens, et en ce sens seulement, « une autre dialectique ». Engels souligne que *la contradiction immanente au mode de production capitaliste,* présente « plusieurs *formes* : « La contradiction entre la production sociale et l'appropriation capitaliste se *manifeste* comme l'antagonisme du prolétariat et de la bourgeoisie », elle « se *reproduit* dans la fabrique individuelle et l'anarchie de la production dans l'ensemble de la société ». C'est cette même analyse *des formes* de la contradiction principale qui permet à Lénine de réfuter la théorie kautskyenne de « l'ultra-impérialisme » en montrant que la concentration monopoliste n'aboutit pas à un seul monopole mondial assurant la paix, mais bien à une aggravation des contradictions de classe, à la guerre impérialiste à de *nouvelles contradictions* dues au développement inégal des pays capitalistes. Dans un article fort intéressant « *La théorie léniniste de l'impérialisme* » F. Labica [70] remarque que « la liaison dans la recherche théorique, entre l'analyse de classe et la loi du développement inégal qu'il a le premier scientifiquement énoncé, est la marque de la supériorité de Lénine — son génie »

Concluons provisoirement

En situant à *l'intérieur même des structures de la dialectique hégélienne,* le lieu précis où s'opère la rupture du marxisme à Hegel, comme la reprise de son noyau rationnel nous avons voulu souligner les conditions d'une dialectique scientifique et matérialiste. Les concepts de contradiction antagoniste/

Le matérialisme dialectique n'est pas isolable de l'état du développement des sciences

non antagoniste, de loi du développement inégal... *ne sont pas hégéliens,* mais si Lénine lit Hegel en 1915, ce n'est pas pour y trouver une philosophie de la nature — qui le fait rire —, mais pour y éplucher les 10 % révolutionnaires de la mystique, ce noyau rationnel, cœur de la méthode hégélienne : la compréhension du réel comme processus, se développant dans et par ses contradictions internes. En ce sens « on peut brièvement définir la dialectique comme la théorie de l'*unité* des contraires [71] ».

Une telle définition, pour ne pas rester abstraite et spéculative, implique un lien nouveau entre la théorie et la pratique, la philosophie marxiste et la politique. Car si la dialectique marxiste passe par la reconnaissance de *l'universalité* de la contradiction, cette dernière est inséparable de l'étude concrète de ce qu'il y a de *spécifique* dans les contradictions inhérentes aux choses et aux situations historiques déterminées. Etude concrète qui est « l'âme » du léninisme, car en elle se lie l'analyse scientifique et la pratique révolutionnaire. Comme en témoigne la simple comparaison des textes philosophiques et politiques de la même époque :

« La guerre est une très grande *crise*. Toute crise signifie (un retard ou une régression momentanée étant possible) :

– l'accélération du développement
– l'aggravation des *contradictions*
— leur *manifestation...* [72] »

Aliénation (ainsi que les termes liés *d'objectivation* et *dépassement*)

Fait de devenir étranger (alienus) à soi-même. Au sens courant implique l'idée de dépossession, de perte de soi ou de l'objet. Chez Hegel, l'aliénation n'est pas dépossession, mais enrichissement. Elle traduit le mouvement de l'Esprit, qui en tant que *sujet,* se pose comme *objet :* s'aliène, puis s'enrichit par le dépassement de son extériorisation (dans la nature et l'histoire). L'aliénation est ainsi confondue avec *l'objectivation.*

A rapprocher de la notion de dépassement dialectique (*Aufhebung*), où la forme historique de l'Esprit se trouve dépassée/supprimée, quand le contenu spirituel se trouve conservé et intériorisé.

Epistémologie : Etude concernant la théorie de la science et des sciences du point de vue de la connaissance.

Gnoséologie : Discipline philosophique concernant la théorie de la connaissance. Définie par Lénine comme étude du passage de l'ignorance à la connaissance.

Invariants structuraux : Notion empruntée aux disciplines linguistique et mathématique pour désigner des types *de rapports* demeurant invariables, quand on permute les éléments.

Téléologie (Sens) : qui se rapporte à la finalité (téléos) = fin). Dans le texte, doctrine idéaliste selon laquelle la Raison ou la vérité religieuse (Sens) serait une finalité interne au devenir et se révélant dans l'histoire.

Réification : Mot formé à partir de res = chose. Fait de se transformer en chose. Dans le texte renvoie à l'utilisation qu'en fait Lukacs dans *Histoire et conscience de classe,* pour désigner le fait que les rapports sociaux prennent l'apparence de rapports entre les choses dans le mode de production capitaliste. Par extension toute l'*exploitation* de classe est conçue comme réification.

Notes

1. *Sur la question de la dialectique, voir le débat opposant* M. Godelier : Problème du structuralisme. *Les Temps Modernes, novembre 1966 et* Lucien Sève : Méthode structurale et méthode dialectique — La Pensée. *Numéro spécial (135) : Structuralisme et Marxisme.*

2. *Textes ronéotés.*

3. « Sur le rapport de Marx à Hegel », *p. 8.*

4. *La notion de crise organique est plus large que celle de situation révolutionnaire, puisqu'elle peut aussi bien entraîner « une solution de force » et le recours à « des hommes providentiels ». Il s'agit d'une crise d'hégémonie de la classe dirigeante, qui détache « les groupes sociaux de leurs partis traditionnels », ce qui entraîne une opposition entre représentants et représentés, une crise de l'Etat dans son ensemble. Voir les analyses de Gramsci du césarisme et du bonapartisme. (Editions Sociales p. 234 à 260,* Œuvres choisies.

5. Lénine devant Hegel, *p. 9. Voir également* L'avertissement *à l'édition Garnier-Flammarion du Capital (p. 21). (Souligné par nous.)*

6. Bernstein : Les prémisses du socialisme et le rôle de la social-démocratie, *récemment traduit en italien avec une introduction de Lucio Colletti :* « Socialismo e social democrazia ». *Editori Laterza, Bari, 1968. Chapitre 2 : « Le marxisme et la dialectique hégélienne. » Pour Bernstein, Marx et Engels ne se seraient jamais complètement libérés de l'hégélianisme et de sa théorie de la contradiction. En utilisant des principes « analogiques » comme celui de la négation de la négation ils aboutiraient à une « anticipation spéculative du réel. Sous couvert d'anti-hégélianisme, il s'agit de « réviser » le marxisme lui-même.*

7. *Dans le cadre de cet article, il nous est impossible de présenter l'œuvre fort importante de Della Volpe. Recouvrant à la fois les domaines de la gnosologie et de la méthode marxiste comme ceux de la théorie politique et de l'esthétique, elle fera l'objet d'une étude future de notre revue. Mentionnons toutefois quelques ouvrages essentiels :*

Critica del gusto. *Feltrinelli 1966, réédition du texte de 1960,* Rousseau e Marx. *Editori Riuniti, 1964,* Critica dell' ideologia contemporanea. *Editori Riuniti, 1967,* Logica come scienza storica. *Editori Riuniti, 1969 (réédition du texte fondamental de 1950 :* Logica come scienza positiva, *complété d'articles sur la dialectique).*

8. *Colletti :* Il marxismo e Hegel, *p. 190-191.*

9. *S. Timparano :* Engels, materialismo e « libero arbitrio ». *Quaderni Piacentini. N° 39. Article discuté dans Rinascita, 16 janvier 1970 : Nicola Badaloni :* La rivolta contro Hegel e il ritorno di Engels.

10. *Sartre :* Critique de la Raison Dialectique. *Gallimard p. 128.*

11. *Colletti :* Il marxismo e Hegel *p. 341 et 343. A propos de l'évaluation critique et politique de cet ouvrage de Lukacs voir le livre de Giuseppe Vacca :* Lukacs o Korsch ?

12. *Colletti :* Ideologia e Societa *p. 178.*

13. *Cité par Colletti :* Il marxisme e Hegel *p. 333. Avec une très grande clarté, Colletti montre l'importance du courant irrationaliste, issu des travaux de Simmel, Rickert et Dilthey, et tout particulièrement le rôle de Rickert sur le jeune Lukacs et Heidegger. L'opposition de l' « explication causale, produit de l'entendement naturaliste à la « compréhension » qui individualise son objet, la distinction méthodologique, qui en résulte, entre les sciences de la nature et les sciences historico-sociales fournissaient le terrain*

propice d'une critique de la science comme « action technico-pratique » et pour une identification du monde « réifié » au monde physico-naturel.

14. Ideologia e Società, *p. 187. Sur ce point voir l'article de M. Pécheux « Les sciences humaines et le mouvement actuel » — La Pensée, n° 143.*

15. *Althusser :* Pour Marx, *p. 25.*

16. *Staline :* Les Questions du léninisme. *Editions de Moscou, 1951.*

17. *Colletti :* Ideologica e Società, *p. 164.*

18. *Engels :* Dialectique de la Nature. *Editions Sociales, p. 65. (Souligné par nous.)*

19. *Hegel :* Science de la Logique, *tome I, p. 43 (Aubier).*

20. *Colletti :* Il marxismo e Hegel, *p. 320.*

21. *Engels :* Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande. *Editions Sociales, p. 53, 54 et suivantes. La distinction est reprise dans d'autres textes :* Anti-Dühring *p. 152,* Dialectique de la Nature, *p. 204, (Editions Sociales).*

22. *Sur ces aspects voir Colletti :* Ideologia e società, *p. 168, 170, 172.*

23. Critica Marxista, *(mars-avril 1969) : L. Gruppi : « Il marxisma e Hegel i. Rinascita : 4 juillet 1969, Mario Spinella : « Il marxisme e Hegel » ; 16 janvier 1970, Nicola Badaloni : « La rivolta contro Hegel e il ritorno di Engels ».*

24. *Althusser :* Pour Marx. *Contradiction et Surdétermination, p. 87 à 91.*

25. *Colletti :* Ideologia e Società, *p. 164.*

26. *Lénine :* Cahiers philosophiques. *Editions Sociales, p. 128. (Souligné par nous.)*

27. *Ibid., p. 144.*

28. *Brecht :* Me-ti, Livre des retournements *(L'Arche), p. 63.*

29. *Dans le chapitre XI, p. 401 et suivantes, Colletti critique le primat logico-méthodologique accordé par Della Volpe aux textes de 43 et à l'introduction de 57, ce qui aboutit selon lui, à une sous-estimation des* Manuscrits de 44, *que Colletti privilégie actuellement. De ce point de vue, on peut noter une évolution de la pensée de Colletti. Le texte de 1958 est méthodologiquement plus proche de Della Volpe, de sa conception de la dialectique, et de l'abstraction historique et déterminée. Ce point a été relevé par Mario Spinella dans son article (cité) de* Rinascita, *quand il signale que l'interprétation des Manuscrits de 44 est « une analyse positive et féconde où Colletti se différencie de son maître G. Della Volpe ». En dépit de ces différences il nous a semblé nécessaire de rappeler les hypothèses d'ensemble qui pouvaient éclairer l'interprétation que Colletti fait de Hegel. (Sur les différences voir plus loin.)*

30. Critica Marxista, *(juillet/oct. 68) Mario Rossi : « Della gnoseologia critica alla logica storica ».*

31. *Marx, Œuvres philosophiques. Editions Costes, 1948, t. 4 :* Critique de la philosophie de l'Etat de Hegel, p. *22-23-24.*

32, *Della Volpe :* Critica dell' ideologia contemporanea. *Editori Riuniti, p. 34-35. Pour être bref, Della Volpe situe la « coupure » en 1843 et non avec l'Idéologie Allemande en 45, en insistant sur la méthodologie critique-matérialiste à l'œuvre et sur les aspects nouveaux de la critique de Marx quant à l'Etat, par rapport à la critique feuerbachienne de l'idéalisme hégélien. Néanmoins il nous semble :* 1) *que les catégories de la critique fonctionnent sur des couples empruntés à Feuerbach : spéculatif/positif, Idée/empirique. De plus la compréhension de l'hégélianisme comme « mystique logique », panthéiste reprend les termes et le contenu de Feuerbach.*
2) *Si l'on suit la formation de la pensée de Marx, on s'aperçoit qu'au fur et à mesure que s'élabore la science matérialiste de l'histoire, son intérêt et son interprétation de Hegel se transforment. Dans les* Manuscrits de 44, *Marx revient sur Feuerbach,* à travers Hegel. *S'il loue Feuerbach d'avoir été le seul à avoir eu une attitude critique, sérieuse envers la dialectique hégélienne, il dénonce peut-être l'impasse d'une telle critique. Feuerbach n'a pas vu quelque chose qui touche à la dialectique : en opposant un fini, positif matérialiste à l'infini hégélien, il ne comprend pas que le réel lui-même — dont il se réclame tant — a besoin d'être « médié », qu'il n'est pas un donné empirique brut, un fait. De ce point de vue, tout en réduisant tout travail au seul travail intellectuel, Hegel a compris dialectiquement les processus. Alors que Feuerbach ne voit dans le dépassement hégélien qu'une opération de « transubtantiation spéculative et religieuse » il faut peut-être y chercher la première esquisse d'un procès de développement du réel.*

34. *Feuerbach :* Manifestes Philosophiques. *P.U.F., p. 104 à 106. Sur ce point, voir l'excellent commentaire de J.-P. Osier dans sa préface à* « L'essence du Christianisme », *(F. Maspero) p. 53 et p. 77.*

35. *Marx :* La question juive. Œuvres philosophiques. *E. Costes, t. 1, p. 177, p. 178.*

36. Le Capital *(L. I) chapitre sur le fétichisme de la marchandise.*

37. *Badaloni, article cité in* Rinascita.

38. *Lénine, texte reproduit dans* Critica Marxista, *juillet/octobre 1967.*

39. *Althusser :* Lire le Capital, *t. I, petite collection Maspero, p. 15.*

40. *Ibid., p. 15.*

41. *Lénine :* Cahiers philosophiques, *p. 235.*

42. *T.-W. Ogletree :* la controverse sur la mort de Dieu. *(Editions Casterman), chapitre IV : Athéisme chrétien, (Thomas J.-J. Altizer).*

43. *Ibid., p. 84.*

44. *Althusser :* Pour Marx, *p. 91.*

45. *Lénine :* Cahiers philosophiques, *p. 76. Voir aussi p. 74-142-170. Sur le « mysticisme hégélien », p. 145.*

46. *Ibid., p. 239.*

47. *Lucien Sève :* Marxisme et Théorie de la personnalité, *p. 120, (souligné par nous).*

48. *S. Timparano, article cité.*

49. *Badaloni, article cité.*

50. *Althusser :* Lire le Capital, *t. I, p. 145-146 (petite collection Maspero).*

51. *Colletti :* Il marxismo e Hegel, *p. 401. En ce sens, Colletti restreint la perspective gnoséologique d'ensemble de Della Volpe.*

52. *Ibid., p. 383 et suivantes.*

53. *Engels, :* Anti-Dühring, *p. 171.*

54. *S. Timparano : article cité.*

55. *Michel Simon* : « Lénine et la philosophie ». *(Conférences de l'Institut Maurice-Thorez), p. 17.*

56. *Lénine :* « A propos de la dialectique ». *Œuvres complètes en français, t. 36, p. 367.*

57. *Une présentation de ces débats a été donnée par Giuseppe Prestipino : « La disputa filosofica sulla scienza ».* Critica Marxista *(juillet/octobre 69).*

58. Le Capital, *t. 3, Editions Sociales, p. 203 et suivantes.*

59. *Engels :* Anti-Dühring, *p. 162 et suivantes.*

60. *Lénine :* Ce que sont les Amis du peuple. *Œuvres complètes, t. I, p. 179.*

61. *Cité par Engels,* Anti-Dühring, *p. 161.*

62. *Engels dans l'*Anti-Dühring ; *Lénine dans les* Cahiers philosophiques.

63. *Expression de Lénine, texte cité en 60.*

64. Le Capital. *Livre I, tome 3, p. 240.*

65. *Lénine :* Cahiers philosophiques, *p. 201, cf. p. 148.*

66. *Lénine :* « A propos de la Dialectique », *t. 36, p. 369.*

67. *A plusieurs reprises, notamment,* Anti-Dühring : *Chapitre 13.*

68. *Lénine :* Cahiers philosophiques, *p. 117.*

69. *Engels,* Anti-Dühring, *p. 311-313.*

70. *G. Labica* : La théorie léniniste de l'Impérialisme. La Pensée. *N° 146.*

71. *Lénine :* Cahiers philosophiques, *p. 182, cf. aussi p. 213 et p. 232, où Lénine interprète le début de la science de la logique hégélienne, comme « concordance » des contradictoires (être, néant, devenir).*

72. *Lénine.* Œuvres complètes, *t. 36 « Le premier mai et la presse », p. 323.*

Situation des classes sociales en URSS (II)

Francis Cohen

Une première partie de cette étude (« NC » n° 30) nous a donné un tableau d'ensemble de l'évolution de la composition sociale soviétique au cours des deux dernières décennies : forte urbanisation absorbant plus que l'accroissement naturel de toute la population; diminution lente de la population vivant à la campagne, mais beaucoup plus rapide que celle qui travaille dans l'agriculture; à peine plus du cinquième des Soviétiques tirent leurs ressources du travail dans les coopératives agricoles que sont les kolkhozes, le reste les obtiennent du secteur salarié d'Etat; le nombre des ouvriers a doublé, dépassant la moitié de la population active; mais le nombre des intellectuels, surtout des techniciens, a augmenté beaucoup plus; la structure de l'emploi s'est modifiée, l'industrie renforçant sa prééminence, surtout par la croissance prioritaire des branches de pointe, le bâtiment se développant plus vite encore, mais moins vite que les services, alors que, absolument et relativement, la part de l'agriculture se réduit.

L'élément moteur de ces transformations sociales est naturellement l'évolution rapide des forces productives, à savoir les progrès de l'industrialisation, les perfectionnements techniques et le développement des connaissances humaines collectives et individuelles. Mais les modifications de la structure sociale ne découlent pas automatiquement des changements de nature et de structure des forces productives : les rapports de production jouent leur rôle de médiateurs nécessaires.

Avant de passer à l'examen de quelques aspects de ces évolutions, il faut donc rappeler que la réalité soviétique est marquée de deux spécificités, inséparables dans les faits, mais que l'analyse doit s'efforcer de distinguer : celle qui tient au socialisme et celle qui tient aux conditions historiques concrètes qui ont conduit de l'empire des tsars au seuil de la société socialiste développée.

Un exemple, dont l'étude détaillée n'est pas ici notre objet, suffira sans doute à montrer de quoi il s'agit. Le niveau relativement bas de la productivité du travail est la préoccupation essentielle des communistes soviétiques. Malgré un rattrapage substantiel par rapport aux pays capitalistes avancés, les résultats restent insuffisants et ceci d'autant plus que les sources de main-d'œuvre se tarissent. Si nous nous bornons à examiner la productivité du travail dans l'industrie, son niveau moyen insatisfaisant a des causes complexes : niveau très bas au départ ; afflux dans les rangs de la classe ouvrière de travailleurs venant du secteur agricole, lui-même particulièrement retardataire; manque quasi total de techniciens au début, et donc nécessité de les former, progressivement. Pour ces trois raisons, le niveau technique moyen des entreprises construites a correspondu à chaque moment à la nature et à la qualification de la force de travail employée, ainsi que le rendement qui en était obtenu. Par action et réaction du facteur technique et du facteur humain, par effet d'entraînement des secteurs de pointe, par un effort immense de formation professionnelle et générale, on a pu construire des entreprises de plus en plus avancées pour la technologie et la gestion. N'oublions pas que les fonds fixes productifs de l'industrie ont augmenté de soixante-cinq fois en une quarantaine d'années, ce qui a demandé un type extensif d'expansion, que les réformes en cours ont pour objet de transformer en un type intensif. Enfin, le stimulant essentiel de la course à la productivité pour l'ouvrier des pays capitalistes : la concurrence

sur le marché de la force de travail, a disparu en même temps que le capitalisme. Il a fallu élaborer, dans les conditions difficiles que l'Histoire imposait, un système de stimulation socialiste qui résolve (de façon différente aux différentes étapes) les contradictions entre les intérêts des travailleurs comme individus producteurs, comme individus consommateurs et comme propriétaires collectifs des moyens de production, et de ce fait, détenteurs du pouvoir.

Evolution de la classe ouvrière

La classe ouvrière soviétique continue à croître, aussi bien en nombre absolu qu'en proportion dans la population, mais le taux de cette croissance est en baisse : le nombre des ouvriers d'industrie grandit de 11,4 % par an en 1945-1950, mais de 4,9 % par an en 1957-1967. Sa concentration augmente, du fait de la construction de grandes entreprises et de très grands ensembles industriels. En 1967, 5 500 entreprises sur 48 000 avaient plus de mille salariés, occupaient près de 60 % des ouvriers et donnaient près de 60 % de la production globale. Mais la dispersion géographique des industries et la multiplication des entreprises de type industriel dans les petites villes et à la campagne, ainsi que l'essor de la construction et des divers types de transport, etc... entraîne un phénomène inverse et complémentaire : la présence généralisée des ouvriers.

La qualification moyenne des ouvriers augmente. D'une part les effectifs des catégories les moins qualifiées diminuent dans chaque profession. D'autre part les professions moins qualifiées disparaissent devant la mécanisation ou se mécanisent : moins de manœuvres, plus d'ajusteurs et surtout plus de monteurs, de régleurs, de conducteurs de machines complexes.

Des problèmes nouveaux sont posés par les théoriciens et par la pratique. Les techniques modernes exigent une grande spécialisation et il ne semble ni possible ni souhaitable que les ouvriers possèdent une formation universelle. Pourtant, les spécialisations sont aujourd'hui vite périmées et l'ouvrier doit pouvoir en acquérir de nouvelles ; d'autre part les spécialisations étroites et approfondies de la production actuelle ne peuvent être pleinement possédées que par quelqu'un qui en comprend les raisons et les conditionnements.

Des solutions sont cherchées. L'enseignement professionnel est en plein essor et transformation. Il prenait les adolescents après seize ans et les prend de plus en plus après dix-huit ans, études secondaires terminées. Il est invité à mieux suivre le développement des techniques et à former des travailleurs aptes à acquérir les spécialisations modernes et à en changer au fur et à mesure des nécessités. Pas de formation faussement « polytechnique » et inutilisable, mais pas de formation étroitement utilitaire.

Un mouvement déjà ancien organise le « cumul » des professions : les ouvriers apprennent deux ou plusieurs professions voisines, qu'ils peuvent alterner soit dans leur entreprise, soit en changeant d'entreprise. Des « équipes complexes » sont formées d'ouvriers possédant toutes les professions que doit avoir l'équipe et sont donc interchangeables : une telle équipe sur une chaîne de montage évite la monotonie et la fatigue, et obtient de meilleurs résultats. 40 à 50 % des ouvriers, d'après les statistiques, participent à ce mouvement qui rend le travail plus intéressant, plus rémunérateur parce que plus productif et plus responsable.

On s'oriente donc vers un type d'ouvrier instruit, dominant la production. De plus en plus, il prend part avec les techniciens au travail de rationalisation et d'invention organisé par des associations qui ont des sections dans la plupart des entreprises. De plus en plus, il se livre à des activités complémentaires : étude, participation aux organismes de gestion, à la vie des organismes sociaux et culturels de l'entreprise ou de la ville, à la vie politique, tout ceci se rattachant directement à son activité de production.

La révolution scientifique et technique

La révolution scientifique et technique se branche directement, en quelque sorte, sur cette évolution. Elle commence à orienter, à accélérer et, dans la mesure où elle est prise comme un fait global important, à systématiser des évolutions déjà en cours et ayant pris place dans le cadre de la « mécanisation et automatisation » de la production qui est depuis des années au centre des préoccupations soviétiques.

Ses effets, comme partout, sont encore faibles. On peut chiffrer le niveau de l'automatisation de la production, qui n'est pas identifiable à cette révolution, mais qui en est un des aspects : en 1965, les ouvriers travaillant sur machines et ensembles automatiques représentaient 0,6 % des effectifs dans la branche « constructions mécaniques et travail des métaux », 3 % dans les industries chimiques, 0,2 % dans l'industrie légère. Pour l'ensemble de l'industrie, ils étaient environ 0,9 % en 1959 et 2 % en 1969.

Le travail dans la production automatisée, qui combine les activités manuelles et les activités intellectuelles, ne semble pas pour autant entraîner automatiquement une différenciation sociale. L'automatisation de la production nécessite la formation d'un personnel spécialisé hautement qualifié, mais elle demande aussi, en amont et en aval, une certaine masse de travail manuel peu qualifié. De plus, la qualification à elle seule ne définit pas une nouvelle situation sociale. Une récente enquête (partielle, il faut le dire) trouve pour des mécaniciens régleurs des indices proches de la moyenne des ouvriers de leurs branches pour le niveau d'instruction, le salaire, l'activité politique et sociale. Sans doute le prestige

Situation des classes sociales en URSS

des professions liées à l'automation et aux techniques cybernétiques est grand, notamment parmi la jeunesse, mais il n'apparaît pas (pas encore) quelque chose de qualitativement nouveau par rapport au prestige du progrès technique en général.

C'est sans doute dans le domaine de la gestion et de la planification que de premières conséquences sociales commencent à apparaître : une certaine réduction (relative) du nombre des employés dans l'industrie et la création des premiers centres automatisés de gestion technique, économique et administrative, dotés d'un personnel ayant un type nouveau de qualification. Encore ne faut-il pas négliger le fait que, dans ce cas également, il ne s'agit pas d'une intellectualisation et d'une créativité généralisées du travail, car la desserte des moyens d'informatique développe aussi un type d'emplois à travail répétitif spécialisé et relativement peu qualifié.

Ceci dit, les économistes, les sociologues, mais aussi les politiques d'Union soviétique ont pleine conscience de ce que l'évolution de la société socialiste dans les années qui viennent ne peut se penser qu'en liaison avec les processus que l'on rassemble sous le nom de révolution scientifique et technique. La victoire dans la compétition économique avec le capitalisme est explicitement rattachée à cette révolution.

Travail manuel et travail intellectuel

On s'est demandé si on n'allait pas ainsi vers une division sociale qui individualiserait une couche déterminante de travailleurs intellectuels liés aux nouvelles formes de travail et séparerait, voire opposerait, cette couche aux travailleurs qui seraient restés principalement manuels.

Ce serait inverser le mouvement précédent, qui est au contraire un mouvement de rapprochement du travail manuel et du travail intellectuel, que l'on peut considérer comme une préparation à la révolution scientifique et technique. Ce rapprochement a deux composantes principales :

a) une composante technologique, commune à tous les régimes sociaux et relevant de l'évolution des forces productives : part de plus en plus grande des opérations intellectuelles (contrôle, invention, application de connaissances scientifiques) dans le travail de production matérielle ; application de plus en plus directe d'une part du travail de recherche scientifique et technique à la production matérielle.

b) une composante sociale, spécifique du socialisme et relevant des rapports de production : rattachement de l'activité de production directe à la participation à l'organisation de la production à tous les niveaux (conception, direction et gestion, coordination avec les activités sociales, culturelles et politiques).

Le progrès se fait donc par transformation de la nature du travail et de la nature des rapports du producteur et de la société. Il se traduit par l'élévation du niveau d'instruction générale, la fermeture graduelle de l'éventail des salaires, le degré croissant d'autonomie des ensembles productifs aux divers niveaux : entreprise (et, en-dessous, atelier, équipe), groupement d'entreprise, branche industrielle (ministère), région industrielle, autonomie qui accroît l'activité sociale et intellectuelle des collectifs intéressés et des individus qui les composent. C'est là, d'ailleurs, une des fins essentielles de la réforme des méthodes de gestion et de planification dont la première phase est en cours d'achèvement.

C'est dans ce mouvement général que s'insèrent les transformations particulières. Celles-ci peuvent être, nous en avons des exemples, momentanément contradictoires. Elles comprennent la disparition de professions manuelles, l'entrée dans la classe ouvrière d'un nombre croissant de techniciens et d'ingénieurs, directement engagés dans la production, l'apparition de nouveaux types de travailleurs. C'est ainsi qu'on parle des « ouvriers intellectuels » : ce sont le plus souvent des jeunes intellectuels techniciens occupant des fonctions d'ouvriers, ou encore des ouvriers ayant poursuivi leurs études et acquis connaissances et diplômes sans quitter la production. Certains auteurs soviétiques insistent beaucoup sur cette catégorie, d'autres n'y voient qu'un cas particulier du phénomène général qu'ils appellent le développement de « l'intellectualité » des ouvriers avec toutes les composantes que nous venons de signaler. Ils font remarquer que la séparation entre travail de direction (organisation) et travail d'exécution est aussi en train de céder du terrain, ce qui rend encore un peu plus hasardeuse la délimitation stricte des diverses couches de travailleurs.

Les prodromes de la révolution scientifique et technique se manifestent enfin par la formation accélérée de travailleurs scientifiques : leur nombre, depuis une décennie, augmente de quarante à soixante mille par an ; il a doublé en dix ans, de 1950 à 1960, et doublé encore en six ans, de 1960 à 1966. Il est significatif que les secteurs de recherche qui se sont le plus développés sont ceux de la recherche technique (qui est passée entre 1960 et 1968 de 36,7 à 44 % du total des chercheurs), de la recherche économique (de 3,9 à 5,5 %) et des sciences physico-mathématiques (de 8 à 10 %).

Paysans des kolkhozes et paysans des sovkhozes

Un double processus d'homogénéisation sociale se déroule à la campagne. D'une part les différentes catégories de la population rurale se rapprochent, par la nature de leur travail et leurs conditions de vie. D'autre part, les différences entre la vie à la ville et la vie à la campagne s'atténuent. En même temps, de profonds remaniements introduisent de nouveaux types de différenciation sociale.

Une première remarque. Si le dépeuplement plus ou moins rapide des campagnes est commun à tous les pays industriellement développés, les

causes immédiates et les effets sont tout autres. Les paysans des pays capitalistes quittent la campagne parce qu'ils ne peuvent plus y vivre ; ruinés, évincés, ils cèdent la place à une agriculture capitaliste et partent à la ville pour y vivre bien ou mal selon ce qu'ils trouvent sur le marché du travail. En U.R.S.S., les jeunes paysans (et de moins jeunes) ne veulent plus vivre à la campagne et la quittent pour mieux vivre en ville (mieux vivre signifiant surtout, des enquêtes sociologiques l'ont montré, avoir un travail plus intéressant et une vie plus « cultivée »). Ils sont immédiatement employés : leur intérêt individuel est satisfait ; celui de la société également dans un certain sens. Mais, dans un autre sens, ce type de réduction de la population rurale ne favorise pas la nécessaire augmentation de la productivité du travail agricole.

Une deuxième remarque. L'ouvrier des sovkhozes est socialement différent de l'ouvrier de l'industrie, du bâtiment ou des transports, d'un côté par la nature de son travail, mais d'un autre côté parce que l'entreprise où il travaille (exploitation agricole d'Etat) est pour une part consommatrice de ses propres produits, c'est-à-dire que sa production n'est pas, comme celle d'une usine, entièrement (ou presque) marchande. Ces deux traits rapprochent l'ouvrier agricole du sovkhoze du coopérateur qu'est le kolkhozien.

Pourtant, les différences sociales entre kolkhoziens et sovkhoziens demeurent nettes.

Le travailleur du sovkhoze est employé à plein temps (main-d'œuvre saisonnière mise à part), car le sovkhoze lui doit le travail et n'embauche que la main d'œuvre dont il a besoin : la structure et la quantité des emplois ne dépendent que de la technologie et des tâches de production. Son travail est plus mécanisé, il dispose de plus de machines et de plus d'énergie. Ses revenus sont fixes, uniformes en gros pour toute l'U.R.S.S. et plus élevés.

Le kolkhozien doit un minimum annuel de journées de travail, mais le kolkhoze doit répartir entre tous ses membres, quel qu'en soit le nombre, le travail qu'il a à faire ; il peut n'avoir pas l'emploi de toute la main-d'œuvre disponible, ou au contraire manquer de bras. Le nombre moyen des journées travaillées oscille en moyenne autour de deux cents par an. La rémunération de la journée travaillée est fonction des résultats économiques du kolkhoze (avec, depuis quelques années, l'introduction d'un minimum sur lequel nous reviendrons plus loin) et varie dans des proportions parfois considérables (de un à cinq et plus). Elle est pour une part (20 % en moyenne en 1964, 8 % en 1967) payée en nature. D'autre part, les kolkhoziens membres de la coopérative agricole sont, dans le cadre de la législation, gestionnaires à part entière de leur kolkhoze.

Une étude publiée en 1968 par l'Institut d'économie de l'académie des Sciences de l'U.R.S.S. compare les revenus des ouvriers d'industrie, des ouvriers agricoles des sovkhozes et des kolkhoziens. Les différences sont en diminution rapide, mais restent significatives comme le montre le Tableau I. Rappelons qu'il s'agit là de moyennes. Nous ne pouvons pas, sans donner à cette étude des dimensions excessives, faire les distinctions qui s'imposeraient selon les républiques, les climats, la fertilité des terres, le niveau d'organisation des exploitations agricoles, etc... distinctions qui nuanceraient beaucoup ces données générales.

Pour apprécier ces chiffres, il faut se rappeler que le nombre de journées travaillées est moindre pour le kolkhozien. Et en effet, la même étude estime que le revenu total d'une famille kolkhozienne est inférieure de 30 à 35 % à celui d'une famille d'ouvrier d'industrie, alors que celui d'une famille sovkhozienne n'est inférieure que de 15 à 20 %.

De quoi donc est composé ce revenu total ? De trois éléments : la rémunération du travail, les fonds sociaux de consommation et le revenu de l'enclos individuel.

La notion de « fonds sociaux de consommation » se rapproche quelque peu de celle de « salaire indirect ». Ces fonds comprennent essentiellement : les diverses formes d'enseignement, la médecine gratuite, les pensions, les retraites, les bourses, les congés payés, les séjours gratuits ou à prix réduit en colonies de vacances, maisons de santé et de repos, l'entretien des logements du fond collectif.

Dans ces conditions, le revenu d'une famille kolkhozienne provenait en 1966, pour 38,5 % de la rémunération du travail, pour 34,5 % du revenu de l'enclos individuel et pour 27 % des fonds sociaux de consommation (9 % en moyenne étant formés de prestations fournies par le kolkhoze, 18 % venant des services de l'Etat). Ce calcul est extrêmement intéressant, car il montre comment le paysan coopérateur soviétique est rattaché à la fois, en ce qui concerne l'origine de ses ressources, à la coopérative de production dont il est membre (propriété de groupe), au secteur d'Etat (propriété de tout le peuple) et à son enclos familial, qui relève encore de la petite économie marchande puisque (toujours en moyenne) 80 % seulement de la production de cet enclos est consommé par la famille, les 20 % restant étant mis sur le marché.

Tableau I

Rémunération de la journée de travail

	1957-58	1964	1965	1966	1967
Ouvrier de sovkhoze en % de l'ouvrier d'industrie	59	71	71	74	77
Kolkhozien en % de l'ouvrier d'industrie	38	54	59	65	69
Kolkhozien en % de l'ouvrier de sovkhoze	63	76	83	88	91

Situation des classes sociales en URSS

L'enclos individuel est-il un secteur privé ?

Venons-en donc à ce « lopin », cet enclos individuel, dont le nom officiel est : exploitation auxiliaire personnelle.

Son rôle est important, on vient de le voir, pour sa contribution au revenu familial kolkhozien. Nous ne disposons pas de chiffres sur sa part dans le revenu familial des travailleurs des sovkhozes et des travailleurs non agricoles vivant à la campagne ; cette part est nettement moindre que pour les kolkhoziens (le petit élevage est moins développé) mais elle est loin d'être négligeable, dans le premier cas surtout. Toutes les fois qu'une vue dogmatique sur la socialisation des campagnes a conduit à des mesures restrictives (réduction des surfaces autorisées, taxations renforcées), cela a été payé par un désintérêt des paysans pour le travail au kolkhoze et par une réduction de l'apport alimentaire fourni aux marchés des villes. Le rôle actuel de l'enclos est une forte contribution à l'autoconsommation rurale, un appoint appréciable à l'alimentation urbaine et une compensation nécessaire aux inégalités de revenus subsistant, nous l'avons vu, entre kolkhozien, sovkhozien et ouvrier des villes. Sa part dans la production agricole se réduit au fur et à mesure que la production des exploitations socialisées augmente (elle a gagné 9 % de 1960 à 1967 contre 27 % pour les kolkhozes) ; mais elle est encore du cinquième pour la production végétale (fournissant surtout des fruits et légumes) et des deux cinquièmes pour la production animale. Il fournissait en 1967, 8 % des ventes au public et à l'Etat de produits végétaux, 16 % des ventes de produits de l'élevage.

Mais le travail sur le lopin prend beaucoup de temps (de 25 à 30 % du temps de travail total des kolkhoziens eux-mêmes, selon les estimations ; plus du tiers de tout le temps de travail dépensé dans l'agriculture si on compte le travail des familles) en sorte que si les rendements agricoles y sont plus élevés que dans les exploitations socialisées, c'est au prix d'une dépense supérieure de travail par unité de production : on y travaille avec plus de soin et avec moins de moyens. D'autre part, c'est le kolkhoze qui concède la terre, fournit le plus souvent les fourrages, prête les machines agricoles et souvent les instruments aratoires, fournit l'électricité, s'entremet parfois pour la commercialisation. Le temps de travail qui s'y dépense est pris pour une part sur le temps libre du kolkhozien actif, ou bien est fourni par les mères des jeunes enfants ne travaillant pas, par les enfants eux-mêmes, et surtout par les personnes âgées (du moins en général ; il peut en être autrement dans certaines régions où l'enclos peut être particulièrement lucratif et où, comme en Géorgie, le nombre annuel de journées travaillées au kolkhoze est particulièrement bas). Les dimensions de l'enclos (une fraction d'hectare) sont incompatibles avec l'emploi des façons culturales modernes et des machines agricoles puissantes qui s'adaptent au contraire aux grandes et aux très grandes superficies. En sorte, qu'il n'y a pas là le type d'exploitation « privée » que d'aucuns voudraient voir, et qui rivaliserait victorieusement avec le type socialiste. Ce n'est pas à proprement parler une survivance, bien que l'enclos entretienne évidemment la vieille mentalité, mais un facteur socio-économique indispensable au stade actuel, dont l'importance diminue progressivement, mais qui ne pourra disparaître que lorsque l'exploitation socialisée pourra fournir au producteur et au consommateur tout ce qu'il en retire encore.

Rapprochement social de la ville et de la campagne

A en juger par les mesures prises au cours des dernières années, et particulièrement par le nouveau statut-type de l'artel agricole, adopté l'année dernière par le Congrès kolkhozien et qui a codifié ces mesures, on peut distinguer, au point de vue qui nous occupe ici, une double tendance. La première est la consolidation du type coopératif d'exploitation agricole, la deuxième est l'évolution de ce type vers une socialisation plus avancée. On retrouve là une loi que nous pouvons considérer comme générale : l'évolution se fait par rapprochement des catégories sociales, non par l'évincement des unes par les autres.

Ce rapprochement se manifeste ici de diverses façons. Un effort considérable est fait pour donner aux kolkhozes les moyens financiers et techniques de rattraper leur retard sur les sovkhozes en matière de mécanisation et d'électrification (en 1964, ceux-ci usaient 2,3 fois plus d'énergie par travailleur) et a fortiori sur l'industrie (en 1964) produisant le cinquième du revenu national, l'agriculture consommait le vingt-cinquième de l'électricité. Le résultat est que le nombre de kolkhoziens qui exercent des professions ouvrières (chauffeurs, mécaniciens, électriciens, conducteurs de machines) augmente de 5 à 6 % par an et atteint actuellement 10 à 12 % ; cependant que l'ensemble des kolkhoziens se familiarisent avec le travail mécanisé ; l'usage des engrais et autres produits chimiques et l'utilisation des connaissances biologiques.

On estime de 6 à 9 % le nombre de kolkhoziens qu'on peut classer parmi les intellectuels. Le nombre de spécialistes (diplômés de l'enseignement technique ou supérieur) qui était en 1953 de 83 000 pour tous les kolkhoziens était en 1966 de 265 000. La même année, près de 70 % des présidents de kolkhozes avaient ce niveau d'instruction contre 18 % treize ans auparavant. Il y a transformation qualitative.

Va dans le même sens, le développement des petites industries installées par des kolkhozes et des associations de kolkhozes, avec parfois la participation du secteur d'Etat. Ce sont pour une part des industries saisonnières (traitement des produits agricoles, fabrication de matériaux de construction, petite mécanique, etc.) qui transforment périodiquement les paysans coopérateurs eux-mêmes en ouvriers.

Mais l'essentiel est sans doute l'institution de la rémunération garantie du travail des kolkhoziens indexée sur les salaires sovkhoziens. Les kolkhozes versent maintenant un acompte mensuel

à leurs membres (l'Etat avance les sommes nécessaires si le kolkhoze ne les a pas). Ainsi le revenu final de l'année dépend toujours des résultats du kolkhoze, mais un minimum de rétribution des journées travaillées est garanti. Actuellement, cette rétribution atteint le plus souvent, ou même dépasse, celle des sovkhoziens effectuant les mêmes travaux. En même temps, le bénéfice de la sécurité sociale (maladie et retraite) a été obligatoirement étendu aux membres des kolkhozes (moyennant un fonds de péréquation avec contribution de l'Etat).

Si l'on ajoute le travail d'équipement scolaire, sanitaire et culturel des campagnes, un certain développement du réseau commercial avec suppression du supplément rural des prix de détail ; si l'on se souvient de l'augmentation considérable (plus de dix fois dans certains cas) des prix agricoles à la production, ce qui permet de rentabiliser progressivement les kolkhozes (et les sovkhozes) ; si l'on tient compte des réformes tendant à donner aux kolkhozes la responsabilité d'établir eux-mêmes leur plan de production en fonction des commandes de l'Etat et des contrats à long terme passés par lui, on comprendra pourquoi, dans les régions où toutes ces mesures jouent le mieux, la situation à la campagne est en voie de se transformer radicalement : les différences des modes et des niveaux de vie se réduisent

a) entre les kolkhozes eux-mêmes,
b) entre kolkhozes et sovkhozes,
c) entre la campagne et la ville.

Une remarque : les nouvelles différenciations sociales, telles que l'apparition d'ouvriers-kolkhoziens et d'intellectuels-kolkhoziens sont un des éléments de l'homogénéisation sociale globale. Au sein de la classe des paysans coopérateurs et sur le fond d'une évolution d'ensemble de cette classe, se forment des couches qui se rapprochent des autres catégories — classe ouvrière et couche intellectuelle — sans en avoir le statut de classe. Qu'en est-il donc, en définitive, des classes en U.R.S.S. ?

Les classes de la société socialiste

En premier lieu, certainement, ces classes sont différentes des classes de la société bourgeoise, elles se définissent autrement. En régime capitaliste, un élément fondamental de la définition du prolétariat est qu'il est exploité par la bourgeoisie : cet élément a disparu. Notre paysan est un petit producteur marchand, nous avons vu qu'il ne l'est plus en U.R.S.S. que très partiellement. Et ainsi de suite.

S'il y a des classes en U.R.S.S., elles ont cependant perdu une caractéristique essentielle des sociétés présocialistes : aucune n'exploite l'autre. Ceci pour cette bonne raison qu'aucune ne possède les moyens de production que les membres d'une autre classe devraient mettre en action pour vivre. C'est tout à fait abusivement que des auteurs bourgeois parlent d'exploitation à propos de la répartition différenciée, encore inégale, du revenu national ou de transferts de ressources d'un secteur économique ou géographique à un autre. A suivre ces auteurs, on devrait considérer que les Kirghiz, par exemple, qui pour l'industrialisation et l'acculturation de leur république arriérée, ont reçu une part du revenu national soviétique bien plus que proportionnelle à la fraction de la population qu'ils représentent, ont « exploité » les Russes qui, eux, ont reçu moins que leur nombre leur apport à ce même revenu national et leur participation à la formation du revenu national ne leur auraient valu en cas d'une absurde répartition égalitaire.

Pourtant, des contradictions d'intérêt subsistent entre les classes. Une des plus nettes réside dans le fameux problème des « ciseaux » entre les prix agricoles et les prix industriels. Aigu dès les premières années de l'U.R.S.S., ce problème n'a pas été supprimé par la collectivisation. La coopérative de production agricole qu'est le kolkhoze assure sa reproduction élargie et rémunère ses membres en fonction de son bénéfice. Celui-ci sera d'autant plus grand, à ressources égales et à productivité égale du travail, que les prix d'achat des produits agricoles qu'elle vend seront plus élevés et que les prix de vente des machines et autres produits industriels qu'elle achète seront plus bas. Les ouvriers, en tant que classe liée à l'industrie, et en tant que consommateurs de produits agricoles, ont en première analyse des intérêts inverses. L'Etat, qui s'est réservé la fixation des prix, tranche et règle en fonction de la politique choisie à chaque étape. Cette politique doit tenir compte du fait que les paysans ont intérêt au développement industriel qui leur permettra de mécaniser et de rentabiliser l'agriculture, de même que les ouvriers ont intérêt à cette rentabilisation de l'agriculture qui développe la production. Il faut donc faire des choix, le plus fondés possible. Au départ, l'Etat socialiste devait financer l'accumulation (essentiellement les investissements industriels) en achetant les produits agricoles bon marché et en les revendant cher (à quoi il faut ajouter que les produits de l'industrie légère étaient également vendus cher, ce qui procurait, « aux dépens » de tous les consommateurs, une seconde source d'accumulation). Cette politique, initialement nécessaire, a peut-être été continuée trop longtemps et sans tenir compte des évolutions intervenues. C'est une des causes d'une certaine stagnation de l'agriculture qu'il a fallu corriger, depuis 1953, en refermant progressivement (et fortement) les « ciseaux ».

On le voit, ces choix si importants pour le développement du socialisme soviétique, ne sont pas, comme en société de classes, le résultat d'un rapport de forces entre classes antagonistes qui détermine, en fin de compte, la politique. Il s'agit, non plus de lutte de classe, mais de coordination des éléments d'un ensemble.

Toutefois, il est légitime de se demander quels facteurs pèsent sur cette détermination. Des catégories sociales, classes ou non, n'ont-elles pas acquis les moyens d'influer sur le développement économico-social dans le sens de leurs intérêts propres ? Serait-ce le cas, comme on le dit souvent, soit d'une intelligentsia technocratique définie socialement par ses « pouvoirs de décision », soit d'une bureaucratie, véritable couche, voire classe sociale, définie par son monopole sur la gestion des affaires ?

Nous proposerons quelques éléments de réponse à ces questions dans une troisième partie de cette étude.

Ingénieurs d'un sovkhoz (région d'Alma-Ata)

Le « Parti unique » est-il, comme le soutiennent certains théoriciens du « tiers monde », une exigence fondamentale de la lutte antiimpérialiste, du développement et de la marche au socialisme dans les pays nouvellement indépendants ? L'institution du « Parti unique » contribue-t-elle réellement à la nécessaire mobilisation des masses populaires en vue de l'accomplissement des tâches antiimpérialistes et révolutionnaires ?

Front unique ou Parti unique dans l'Algérie d'aujourd'hui

Dans une brochure récemment publiée et diffusée clandestinement en Algérie, le Parti de l'Avant-Garde Socialiste d'Algérie (P. A. G. S.) expose ses propres conclusions basées sur l'expérience du F. L. N. parti unique officiel de l'Algérie depuis l'indépendance. Les larges extraits que nous en publions ici éclairent la situation politique complexe de l'Algérie d'aujourd'hui. En même temps ces pages donnent matière à réflexion sur l'ensemble d'un problème qui intéresse nombre d'autres pays confrontés avec les tâches ardues de l' « après-indépendance ».

A quelle étape historique se trouve donc l'Algérie d'aujourd'hui ? C'est à cette question que le P. A. G. S. s'attache à répondre en premier lieu :

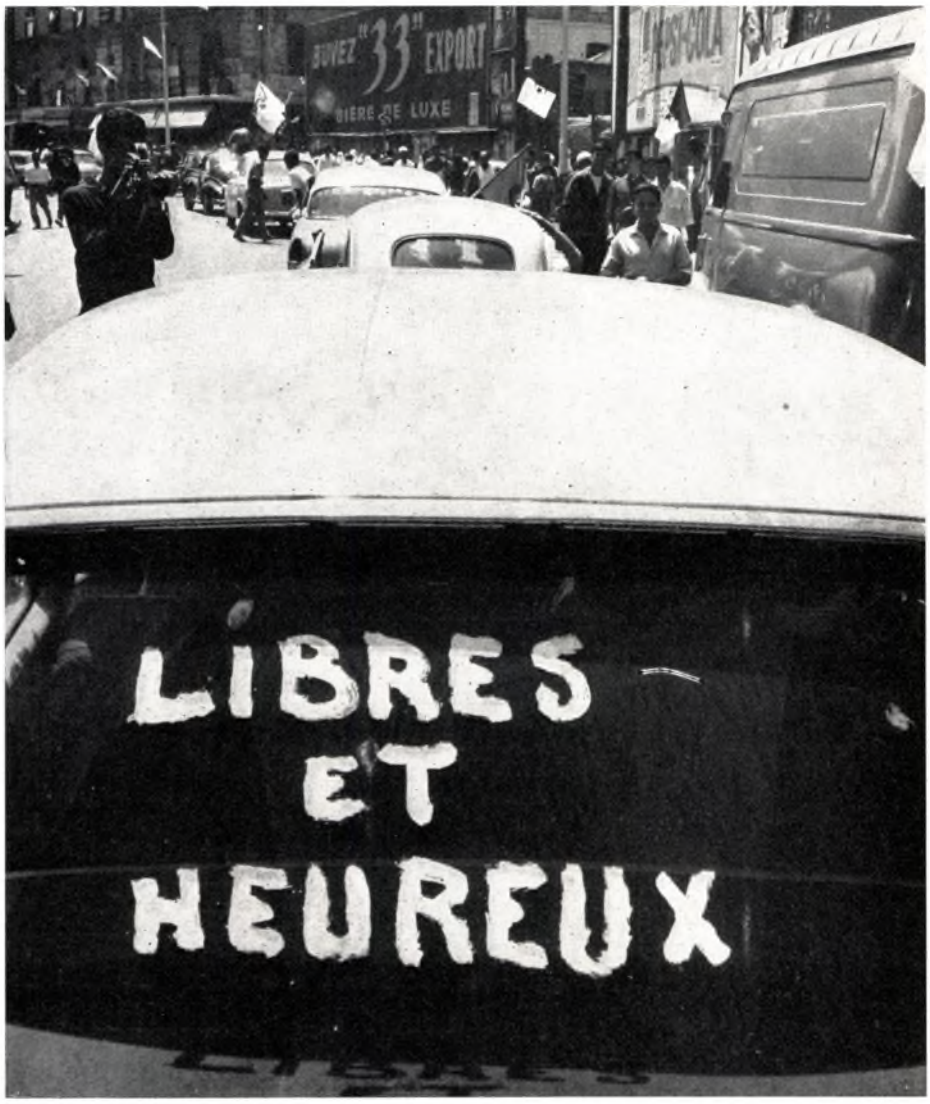
... L'Algérie nouvellement indépendante reste encore intégrée à la sphère du capitalisme international à laquelle le néocolonialisme veut la tenir enchaînée. Cependant elle se trouve dans *une phase de transition* qui peut déboucher selon l'évolution aussi bien sur un régime capitaliste que sur un régime socialiste. A cette étape et dans l'état actuel des forces productives, il n'existe pas dans notre pays de force sociale suffisamment développée, suffisamment puissante et organisée (bourgeoisie ou classe ouvrière) pour instaurer dans l'immédiat tel ou tel régime, encore qu'il y ait de sérieux efforts d'une bourgeoisie en voie de croissance pour asseoir son hégémonie dans l'appareil d'Etat.

Des différenciations et une lutte de classes de plus en plus marquées se sont aiguisées depuis l'indépendance autour du choix de la voie fondamentale de développement : capitaliste ou non capitaliste ? Ces luttes sont influencées par l'affrontement plus vaste dont elles sont une partie intégrante : la lutte gigantesque qui se déroule à l'échelle mondiale entre le capitalisme et le socialisme, entre l'impérialisme et le camp anti-impérialiste mondial.

Ces luttes se déroulent dans le cadre des efforts de notre peuple pour développer et achever la révolution nationale et démocratique dont la conquête de l'indépendance et de la souveraineté nationale a constitué le premier pas décisif. Il reste encore à réaliser des mesures aussi importantes par exemple que la réforme agraire et la récupération, par voie de nationalisation, des richesses et secteurs économiques encore aux mains de l'étranger (une grande partie de la production pétrolière se trouve encore dans ce cas). Ces mesures sont l'une et l'autre de caractère « national-démocratique » [1] et non socialiste. Il s'agit en cette étape de créer un appareil étatique capable de réaliser — avec le soutien et la participation consciente des masses populaires — des tâches progressistes telles que l'édification d'une économie indépendante et planifiée, comportant une réforme agraire profonde, la modernisation de l'agriculture, l'industrialisation, le renouveau culturel et l'essor scientifique. L'agressivité de l'impérialisme, l'acuité grandissante des contradictions sociales, le caractère urgent des tâches imposé par le facteur démographique, font de la mobilisation *démocratique* (c'est-à-dire selon des méthodes démocratiques) de toutes les forces progressistes de notre peuple, une condition décisive de succès.

Ce succès, comme l'indépendance nationale, sera arraché de haute lutte à l'ennemi principal qui demeure l'impérialisme, en particulier sous sa forme néocolonialiste. Ce dernier aujourd'hui, s'appuie sur certaines couches sociales qui, durant la lutte pour l'indépendance nationale, étaient neutralisées, ou ont participé à cette lutte aux côtés des patriotes. Ces couches réactionnaires et contre-révolutionnaires comprennent essentiellement : les tenants de la grosse propriété foncière, la bourgeoisie compradore (liée directement par sa fonction économique au capital étranger) et l'aile réactionnaire de la bourgeoisie bureaucratique (liée le plus souvent aux deux couches précédentes).

Toutes les autres classes et couches sociales de notre pays sont intéressées, *à des degrés divers*, à des transformations progressistes et anti-impérialistes : depuis les ouvriers des villes et des cam-



Front unique ou Parti unique dans l'Algérie d'aujourd'hui

pagnes, tous les salariés des secteurs agricole, industriel, commercial et administratif, les paysans sans terre, les chômeurs, jusqu'à certains capitalistes nationaux qui investissent dans des branches industrielles destinées à remplacer les produits importés, en passant par les paysans petits et moyens, les petits commerçants et artisans, les cadres techniques, intellectuels, etc.

Le front unique antiimpérialiste : une nécessité fondamentale

« Seul un pouvoir capable de s'appuyer sur toutes ces forces sociales et politiques, de susciter et recevoir leur soutien massif et conscient, excluant en même temps de son sein les représentants ou défenseurs des forces réactionnaires et luttant vigoureusement contre celles-ci, est en mesure de diriger les transformations progressistes exigées par les besoins immenses du développement de notre pays. Telle est la *nécessité fondamentale de l'étape actuelle,* qui doit s'exprimer dans la création et le renforcement d'un *Front commun et unique* de toutes ces forces vives, comme instrument des transformations révolutionnaires arrivées à maturité pendant cette période de transition.

Par ses objectifs et sa composition, ce Front ne peut ressembler ni à celui qui a permis d'arracher l'indépendance nationale, ni à celui qui permettra le succès de la révolution socialiste puis l'édification socialiste. Ce Front exclut en effet de son sein des couches sociales et des forces politiques qui avaient participé à la lutte pour l'indépendance politique et la souveraineté de l'Algérie. Mais il comprend toujours des forces qui ne se prononcent pas nécessairement pour le socialisme, c'est-à-dire pour la socialisation de tous les moyens de production et pour la direction économique et politique du pays par les travailleurs et leurs organisations.

Dans ce Front existent de ce fait des degrés divers de conscience révolutionnaire et des attitudes diverses envers les problèmes de la démocratie ou envers la classe ouvrière. Ce Front antiimpérialiste dont la pointe est dirigée avant tout contre l'impérialisme est par définition et nécessairement un front progressiste : tout pas en avant effectué contre l'impérialisme constitue un progrès par rapport à la situation héritée du passé et appelle de nouveaux progrès, y compris sur le plan social, pour entretenir et amplifier la lutte antiimpérialiste. Tous les progressistes néanmoins, n'envisagent pas de la même manière les transformations imposées à l'impérialisme. Certains d'entre eux les conçoivent dans un cadre réformiste, n'excluant pas des accommodements avec l'impérialisme, d'autres les conçoivent de façon révolutionnaire, visant à extirper les fondements mêmes de la domination impérialiste, c'est-à-dire le capitalisme, l'exploitation de l'homme par l'homme. Parmi les progressistes, nombre d'entre eux (qu'ils soient révolutionnaires ou réformistes, mais avec des motivations différentes) se prononcent pour des méthodes démocratiques, d'autres appliquent des méthodes autoritaires, voire même antidémocratiques envers leurs alliés progressistes.

Il est naturel que parmi tous les progressistes, les plus conséquents d'entre eux soient les militants socialistes, c'est-à-dire les antiimpérialistes révolutionnaires, qui optent pour les méthodes démocratiques de mobilisation, qui font d'autant plus volontiers confiance aux masses laborieuses qu'ils visent l'objectif final de rendre la classe ouvrière et l'ensemble des travailleurs maîtres des moyens de production dans une société algérienne socialiste. De tels révolutionnaires se situent naturellement dans la classe ouvrière et dans la paysannerie pauvre, mais aussi parmi des éléments issus de la petite-bourgeoisie révolutionnaire.

L'essentiel est que ce Front commun doit, pour accomplir les tâches principales de l'étape, réaliser une coalition progressiste composée des classes et couches sociales non prolétariennes, semi-prolétariennes et prolétariennes. Au sein de cette coalition, aucune tendance, aucune force politique exprimant les intérêts de chacune de ces couches prise isolément, ne peut, sous peine d'échec face à l'impérialisme, prétendre à elle seule au monopole de la représentation au sein du pouvoir et se priver de l'alliance des autres couches.

Dans un tel front, pour des raisons historiques propres à notre pays (et que connaissent aussi la plupart des autres pays récemment libérés), le rôle dirigeant dans l'accomplissement des tâches de l'étape est encore assumé essentiellement — quels que soient les conflits de clans et de personnes — par diverses couches de la petite bourgeoisie antiimpérialiste intéressées à de telles transformations, notamment celles qui se trouvent parmi les cadres de l'armée, de l'économie, de l'administration, de la culture.

Existe-t-il, dans le cadre d'un tel Front uni-

que, des possibilités pour les forces politiques et sociales les plus avancées de jouer un rôle plus dynamique au cours de cette étape, dans la perspective de la marche de l'Algérie vers le socialisme ?

De telles possibilités existent. Elles sont plus grandes si la classe ouvrière et les paysans travailleurs, ainsi que leurs organisations — notamment celles qui se placent sur les positions du socialisme scientifique — acquièrent, grâce à leurs efforts, un poids plus grand dans la vie économique et politique du pays.

Ces possibilités sont plus grandes aussi lorsque la radicalisation de la lutte antiimpérialiste amène à la direction concrète des affaires du pays la fraction dirigeante de la petite bourgeoisie la plus proche des aspirations sociales des masses populaires.

Ces possibilités peuvent même grandir jusqu'à devenir un facteur décisif de succès, lorsque les couches révolutionnaires de la petite bourgeoisie et les forces organisées de la classe ouvrière s'unissent consciemment et solidement et font converger vers les mêmes objectifs les efforts des masses populaires, des forces armées révolutionnaires et de toutes les forces politiques avancées.

A l'inverse, lorsque ces possibilités sont amoindries, le risque est grand, face aux pressions considérables de l'impérialisme et de la réaction, que toutes les conquêtes progressistes, y compris l'instauration d'un puissant secteur économique contrôlé par l'Etat, soient remises en cause, faisant basculer le régime vers une dictature bureaucratique réactionnaire et son aboutissement inévitable : la voie ouverte au développement capitaliste.

Tout dépend en définitive du degré de cohésion, de combativité et de conscience atteint par les forces antiimpérialistes, en un mot, de leur capacité d'édifier leur Front unique. Ce dernier peut être simplement un Front « objectif », réalisant par intermittence une unité d'action plus ou moins large. Il peut au contraire, et c'est ce à quoi doivent s'employer les éléments les plus conscients, devenir un Front structuré, dont la cohésion et l'action sont assurées d'une façon permanente, systématique et organisée.

Bilan de quelques années de parti unique

...On doit malheureusement constater que depuis l'éclatement en 1962 du F. L. N. en tant que rassemblement patriotique conçu pour libérer l'Algérie de l'occupation colonialiste, les diverses conceptions officiellement adoptées n'ont pas apporté de solution satisfaisante au problème de la création d'un rassemblement propice à la réalisation des nouvelles tâches de l'Algérie indépendante... Les premières années de l'indépendance virent naturellement éclater le mythe de « l'unité nationale » qui n'est plus invoquée aujourd'hui que par les réactionnaires désireux de retarder les réformes de structures profondes. On assista également à l'interdiction par le premier gouvernement algérien du parti marxiste-léniniste (P. C. A.), tandis que le F. L. N. se voyait transformer en parti, sans qu'il ait une doctrine bien définie... Aujourd'hui, parler du F. L. N. comme parti unique obligatoire revient, aux yeux d'un très grand nombre d'antiimpérialistes qui, dans le passé, se trouvaient ou non dans le F. L. N., à se voir imposer une orientation mal définie ou qui comporte, à côté d'aspects positifs réels, de sérieuses carences ou des aspects négatifs graves.

Il ne peut être question, par exemple pour des militants révolutionnaires conséquents qui appuient le pouvoir dans toutes ses démarches positives, d'approuver globalement et inconditionnellement, comme cela leur est demandé, le silence et la passivité du parti du F. L. N. dans le domaine de la réforme agraire, son opposition fréquente aux droits sociaux et revendications légitimes des travailleurs, sa passivité devant les menées des anciens collaborateurs et des parasites de l'économie, son silence devant les pressions et le chantage de la R. F. A. quant à l'établissement normal de relations diplomatiques avec un pays socialiste comme la R. D. A., son silence qui équivaut à la complicité devant la répression policière antidémocratique, ses rapports antidémocratiques avec les organisations de masse, aboutissant à la stérilisation de ces dernières, son sectarisme dans ses rapports avec les progressistes n'appartenant pas au F. L. N., etc.

Aux yeux d'un grand nombre d'antiimpérialistes, l'adhésion au parti du F. L. N. dans son état actuel signifie aussi se voir imposer une équipe dirigeante du parti qui, même si elle comporte en son sein des éléments antiimpérialistes, ne représente, du fait des conflits successifs au sommet, qu'une frange étroite de tout l'éventail antiimpérialiste. Ces mêmes conflits ont de plus constamment favorisé l'infiltration dans ce parti d'éléments opportunistes, carriéristes ou franchement réactionnaires... Pour toutes ces raisons préjudiciables à l'unité des forces antiimpérialistes, le Front unique nous paraît présenter l'avantage sur le Parti unique d'être acceptable par un *éventail de forces antiimpérialistes plus large* que la frange étroite de celles d'entre elles qui détiennent les rênes du pouvoir.

Pour donner un coup d'arrêt à la dégradation politique résultant de la division des forces antiimpérialistes, nous estimons qu'il convient de ne plus s'enfoncer dans les mêmes erreurs fonda-

Marché à Ghardaïa

Front unique ou parti unique dans l'Algérie d'Aujourd'hui

mentales. Il faut au contraire réajuster l'orientation qu'il conviendrait de donner au Front commun et unique de toutes les forces progressistes et réaliser ce Front dans des formes convenant mieux aux réalités politiques et aux objectifs qui lui sont assignés...

La mobilisation démocratique des masses, fondement d'une véritable unité antiimpérialiste

Soulignant la nécessité de l'adhésion à un programme d'action minimum pour toutes les forces antiimpérialistes, le PAGS indique ensuite quelles sont les conditions essentielles à la mobilisation des masses : La mobilisation démocratique des masses, en vue de la réalisation de leurs aspirations les plus profondes, est le plus puissant levier des transformations économiques, politiques et sociales. C'est elle, et non des méthodes autoritaires imposées par le haut qui est le secret de la discipline de fer que savent toujours s'imposer les travailleurs et les couches populaires dans les luttes les plus difficiles.

Election d'un comité de gestion dans une minoterie.

Cette démocratie pour les forces progressistes, pour le déploiement en grand de la lutte et de l'activité des masses, n'est pas un besoin secondaire. Sa nécessité devient de plus en plus grande au fur et à mesure que les tâches économiques et politiques posées au pays deviennent de plus en plus élevées. Le décalage entre l'importance de ces tâches et le manque de mobilisation démocratique devient de plus en plus dangereux pour la révolution. Et, si au départ on peut être progressiste tout en appliquant des méthodes autoritaires ou antidémocratiques pour la mobilisation des masses, les limites d'un tel progressisme apparaissent devant l'ampleur des tâches qui nécessitent la participation massive et consciente des couches populaires. Tôt ou tard la démocratie de type populaire et révolutionnaire devient un critère essentiel, sinon le critère principal du progressisme.

C'est un fait que nombre de progressistes issus de la petite bourgeoisie craignent le libre déploiement de l'activité des masses ; ils y voient un danger d'anarchie et d'instabilité. En fait, une telle activité se déployant en faveur d'une orientation antiimpérialiste juste est la meilleure garantie de stabilité d'un Etat progressiste. Elle permet en outre de libérer un grand nombre d'effectifs policiers, dont les activités seraient tournées avec plus de fruits pour la révolution, contre les agents de la réaction et de l'impérialisme.

C'est pourquoi la démocratie en faveur *des forces de progrès,* non seulement ne doit pas être étouffée en cette étape décisive, mais elle doit être développée, à la fois dans toute la vie et les institutions du pays et dans les organisations politiques et les organisations de masse. Le Front unique de toutes les forces progressistes devrait, en particulier, être conçu sur un type démocratique, s'appuyant sur d'innombrables comités populaires de base élisant et contrôlant l'action de leurs représentants jusqu'au sommet... Nous partageons au plus haut point le souci exprimé par certains dirigeants actuels de ne pas laisser se développer en Algérie de parti réactionnaire (préoccupation qui, selon eux, justifierait l'existence d'un seul parti). En fait, le meilleur moyen, utilisé justement par tous les pouvoirs réactionnaires, serait de prendre des mesures interdisant ou réprimant *concrètement* les seules organisations ou activités réactionnaires (opposition à la réforme agraire, propagande obscurantiste, etc.).

Malheureusement, l'existence du parti unique, si elle s'est traduite par des limitations sérieuses de la liberté d'expression et d'organisation envers les forces progressistes, n'a nullement empêché les réactionnaires de développer leur activité multiforme. Leur propagande touche aujourd'hui non seulement les milieux habituellement perméables à l'influence réactionnaire mais parvient, dans certains domaines, à influencer même les couches laborieuses et les masses déshéritées... Les activités des ennemis intérieurs « échappent à la vigilance d'une police prompte à pourchasser les progressistes qui affirment publiquement leurs positions tandis que les réactionnaires s'activent y compris en utilisant les couvertures officielles du pouvoir et du parti F.L.N.

Si les antiimpérialistes au sein du pouvoir actuel n'ont pas pu maîtriser le développement des forces réactionnaires (au point de craindre qu'elles ne constituent maintenant le plus fort parti) c'est qu'ils n'ont pas pu (ou voulu) jusqu'ici s'appuyer sur le déploiement libre et offensif des forces progressistes qui est le meilleur moyen d'étouffer dans l'œuf toute tentative d'organisation des forces réactionnaires ».

Loin de réprimer les diverses tendances et organisations qui se manifestent au sein du mouvement progressiste, il faut au contraire encourager leur confrontation, indique encore le texte du PAGS, car « leur existence reflète une réalité. Elle traduit pour une part les différenciations

sociales qui n'ont fait que s'accentuer après l'indépendance, et pour une autre part le résultat des crises successives du F. L. N. Cette diversité n'est pas forcément une source de division si chacun de ces courants œuvre d'une façon autonome dans le cadre de l'unité d'action de toutes les forces progressistes. Il ne sort rien de bon de la conception qui consiste à traiter de contre-révolutionnaire quiconque ne se trouve pas organisé comme on souhaiterait qu'il le soit.

L'expérience montre que l'exigence imposée à toutes les forces antiimpérialistes d'œuvrer dans le cadre étroit du Parti unique incite ces différents courants soit à se tenir hors de ce cadre, soit à y transposer leurs divisions et conflits d'une façon rendue plus aiguë, plus violente par la lutte pour le contrôle d'un appareil de type autoritaire.

On a souligné à juste titre qu'il n'existe pas un parti unique F.L.N., mais « plusieurs partis » au sein de ce parti unique. Il ne peut en être autrement dans l'Algérie actuelle. Dans le cadre imposé d'un parti unique, cet état de choses est insurmontable, il mène inévitablement à la paralysie ou à l'éclatement, avec des replâtrages de façade.

Le cadre plus large du Front unique permet au contraire d'atténuer et de surmonter certaines contradictions de caractère subjectif qui sont secondaires par rapport aux objectifs communs. Il offre aux diverses tendances, dont l'existence est naturelle au sein du Front, de plus nombreuses possibilités de confrontations fructueuses. Il laisse la voie libre à une émulation constructive. Il peut même créer de nouvelles possibilités de regroupement pour les organisations et tendances présentant entre elles des affinités, ce qui peut être le cas pour des organisations se réclamant du socialisme.

C'est dans une telle perspective, conscients des limites et de la discipline que doivent s'imposer les forces révolutionnaires appelées à s'unir dans un tel Front, un Front véritablement démocratique et populaire à l'image de l'Algérie qu'il nous faut construire, conscients de l'étape à laquelle se trouve la révolution algérienne et des impératifs de cette étape, conscients enfin des dangers intérieurs et extérieurs qui menacent la marche de l'Algérie vers le progrès, que nous nous efforçons d'agir en tant que militants d'un Parti d'Avant-Garde marxiste-léniniste. »

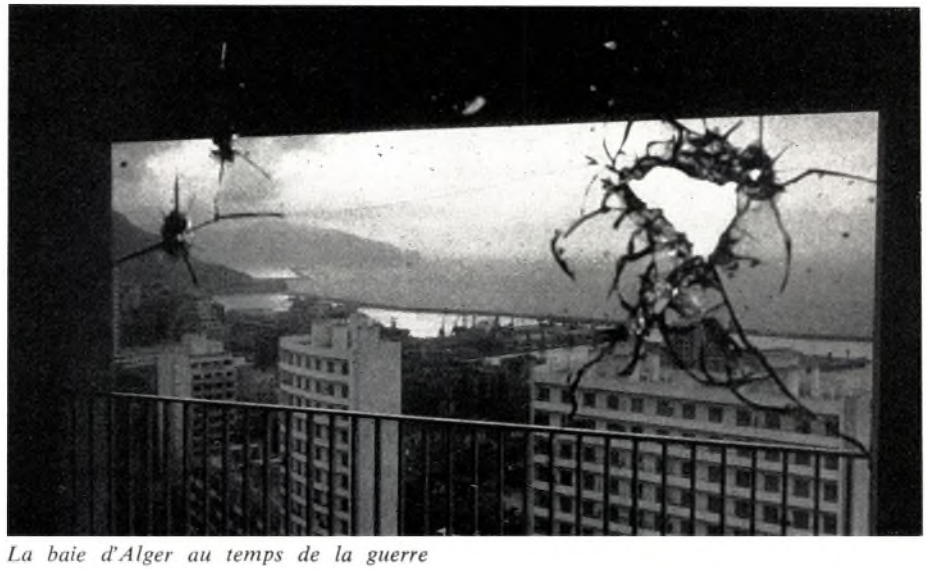
Pourquoi un parti marxiste-léniniste ? Son rôle et sa place à l'étape actuelle

...Il arrive souvent — dans tous les pays — qu'on conseille aux partis marxistes-léninistes de se retirer de la scène, parce que leur existence ne paraît pas « opportune » à ceux qui donnent ce conseil. Au même moment, certains leur disent : « Il est trop tôt », d'autres : « Il est trop tard », se rejoignant contradictoirement dans la même conclusion : « Laissez d'autres formations accomplir les tâches historiques du moment. » Mais l'existence d'un parti marxiste-léniniste n'est pas une donnée purement subjective, elle ne dépend pas du bon vouloir de X ou Y. Elle est la conséquence objective du développement historique.

Le parti de la classe ouvrière naît à la vie tout comme naissent les formations politiques qui reflètent *toutes sans exception* l'existence et les intérêts de telles ou telles couches sociales. De plus, à chaque étape donnée, notamment à toutes les étapes qui précèdent la révolution et l'édification socialistes, les partis communistes et ouvriers n'ont jamais prétendu au monopole des transformations historiques. Le problème n'est pas qu'un tel parti doit exister ou ne doit pas exister. Le problème est que, dès qu'un parti marxiste-léniniste apparaît, son devoir est d'apporter sa contribution — petite ou grande — aux tâches historiques du moment, dans l'intérêt de la réalisation de ces tâches, en alliance avec toutes les autres forces politiques et sociales intéressées à ces transformations, même lorsque ces tâches sont seulement de caractère « démocratique bourgeois », et même lorsque le parti marxiste-léniniste ne joue pas le rôle dirigeant dans ces transformations. L'action de ces partis marxistes s'exerce alors dans le cadre de Fronts qui peuvent prendre les formes les plus variées.

Si, dans le cadre de la marche de tous les peuples vers la démocratie et le progrès social, l'existence d'un parti communiste et ouvrier ne peut être remise en cause, c'est parce que cette existence et cette activité, non seulement ne nuisent pas à la réalisation des objectifs du Front commun de toutes les forces de progrès, mais elles sont, à chaque étape, un élément de l'efficacité et du renforcement de ces Fronts communs...

Mais pourquoi les militants du PAGS ne travailleraient-ils pas à l'intérieur du F. L. N. ? Compte tenu de l'expérience faite par le P. C. A. à partir de juin 1964 et des nouvelles conditions de lutte, le PAGS explique pourquoi les militants ne sauraient aujourd'hui « s'intégrer » dans le F. L. N. : « Les conditions de travail au sein d'un F. L. N. considéré comme « Parti » unique sont encore moins favorables aux militants socialistes qu'après juin 1964. Pour nombre de porte-parole et dirigeants actuels du F. L. N. les marxistes-léninistes qui viendraient au F. L. N. sont considérés comme des « noyauteurs », des « éléments dangereux qui ne penseraient qu'à prendre la direction du F. L. N. ». Toute suggestion posi-



La baie d'Alger au temps de la guerre

Front unique ou parti unique dans l'Algérie d'aujourd'hui

tive de leur part risque d'apparaître comme une manœuvre. Il n'y a pas lieu d'amoindrir l'activité indépendante du PAGS. Certes, cette dernière est engagée dans un sens foncièrement constructif et unitaire et non dans un sens d'opposition systématique au F. L. N. ou au pouvoir. Mais il faut aussi tirer la leçon des insuffisances constatées dans l'activité des socialistes après 1964, notamment l'attitude vis-à-vis de certaines faiblesses enregistrées dans l'activité du pouvoir avant juin 1965. Ces faiblesses — pour ne pas avoir été suffisamment critiquées ou combattues par les progressistes les plus conscients et les communistes de façon indépendante — ont facilité les attaques des droitiers et des ennemis de la réforme agraire et du socialisme, ainsi que le désarroi des masses et des milieux progressistes.

Les raisons qui continuent à militer en faveur du renforcement de l'activité indépendante du PAGS ne sont ni sectaires ni étroitement partisanes. Elles sont inspirées de l'intérêt du renforcement de tout le mouvement progressiste dans son ensemble et tiennent compte de la perspective socialiste. Voici quelques-unes de ces raisons :

a) La classe ouvrière et ses organisations ne peuvent s'en remettre, quant à leur avenir, *exclusivement* au seul parti officiel, fût-il le plus progressiste et le meilleur allié possible, car l'orientation et l'existence même de ce parti officiel sont soumises aux fluctuations et aux accidents inhérents à tout pouvoir. On sait par exemple comment se sont volatilisés les partis uniques du Ghana, du Mali, ou le rôle insignifiant joué par l'Union Socialiste Arabe (R. A. U.) au moment où le régime progressiste égyptien était menacé, ne devant son salut qu'à l'intervention populaire spontanée. Le maintien d'un parti ouvrier et socialiste œuvrant de façon autonome, dans le cadre d'un Front unique de toutes les forces progressistes, est une garantie que les intérêts et aspirations des masses populaires et laborieuses pourront trouver en toutes circonstances, leur porte-parole et défenseur.

b) L'existence du parti indépendant de la classe ouvrière offre, quelles que soient les autres possibilités existant à des degrés divers à chaque moment, la seule possibilité d'une diffusion complète et systématique des enseignements du socialisme scientifique, d'une défense permanente de ces enseignements contre les déformations et les calomnies. Elle seule donne la possibilité de forger des militants sur la base du marxisme-léninisme non pas d'une façon abstraite et générale, mais en liaison avec les réalités du pays et avec les besoins de la lutte à chaque moment, fournissant ainsi les cadres trempés et expérimentés dont auront besoin en grand nombre la révolution et l'édification socialistes.

c) L'existence d'un grand nombre de militants et cadres appartenant au parti marxiste-léniniste de la classe ouvrière est d'un effet bénéfique immédiat sur l'ensemble des activités progressistes du pays. L'apport de tous ces militants — où qu'ils se trouvent — se manifeste dans tous les secteurs où la lutte antiimpérialiste et la lutte de classe se déroulent, partout où il faut édifier, partout où il faut expliquer, mobiliser, défendre et faire progresser la révolution.

Cependant, tout en insistant sur la nécessité de renforcer son organisation, le PAGS ne rejette pas l'idée d'un regroupement futur en une seule organisation marxiste-léniniste de tous les partisans d'un authentique socialisme. Il indique en conclusion : « Nous n'excluons pas *a priori* que, dans certaines conditions, une avant-garde authentiquement socialiste émerge un jour du F. L. N. ou de toute autre formation progressiste officielle. Le problème d'une fusion de toutes les forces socialistes en un seul parti pourrait se poser alors, comme il s'est posé dans d'autres pays socialistes. Mais nul ne peut dire aujourd'hui si cette éventualité se produira, ni quand et comment elle se manifestera. En tout état de cause, c'est le Front unique dès aujourd'hui qui pourrait en créer les conditions politiques les plus favorables. Qui peut le plus, peut le moins. Que tous ceux qui visent l'objectif élevé d'édifier une avant-garde socialiste unie et puissante commencent aujourd'hui par s'unir étroitement en un seul Front pour réaliser et achever les tâches nationales et démocratiques. »

---

1. *Ici, le terme « démocratique » est utilisé dans son sens le plus général, celui qui lui est donné par la littérature marxiste pour désigner le contenu antiimpérialiste et antiféodal de l'étape historique. Dans cette phase, ce terme ne préjuge donc pas des méthodes de gouvernement et de mobilisation, de l'importance et de la nature des libertés et droits démocratiques dans le pays à cette étape (existence ou non de ces droits et libertés, et en faveur de quelles classes et couches sociales ?).*

La NC signale

Education, égalité et socialisme

Janina Markiewicz-Lagneau a écrit là un livre qui, quoiqu'un peu ancien pour sa documentation — car les choses vont vite, notmment en R.D.A. — apporte des renseignements et des idées intéressantes sur un sujet encore peu défriché en France.

Elle témoigne cependant d'une assez surprenante incompréhension des concepts marxistes, considérant que, lorsque les sociologues soviétiques disent qu'aujourd'hui dans les pays socialistes « les hétérogénéités, constatées au sein d'une même classe, sont plus importantes que les différences qui les séparent des autres », ils contredisent la conception selon laquelle sous le socialisme les classes ne sont pas antagoniques, alors qu'il s'agit au contraire d'un affinement de cette conception fondamentale.

(*Anthropos*)

« Les cahiers du cinéma »

ont repris leur publication, après le conflit dont nous avions rendu compte. Un texte liminaire réaffirme la volonté des rédacteurs de poursuivre dans la voie entreprise, voie qui peut en effet être réellement féconde. Parmi les études qui figurent dans ce numéro de « redémarrage », nos lecteurs seront sans doute particulièrement intéressés par un essai collectif sur *La vie est à nous*, de Jean Renoir, tourné au temps du Front Populaire « pour le compte » du Parti communiste français.

Jean-Pierre Faye

publie, sous le titre *Les Troyens* un « hexagramme ou roman ». *Hexagramme* parce qu' « entre *Les Troyens* et cinq autres livres se dessine un hexagramme mouvant : réseau de récits que l'on peut aborder par n'importe quelle entrée. » La présentation dit aussi : « Le lecteur sera, ici, dans la situation même du porteur de Narration : il aborde un espace qui est tendu, à distance, par l'entrecroisement d'autres récits. Agissant par leur absence à chaque moment. »

(*Seuil, Collection* Change.)

« La bataille de la phrase »

(que l'on compte les lettres !) : c'est le titre d'une étude vraiment très pénétrante de Jean Ricardou sur le roman de Claude Simon, *La bataille de Pharsale*, (Ed. de Minuit) dont nous avons dit ici, brièvement, tout l'intérêt. Cette étude figure dans le numéro de mars 70 de la revue *Critique* : c'est un fragment d'une étude plus vaste, à paraître ultérieurement.

« Poétique »

c'est le titre d'une nouvelle revue, « de théorie et d'analyses littéraires », publiée au *Seuil* avec le concours du service des publications de Paris-Sorbonne et animée par Hélène Cixous, Gérard Genetre et Tzvetan Todorov. Le premier numéro contient une présentation qui définit les objectifs de la revue, et, notamment des études de Roland Barthes sur *L'Ile mystérieuse* de Jules Verne, d'Hélène Cixous sur *Henry James*, de Christiane Veschambre sur les *Impressions d'Afrique* de Roussel, ainsi que des textes théoriques, inédits en France, de Khlebnikov.

Dans le N° 40 de la revue « Tel Quel »

la suite de l'étude de Paule Thévenin sur Artaud (qui offre un exemple-type d'une méthode d'investigation des textes) ainsi qu'une interview de Jacques Henric sur son roman *Archées*.

Le « grand œuvre » balzacien

de notre ami André Wurmser encore une fois réédité : *La comédie inhumaine*. Signalons qu'il existe une très belle édition illustrée aux A.L.P.

(*Gallimard*)

(Éditions Universitaires - Sélection Librairie Pilote)

Tous les événements, tous les personnages, de l'histoire de tous les peuples dans tous les pays, de la plus haute Antiquité, jusqu'à la guerre du Vietnam, rassemblés pour la première fois en 2 volumes, par MICHEL MOURRE.

Une présentation digne des amateurs les plus exigeants. 2 tomes Format pratique : 16 x 24 ■ Reliure pleine toile ■ couleur bleu nuit ■ 2 200 pages ■ Papier Montévrain Afnor VII - 72 g ■ Typographie soignée, lisibilité parfaite ■ Plus de 29 000 définitions ■ Illustration originale

Réclamé par les spécialistes, attendu par tous les lecteurs cultivés, voici le premier Dictionnaire d'Histoire Universelle, paru depuis 1867.

Les clés pour mieux comprendre le monde qui se fait, si toutes les époques y sont traitées, une part importante n'en est pas moins réservée aux Etats du Tiers Monde, aux doctrines économiques, à l'évolution sociale et culturelle, à la genèse des grands conflits contemporains (Indochine, Corée, Algérie, Vietnam, Moyen-Orient, etc...).

Toutes les histoires qui ont fait l'Histoire - truffé de faits, de dates, d'informations, le **DICTIONNAIRE D'HISTOIRE UNIVERSELLE** l'est aussi d'anecdotes amusantes ou tragiques: on y lit aussi bien la description des "fourches patibulaires", ce que fut la "cabale des Importants", que l'histoire de Jeanne 1re, Reine de Naples, qui eut quatre maris et, pour se faire absoudre du meurtre présumé de l'un d'eux, vendit Avignon au Pape Clément VI.

Un informateur infaillible - plus de 1.000 grands articles de synthèse sur les sujets majeurs, 29.000 définitions claires et précises, 4.000 articles divers, 18.000 personnages, 6.000 villes ou lieux historiques cités, concernent les personnalités qui ont marqué leur époque qu'il s'agisse d'Alexandre Le Grand, de Juliette Gréco, d'Einstein ou de Hemingway...

Maniable, facile à consulter, l'ensemble des deux tomes (format 16x24) est vendu par la Librairie Pilote au prix exceptionnel de 199 F, soit au comptant, ou 3 mensualités de 66,35 F sans augmentation de prix, ou 6 mensualités de 36,20 F. Profitez de votre droit d'examen sans engagement pendant 5 jours, en adressant le bon ci-dessous.

BON à adresser à la "N.C."19, r.St Georges-Paris 9è

Veuillez m'expédier pour examen gratuit le **DICTIONNAIRE d'HISTOIRE UNIVERSELLE** en 2 volumes. Si dans les 5 jours, je ne le renvoie pas intact dans son emballage d'origine, je règlerai ☐ 199 F comptant ☐ 3 mensualités de 66,35 F ☐ 6 mensualités de 36,20 F, par ☐ mandat ☐ chèque bancaire ☐ chèque postal à v/C.C.P. N° 13.905.31 Paris.

Nom..... Profession.....

Adresse.....

N° C.C.P. ou bancaire ..... Signature :

Adresse bancaire .....

Les sentiers de la création

Les deux études qu'on lira ci-dessous s'attachent à saisir la démarche de deux romanciers de grand renom au moment où ils parlent de leur métier et, très précisément, des mécanismes qui se mettent à jouer dans le temps où l'œuvre s'élabore. Que ces deux écrivains nous soient ici particulièrement chers n'est pas la seule raison qui nous commande d'interroger leur réflexion sur l'écriture. L'expérience « romanesque » d'Elsa Triolet et d'Aragon a pris désormais une ampleur et une portée qui font un devoir, à qui veut penser le phénomène « roman moderne », d'observer leur pratique, d'autant plus que celle-ci se double et s'éclaire d'une recherche patiente sur les modalités et sur les fins de leur activité créatrice.

C'est un signe, auquel il ne faut pas rester insensible, que la nouvelle collection paraissant chez Skira sous le titre Les sentiers de la création **s'ouvre sur** La mise en mots, **d'Elsa Triolet, et** Je n'ai jamais appris à écrire ou les Incipit, **d'Aragon. Dans les (très beaux) ouvrages de cette série, un grand nombre d'écrivains expliqueront par quels chemins leur « œuvre » est devenue ce qu'elle est, ils exploreront pour nous « les allées de l'écriture ». Aux volumes déjà parus (l'un de Ionesco et l'autre de Butor) vont s'ajouter dans un avenir proche des textes de Barthes, de Caillois, de Prévert, de Starobinski, et bien d'autres encore.**

Illustrés, éclairés (ou parfois contestés ?) par les reproductions de tableaux qui les accompagnent en guise de contrepoint visuel, ces textes, voués à la réflexion fondée sur une pratique, devraient constituer, pour tous ceux qui cherchent à connaître les « lois », subtiles, complexes, fuyantes mais rigoureuses régissant l'élaboration de l'écriture, un durable pôle d'attraction.

La parution échelonnée de ces livres sera pour nous l'occasion de creuser plus avant des problèmes qui, on le sait, nous ont déjà occupés et nous occuperons encore. Nous les examinerons avec le souci qui est constamment le nôtre : joindre à une investigation exigeante et précise la conscience de la multiplicité des voies ; allier à l'intérêt dû à tous ceux qui cherchent et trouvent, et non pas à quelques-uns seulement, un effort permanent de clarté théorique.

La N.C.

Exploration de l'espace romanesque

Claude Prévost

Stendhal disait « que tout roman devait apporter du nouveau dès la première ou au moins la deuxième page ». Plus précis, plus exigeant, Aragon publie un livre sur les premières phrases de ses romans : « Je n'ai jamais appris à écrire ou les incipit. »

Que peut cacher une première phrase ? Aragon n'hésite pas à « trahir » ce genre de « secrets » car il n'a jamais entouré de mystère l'acte d'écrire. N'a-t-il pas toujours « organisé la compréhension » de son métier et davantage encore pendant les dernières années, qui ont vu se multiplier les textes de réflexion sur son travail d'écrivain ? En outre, depuis *La Semaine sainte*, ses romans font éclater le récit, en montrant comment il se fait, au moment où il se fait ; la visible élaboration du roman est elle-même roman.

Le texte sur *les incipit* est une étape importante de cette réflexion. Et il faut prendre d'emblée comme une affirmation de principe, et non comme une pirouette, la note de la page 54 qui désigne ce livre de « théorie » aussi comme *roman*.

Ce roman s'étage en multiples stratifications : les biographes d'Aragon, les historiens du surréalisme y trouveront des renseignements précieux et de quoi détruire quelques légendes, les témoins attentifs de l'art contemporain, des pages de référence sur Joyce, Lautréamont, Roussel, Braque, Buñuel ou Beckett.

C'est à un autre centre d'intérêt, non des moindres, que je consacrerai mes remarques : *la démarche d'Aragon romancier*. D'ailleurs, je tenterai seulement de pratiquer dans la pensée d'Aragon une *coupe* le long d'un axe, et d'un axe unique ; parlant de *ses* romans, sans les poser en modèles, c'est *du* roman qu'il parle, des mécanismes qui se mettent en marche lorsqu'on entreprend de le construire. Occasion rare, pour le lecteur, d'observer les rapports que peuvent nouer théorie et pratique.

Renversement du « cogito » romanesque

Stendhal avait donc pressenti, « encore vaguement », le rôle que jouent les *phrases d'ouverture* des romans. Aragon précise : un rôle de *clefs* (76). Elles ouvrent « le domaine romanesque » ; plus encore, elles sont « un pas pour pénétrer dans un « espace » linguistique, comme on dirait aujourd'hui » (77).

Mais qui fournit ces clefs ? A propos de l'*Ulysse* de Joyce, Aragon admire (s'étonne de) « ce mécanisme étrange de l'homme écrivant à partir d'une phrase, d'une image, d'une œuvre ancienne qui l'amène au contraire de l'acte académique, de l'œuvre d'érudition » (23). Les clefs tombent-elles du « ciel » de la rêverie, remontent-elles de l' « enfer » du rêve ? La réponse qui vient à l'esprit est fournie par le surréalisme : écriture automatique ! Sur la genèse de ce concept, Aragon nous procure des données bien intéressantes. En tout cas, au cours d'une conversation qu'on peut situer vers 1922 ou 1923, Breton « tente... de donner pour point de départ, pour *fait premier* de l'orientation surréaliste de l'esprit, la *phrase de réveil...* » Aragon s'exclame : c'est là pour lui, justement, *le départ du roman :* il y a « exactement la même nécessité, le même arbitraire aussi entre la phrase de réveil et le texte surréaliste qu'entre le roman et la phrase, le plus généralement absurde, de quoi l'esprit dérive dans le roman » (38-39). Que Breton, littéralement n'entende pas, parce que le simple énoncé du mot *roman* lui est inaudible, passera pour

un accident de l'histoire littéraire. Accident nécessaire, si l'on peut dire, et qui, s'ajoutant à d'autres, provoquera la cassure ultérieure. Mais écoutant le cri du cœur d'Aragon, on notera certains détails qui ont leur importance : le choc de deux mots antagonistes ici juxtaposés, dans l'unité de leur contradiction : *nécessité/arbitraire* et l'affirmation que cette première phrase est absurde, donc dépourvue de *sens*.

Cette phrase *surgit* (peut-être « dictée » ?) comme un fait inéluctable, qui fait « renaître la vieille image d'Hercule au carrefour » (45) ; l'incipit a « ce caractère de carrefour » entre *se taire* et *dire*, entre la *vie* et la *mort*, entre la *création* et la *stérilité*. Invitation à *partir*, l'incipit apparaît brusquement, mais « non point au niveau de la volonté, de la décision herculéenne ». Il y a un choix, mais arbitraire. C'est moins l'auteur qui choisit la phrase, qu'il n'est choisi par elle. Avant le roman, le romancier n'est rien, ou à la rigueur il est tout, sauf romancier. Seule cette « constellation de mots, appelée ordinairement phrase », en le mettant au travail, le fera naître. Voilà qui renverse l'évidence cartésienne, si rassurante, puisque d'une constatation à la portée de chacun (*je pense*) se trouve déduit le fait de l'existence. *Mort de l'homme ou épuisement du cogito* ? se demandait un philosophe à propos d'un autre philosophe. Ce qui est « mort » pour Aragon, c'est, sinon l'homme, tout au moins une certaine image traditionnelle du romancier. Le *cogito* du romancier-démiurge est en train de s'épuiser : « Au contraire de ce qu'il est coutume de croire, *je suis donc je pense*, l'être commandant le créer » (46). L'incipit est le produit de l'arbitraire, il est fait de mots *empruntés*. Mais à qui cet emprunt, et pourquoi ? Pour figurer la nature de cet *introït, phrase de réveil, incantation initiale, phrase-seuil, équation de départ*, de cet assemblage, à la fois contingent et nécessaire, de mots *bizarres* et *dérisoires*, le poète (romancier) recourt à une image moderne, celle de *l'échangeur*, qui oriente le roman sur *une route inattendue* et le détermine par un *geste détourné* (45). On ne verra là nulle fantaisie « poétique », au sens badin du terme ; une telle image, reprise à la page suivante, jette à-bas tous les échafaudages métaphysiques que pourrait édifier une lecture distraite. La phrase initiale ne vient pas d'un Au-delà théologique, ce n'est pas une Grâce divine. Elle « joue le rôle du destin », mais d'un destin séculier, le *monde extérieur*, qui, depuis ses multiples instances et par *d'étranges détours*, catapulte le romancier vers un imprévisible avenir écrit. Réalité mouvante et protéiforme de ce qu'on nomme (peut-être par abus de langage, mais c'est un abus légitimé par l'usage) le *contexte historique*, c'est-à-dire, entre autres, la biographie (avec ses éléments conscients et inconscients), la politique, la société, l'histoire, la langue, la culture à tous les sens du mot, la civilisation où baigne le romancier, les *monuments* légués par l'histoire passée et celle qui se fait, la multitude des livres, écrits, textes entre lesquels, triant, rejetant, assimilant, tout écrivain est constamment *pris* — au point qu'il faut redoubler ici l'image antique du carrefour et l'image moderne de l'échangeur : c'est le romancier lui-même qui est croisée des chemins, carrefour, échangeur.

Ce n'est donc pas pour sacrifier à la mode (si mode il y a, on verra qu'il y fut pour quelque chose) qu'Aragon définit (77) le roman comme *espace linguistique : l'activité* romanesque (« dont jusqu'ici personne ne semble avoir cherché à éclairer la vraie nature ») revêt alors, *logiquement*, l'aspect d'un travail de construction, d'élaboration pour le moins pré- ou parascientifique, l'évocation de l'alchimie (« le jeu d'alambic ») venant tempérer la référence à la science proprement dite (« une expérience physique »), sur laquelle on reviendra. Mais la science romanesque n'est-elle pas en train de sortir de son Moyen Age ?

Deux autres métaphores complètent l'illustration, assez parlantes pour qu'on les reproduise sans autre commentaire : « ... je comparerais volontiers le romancier à un jongleur, dont la balle envoyée d'une main à l'autre, suit une courbe (...) mais arrive dans l'autre main modifiée par l'espace parcouru, jouant son propre jeu en dehors du jongleur, qui ne peut que fermer la main sur elle. » / « Parce que le roman sort de son début comme d'une source, mais l'eau s'en charge avant la mer de toutes les terres rencontrées, jusqu'à la phrase terminale qui en est comme l'accumulation. » (93-94)

Raymond Roussel. Décor pour « La poussière de soleil » 1926.

L'image qu'on se fait des choses, au bout du compte les gens n'en voient que le décor.

Rupture du « modèle épique »

Il faut tirer les conséquences du renversement qui aboutit au *je suis donc je pense*. Et creuser cet

être du romancier. Pour Aragon, il s'identifie à l'*acte d'écrire :* « Je crois qu'on pense à partir de ce qu'on écrit, et pas le contraire. » (13) Ajoutant, il est vrai : « Tout au moins les gens de ma sorte. » Mais parmi cette sorte de gens, il y a de très grands romanciers de notre temps. Aragon nous fait ici mieux comprendre quelle mutation s'opère aujourd'hui dans l'écriture du roman.

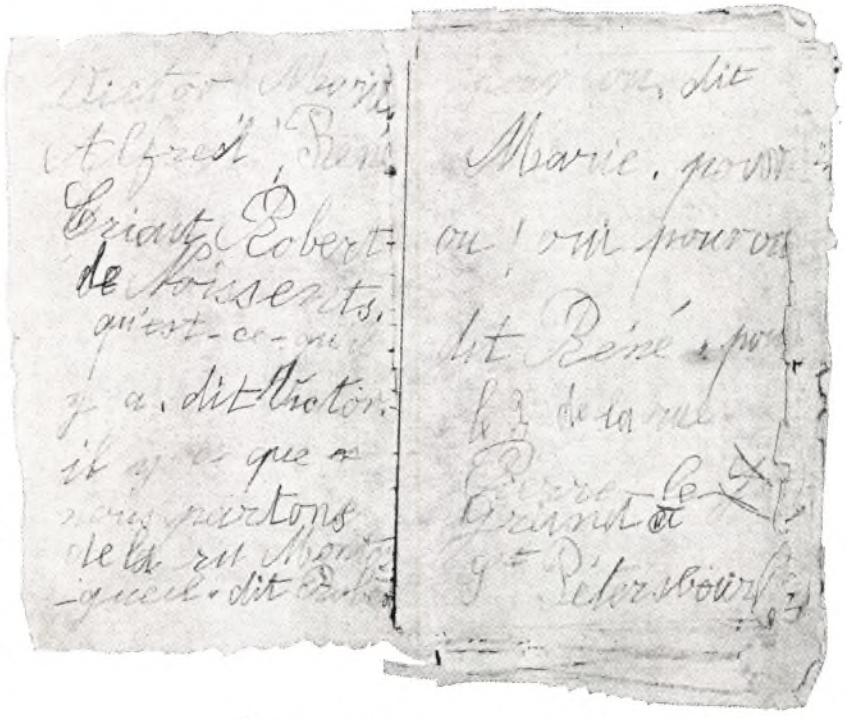
C'est une mutation historique qui, dans une certaine mesure, frappe de caducité les représentations antérieures : « Le romancier, tel qu'on se l'imagine, est une espèce d'ingénieur qui sait fort bien où il veut en venir, résout des problèmes dont il connaît le but, combine une machine ou un pont, s'étant dit je vais construire un pont comme ci ou une machine comme ça. Voilà soixante-cinq ans que je me paye la tête de ceux qui ne doutent point que je n'en agisse ainsi... » (14) Or le romancier « de type nouveau » n'est pas ce technicien qui travaille sur plans et agence des éléments préfabriqués. Lui ne connaît pas d'idée (l'Idée) qui préexisterait au roman, le travail d'écriture n'étant pas d'exprimer en un langage second un sens premier, idéalité absolue, absence de langage qui par quelque nouveau miracle se ferait chair de mots. Le romancier *man's land* pré-romanesque, un chemin tout tracé, il est, écrivant, « comme un lecteur qui fait la connaissance d'un paysage ou de personnages dont il découvre le caractère, la biographie, la destinée » (14).

Aragon le note à plusieurs reprises (cf. 115-116), il n'écrit pas selon un plan, comme si l'idée de roman pouvait précéder et produire le roman, comme si la narration n'était que de la pensée mise en images. A cette interprétation idéaliste, on peut opposer la procédure symétrique : le romancier traduit en mots la réalité, il la reproduit « fidèlement », bref il l'*imite*. Mais on ne vient pas à bout de l'illusion idéaliste en ayant recours à l'illusion mécaniste ; en fait, l'une et l'autre ont la même racine. Elles correspondent du reste à une certaine n'aperçoit pas, d'une sorte de *no* époque, qui eut sa grandeur, et on peut même penser que ces illusions *nécessaires* (produites par la nécessité historique) peuvent encore nourrir aujourd'hui des *œuvres* dont l'efficacité subsiste et subsistera longtemps.

Mais l'activité d'Aragon le situe sur un autre terrain, en dépit de ce qu'on a cru et croit encore. N'écrit-il pas en effet, à propos des *Voyageurs de l'impériale* et du tour que prend la destinée des personnages : « Mais tout cela, je n'en savais rien aux premières pages. Cela se trouve décidé par l'écriture, en cours d'écriture. » (91)

Il s'ensuit qu'il faut creuser ce concept d'écriture et en particulier repenser l'habituelle et mécanique opposition entre *écriture* et *lecture :* « ... dans les plus apparemment *étudiés* de mes livres, là où, semble-t-il, la documentation l'emporte sur l'invention, je, l'auteur, me, se trouve dans la situation (que j'ai) depuis longtemps ici décrite : il n'écrit pas, il lit, il lit ce roman qui s'écrit, et tous les autres qu'il a écrits, et sa vie, et peut-être même pourrais-je dire ceux qu'il écrira. » (116) On a déjà dit qu'il faut lever une équivoque et comprendre que, même s'il est question de *dictée*, il ne s'agit pas de lire-écrire un texte déjà constitué, d' « écouter des voix », même celle de l' « inspiration », ce Dieu laïcisé des poètes. Rien ne serait plus étranger à la pensée d'Aragon. Sur cette donnée irréductible que représente la phrase d'éveil, dont le surgissement peut demeurer mystérieux à qui même en est le témoin le plus direct, mais qui est bien, toutefois, le produit de données finalement connaissables ou au moins localisables, c'est un *travail* qui s'élabore. Travail du romancier, il y aurait de la coquetterie à le nier, et aussi *travail du roman lui-même*. Le roman *s'écrit*, dit Aragon, et il s'écrit en rassemblant, en coagulant d'autres textes écrits ou à écrire, et en absorbant les éléments du hors-texte, l'histoire, la culture, la « vie ».

L'écriture est donc comme une sorte de lecture créatrice. Les indications qu'Aragon tire de sa propre expérience convergent ici avec les recherches les plus récentes, dont *La Nouvelle Critique* s'est fait et se fera l'écho. Le roman ainsi lu (écrit) ne peut donc se présenter comme un objet clos, mais plutôt comme le lieu d'une recherche indéfiniment active. De bons esprits s'irritent encore de voir des romanciers actuels (une minorité, pourtant !) renoncer à l'œuvre « finie », au récit « achevé », pour mettre en scène un atelier au travail. C'est un fait que beaucoup de romans modernes ressemblent à un théâtre où les machinistes sont aussi (ou plus) visibles que les acteurs. Au lieu de parler tout de go de *décadence*, il vaut mieux s'interroger sur les raisons qui conduisent à la relative désuétude du *modèle épique*, disons, dans le roman, de la ligne illustrée par *Guerre et Paix* et *Le Don paisible*. Réitérons que ce



manuscrit de « Quelle âme divine » coll. E. Triolet.

j'écrivais Noissents en 1903, mais en 1924 j'ai supprimé ce pluriel insolite, ce qui donne la mesure des changements en moi, dans ce laps de temps, plus que n'importe quoi.

modèle n'a pas épuisé toutes ses vertus (qui furent immenses) car le temps de l'histoire du roman n'est pas lui non plus homogène. On pourrait dire, en reprenant une distinction très féconde, que nous n'assistons pas à la *fin* du roman « épique », même si nous pouvons en entrevoir la *clôture*.

Néanmoins, une tendance croissante du roman moderne est bien de continuer à se vouloir roman tout en brisant le modèle épique et en montrant l'écriture au travail. On se contentera de citer pêle-mêle quelques romans français plus ou moins récents, *Le Grand Jamais, Blanche ou l'oubli, Degrés, Drame, Nombres, Les lieux-dits, La conquête de Pharsale* et, pour faire entrevoir l'aire géographique du phénomène, *La proie des flammes,* de l'Américain Styron ; *Le Désert des Miroirs,* du Suisse Max Frisch ; *La Licorne,* de l'Allemand de l'Ouest Martin Walser ; *L'amphithéâtre,* de l'Allemand de l'Est Hermann Kant. La liste n'est pas limitative...

Est donc battu en brèche le récit d'apparence linéaire, auquel Aragon s'en prenait déjà, *dans la pratique,* quand il écrivait cette *Défense de l'infini* jamais publiée, « intrication de récits différents, chacun ayant pour le commander son commencement, je veux dire une phrase tournant sur l'univers propre à ce personnage, de quoi, par quoi se déterminait un autre roman (...) Je ne connaissais rien de l'histoire de chacun de ces personnages, chacun était déterminé par une de ces constellations de mots dont je parlais, par sa bizarrerie, son improbabilité, je veux dire le caractère improbable de son développement » (46). On ne sera pas étonné qu'Aragon se situe explicitement dans la ligne de Lautréamont, mis au premier rang de ceux qui ont rompu avec le *récit monodique,* appelé ici *chant descriptif* (59). « Et pour avouer enfin la nature de ma démarche, je me permettrai enfin de la comparer à la rupture d'Isidore Ducasse, après *Maldoror,* avec le chant descriptif, tant dans sa forme que dans son contenu. »

Le roman d'Aragon, et selon Aragon, n'est pas un récit simple, c'est un nœud de contradictions. Comme le film d'un Buñuel : « A retrouver chez moi, comme chez Buñuel, la contradiction de la cruauté, de la perversion, justement là où se dessine la perspective d'un avenir qui les dément, ou *les démentirait,* tout compte fait ; qu'on s'exprime par le film ou par le livre, un même mot peut signifier la méthode de pensée de deux hommes aussi différents que nous sommes, Buñuel et moi ; et cette méthode, je l'appelle ici *le roman.* » (71) Une autre analogie s'impose : avec Brecht. Lequel, certes, parle de « théâtre épique » mais dans un sens qui marque une rupture avec le modèle épique du roman tolstoïen : en fait, après avoir pratiqué le renversement du cogito romanesque, ce qu'Aragon introduit ici, c'est la notion de roman « non-aristotélicien ».

Dernier rapprochement : là où d'autres parlent de l'art, et du roman, comme *élément dionysiaque* ou comme *carnaval,* Aragon parle d'*orgie ;* « dans l'agencement romanesque des mots qui se donne pour but d'étendre les connaissances de l'homme, je me permettrai de dire qu'on peut, c'est une conception comme une autre, considérer le roman comme une orgie » (71). Ce terme d'*orgie* revenant quatre fois en trois pages, on ne peut pas conclure à une simple boutade...

Roman, travail, invention

Si l'on regardait comment se construit un roman ? Aragon donne trois exemples.

Le premier, inattendu, est un texte de quatre phrases, dû au peintre Georges Braque. Voici ce roman : « *Quand je commence,/il me semble que mon tableau est de l'autre côté, seulement couvert de cette poussière blanche/la toile. Il me suffit d'épousseter. J'ai une petite brosse à dégager le bleu, une autre le vert ou/le jaune : mes pinceaux. Lorsque tout est nettoyé, le tableau est fini.* « Le commentaire d'Aragon prévient les interprétations erronées. Il pourrait sembler que le tableau (le roman) préexiste à l'acte de peindre (d'écrire), comme une réalité cachée qu'il suffit de dévoiler (nettoyer, épousseter). Mais il y a chez Aragon et chez Braque les *semble* et les *comme si ;* le commentaire démonte clairement le mécanisme de cette *lecture* de la toile (du texte), de cette « pensée par l'écriture », qui fait que le peintre (le romancier) ne sait pas ce qu'il va dire : « *c'est de le dire qui le lui fait dire.* » (130)

De Raymond Roussel, second exemple, Aragon retient les indications consignées dans *Comment j'ai écrit certains de mes livres,* « qui est peut-être la plus précieuse confession jamais laissée par un écrivain, parce que de façon très succincte, elle révèle à la fois les secrets du travail formel de l'auteur et en même temps le mécanisme de l'invention des histoires (ce dont je ne connais aucun autre exemple) » (136). On se rapportera au texte de Roussel lui-même (« il y a plus à connaître du mécanisme de la création de nos jours chez Raymond Roussel que chez Baudelaire ou tout autre »), mais Aragon le cite longuement ; il définit en outre le soi-disant *jeu* roussellien comme « *machine à imaginer* » (140) et décrit avec soin le « mécanisme métagrammatique » qui en constitue la pièce maîtresse. *Métagramme,* dit le Dictionnaire Robert, « jeu consistant à trouver, d'après de courtes définitions, une série de mots dont seule la première lettre change : *b*oire, *f*oire, *m*oire ». L'important est que le déclenchement de cette mécanique « force la main de l'auteur à inventer une histoire » (137) et que son fonctionnement relance au moment qui convient le déroulement du « récit ». Si cela est, il faut donc que tout langage littéraire recèle en lui plus qu'une force d'inertie : comme on l'a dit, quelque chose qui ressemble à une « productivité ».

On le vérifiera sur le troisième exemple, *Les Cloches de Bâle,* roman qui s'ouvre sur une phrase anodine : « Cela ne fit rire personne quand Guy appela M. Romanet Papa. » Cette phrase, dit son « auteur », est fille du hasard, car le

roman a commencé « sans aucune conscience préalable de ses possibilités ». Quand elle fut écrite, « il n'y avait pas de *Cloches de Bâle* ». De plus, elle n'avait en elle-même aucun sens : elle pouvait certes produire un effet comique mais *à la condition expresse d'être considérée comme un début de roman.* Elevée *dès lors* à la dignité d'incipit, entrant par conséquent dans un système complexe, elle déclenche une série de questions touchant les personnes et les lieux et, première ébauche de réponse, une seconde phrase dont il est passionnant d'analyser la contexture : c'est un entrelacs de souvenirs « réels » et de réminiscences de Roussel, les premiers vite brouillés par les secondes, et à dessein, car *la main qui écrit* essaye tout de suite d'*écarter* ce qui est *trop visiblement emprunté à la mémoire* et *cherche a se maintenir dans le roman* (82). Le roman, cette *science de l'anomalie,* comme il est dit dans *Blanche ou l'oubli,* a ses lois, qui ne sont pas celles de la chronique.

On comprend sans doute mieux pourquoi, dans cette perspective, le roman ne peut être pris ni pour l'*expression* d'une vérité abstraite, ni pour le *reflet simple* du concret. Le projet n'y existe pas en dehors de l'exécution et le réel n'y intervient pas immédiatement, par projection rectiligne d'une image dans l'œuvre ; comme si, à la limite, le travail du romancier n'était que d'un copiste (patient) d'un monde donné, tout achevé, et à jamais fixé.

« Mais qu'est-ce qu'un romancier ? Là vont se poser quelques problèmes de vocabulaire. On conçoit aisément qu'un romancier attentif aux mobiles et aux modalités de son travail (Aragon se qualifie d'ailleurs de *tâcheron,* pour signifier que *la matière résiste*) se montre exigeant sur les termes propres à définir le sens de son activité. Les mots ne sont jamais totalement innocents. »

Ils ne sont pas toujours entièrement coupables. Ainsi, dans les *Incipit,* Aragon parle à l'occasion de *création* et il va de soi que, *chez lui,* le mot est pur de tout relent métaphysique. On peut préférer d'autres termes, mais il n'est pas sûr qu'ils ne transportent pas eux aussi quelques nuances équivoques. En tous cas, le débat est ouvert, mais ce qui est sans doute essentiel, c'est que rien ne vienne masquer, dans l'activité poétique (au sens large), *le moment du travail sur, dans et par* le langage. Dans cet esprit, Aragon use souvent d'un terme qui mériterait peut-être un plus large droit de cité : *l'invention.* Ainsi, le romancier ne *découvre* pas ce qui serait déjà là ; comme l'inventeur scientifique, il *bricole* sur des éléments à sa disposition, mais il ne s'en tient pas au bricolage, il expérimente, il élabore des hypothèses, il marche sans savoir tout à fait où il va, et ses « trouvailles » l'éclairent tout à coup, lui montrent le chemin, — il avance, comme dit Bachelard, dans les voies d'un « rationalisme prospecteur ».

L'activité du romancier moderne est aussi une « *construction rationnelle* », qui peu à peu et comme à tâtons « *élimine l'irrationnalité de ses matériaux de construction* ». En effet le travail du roman n'use pas du langage seulement comme d'un outil mais aussi et surtout il se heurte à lui comme à un matériau. Tous les développements des *Incipit* montrent que le matériau n'est pas inerte et que *le langage travaille le romancier.* Il y a une dialectique du mécanicien et de la machine romanesque. Ou, si l'on préfère, un échange de (bons ?) procédés entre l'artisan et le matériau. Le premier ne fait pas du second ce qu'il veut. Voilà qui donne une raison de plus pour écarter l'image (à vrai dire de plus en plus écaillée) d'un Créateur omnipotent.

Le romancier (l'inventeur) ajoute au monde du nouveau, mais ce nouveau n'apparaît pas comme un météore (chu de quel désastre obscur ?), les *connaisseurs* (*et beaucoup d'autres*) le *reconnaissent.* Les inventions du romancier ne sont pas « le réel », ni son sous-produit, mais comme toute invention, elles produisent un certain *effet de réel ;* du moins chez Aragon, et c'est ce qui le fonde à se réclamer toujours du réalisme. Dans un texte important, la postface à la réédition des *Communistes* (qu'on trouve en *Livre de Poche*), il prend ses distances à l'égard des « antiréalistes » comme des « réalistes vulgaires ». Si l'on veut éviter les malentendus, il faut évidemment examiner les concepts que ces mots révèlent (ou dissimulent). Le réalisme défini là, « ne peut se contenter d'un rôle de constatation, de description après coup », ce n'est pas « un réalisme de nomenclature ». En ce sens le roman (réaliste) est « une singulière invention humaine, *une machine,* au sens moderne du mot, à transformer au niveau du langage la conscience humaine. » Ce n'est pas un hasard si se trouvent rapprochés dans ces pages les noms de Roussel (« l'une des références essentielles de la nouvelle littérature ») et de Jérôme Cardan qui, il y a quatre siècles, « engagea les

Aragon. Dessin pour « le paysan de Paris ». Gallimard 1926.

mathématiques dans une voie qui dut sembler celle de l'irréalité même, le recours aux racines des nombres négatifs, que nous appelons des imaginaires pour cette raison même qu'elles sont inimaginables ».

J'entends s'élever ici la voix sévère du Logicien : « Les écrivains, s'ils répugnent à se convertir aux mathématiques, doivent s'en tenir dans leurs programmes à l'honorable principe de leurs productions : d'être l'*idéologie montrée*, et par là, quoique autonome, irréductiblement suturée. » (*Cahiers pour l'analyse*, N° 10). A cette assurance (qui pourrait aisément se muer en arrogance scientiste) on peut, sans trancher la question, préférer la prudence d'Aragon — toujours dans le même texte : « ... peut-être ai-je le droit de penser que la poésie présente quelques précédents qui ont des traits d'analogie avec l'audace conjecturale des sciences. Je nommerai ici, à titre d'exemples non limitatifs, Nerval, Rimbaud, Lautréamont, Mallarmé. Ce sont là, pour nous, des Cardan, des Bombelli, des Gauss, des Evariste Gallois. Et sans doute ne faut-il pas oublier, dans cette fort incomplète énumération de chercheurs, l'homme qui, le seul à ma connaissance, a combiné dans son œuvre l'invention mathématique et l'invention poétique : Charles L. Dodgson, plus connu sous le nom de Lewis Carroll et dont il serait désirable qu'un jour quelqu'un établît les liens qui existent entre *Alice au pays des Merveilles* et son étude des systèmes linéaires à coefficients réels ou imaginaires. »

Relire Aragon

Dans surréalisme, il y a réalisme : cette formule de 1966 se double à présent du rappel que Breton semblait pousser jadis Aragon dans la voie d'un *réalisme surréaliste* où pourtant il ne s'engagea pas : « Mais plus tard, la rupture entre nous m'entraîna à choisir la voie *socialiste* du réalisme. Je ne m'en dédirai jamais. » Il ne suffit pas de noter ce solennel renouvellement d'une position de principe, il faut essayer d'en saisir la portée. Aragon réaffirme ici, ni plus ni moins, mais c'est beaucoup, sa fidélité à une conception matérialiste et scientifique de la littérature. On en trouvera un témoignage de plus dans ce qu'il écrit sur son propre passé surréaliste, envisagé dans ses « limites non frontières » : « *Le Paysan de Paris* (...) où (...) l'histoire est celle de l'évolution d'un esprit, à partir d'une conception mythologique du monde, vers le matérialisme, qui ne sera pas atteint aux dernières pages du livre, mais seulement *promis*, dans la proclamation de l'échec de la plus haute conception où l'homme avait pu s'avancer par la voie de l'idéalisme, l'hégelianisme, l'idéalisme absolu. » (59)

Le réalisme d'Aragon n'est pas en-deçà, mais au-delà de ce *moment*, qu'il n'a pas renié ou effacé, mais franchi, par la vertu de ce « dépassement » qu'un traducteur avisé de Hegel a proposé de rendre par *relève*. Le réalisme d'Aragon a « pris la relève » du surréalisme. Il l'a « relevé » : voir tous les sens de ce mot.

Il a « relevé » aussi la tradition réaliste du roman français, celle du

Le Jouvencel du Sire de Bueil, 1581
Coll. Aragon.

Diderot de *Jacques le Fataliste* (dont il disait avant-guerre : « cette œuvre inégalée... demeure jusqu'à aujourd'hui, en face et au-dessus des œuvres vulgairement réalistes, l'un des plus hauts essais de rendre la vie telle qu'elle est, dans sa complexité désespérante et merveilleuse »), la tradition aussi du Flaubert de *L'éducation sentimentale*, dont *Blanche ou l'oubli* constitue sans nul doute une « relève » (d'une complexité tout aussi désespérante et merveilleuse...)

C'est la fusion harmonieuse de ces deux courants — et non leur juxtaposition disparate — qui fait l'originalité des romans d'Aragon. Un des mérites des *Incipit*, c'est de nous pousser à les relire et de le faire sans les priver d'aucune de leurs multiples dimensions. Il est clair que nous, ses camarades, avons pratiqué, sur *Les Cloches de Bâle*, *Les Beaux Quartiers* ou *Les Communistes*, cette lecture mutilante. En ne voyant en lui, comme par exemple Lukacs dans le préambule de ses *Réalistes allemands du dix-neuvième siècle*, que l'héritier d'une *ligne continue* jalonnée par Laclos et Constant, Balzac et Stendhal, Flaubert et Zola, Anatole France et Martin du Gard. Aucun de ces noms ne tombe bien entendu sous la rubrique du « réalisme vulgaire » (et pour Aragon, oui, Stendhal, Flaubert...) mais *Les Incipit* nous persuadent, en invoquant Lautréamont et Roussel, Mallarmé et Joyce, qu'une fois encore les choses « ne sont pas simples ».

Avec ce texte, si peu « théorisant, mais si riche d'aperçus théoriques fondés sur une pratique plus que respectable, Aragon rappelle sans tapage quelle est sa place dans la littérature nouvelle : « Quand je parle aujourd'hui de ces choses, il me semble qu'elles ont toujours été pour moi parfaitement claires et l'on pourrait croire vraiment que ce me sont de très lointaines acquisitions de l'esprit. Qui sait, ce n'est pourtant là qu'illusion de ma part. Simplement peut-être que, de démarches récentes, s'éclaire après coup pour moi ce qu'il y avait d'obscur, d'obscurément présent dans mes méditations premières, de *présent* dans mon passé. » (77) Il ne faut pas voir ici, à mon sens, la revendication d'un quelconque « droit d'aînesse », ou du « premier occupant ». Quant à nous, le texte d'Aragon devrait nous inciter à prendre toute la mesure de ces *démarches récentes*, et à faire effort pour les penser dans leur dialectique et dans leur histoire ; alors, ce travail de mise en ordre et d'assimilation critique, loin de les abaisser, nous indiquera au contraire qu'au-delà des péripéties et des contradictions, nous avons affaire à une vaste entreprise collective qui connaîtra d'autres développements.

Des oiseaux et des mots

Michel Apel-Muller

Coup sur coup, Elsa Triolet vient de publier deux ouvrages. Le premier, « La mise en mots » appartient à la nouvelle collection des éditions Skira, « Les sentiers de la création ». Il se donne comme une réflexion de l'écrivain sur son travail, sur son métier. Le second, « Le Rossignol se tait à l'aube » est un roman. On ne sera pas surpris de constater que les deux livres, dont l'écriture semble quasi contemporaine, se répondent souvent l'un à l'autre, que, singulièrement, le roman soit convoqué dans l'essai, preuve, exemple, collage, par une démarche où l'on se plaît à identifier d'emblée l'échange canonique entre théorie et pratique.

La romancière pourtant, n'accepterait pas que *La Mise en mots* soit donnée comme une THEORIE de l'écriture, ce qui impliquerait science, au moins scientificité. « Je parle création, forte de ma seule ignorance, de mon expérience seule. Si je dis juste, des scientifiques reconnaîtront la chose, la nommeront, l'expliqueront... » Même si les deux ouvrages bruissent de vols et de chants d'oiseaux, renvoyant par là à une image de Roman Jakobson, Elsa Triolet est à la fois trop modeste et trop prudente pour se placer sur le terrain du linguiste. « Mes oiseaux à moi sont venus se poser ici dans d'autres buts que les siens. » Elle reprend cette idée qui depuis longtemps lui tient à cœur et dont il lui est arrivé d'en emprunter la formulation à Hugo pour l'épigraphe d'une séquence du *Cheval Roux* : « Celui qui rêve est le préparateur de celui qui pense. » Hâtons-nous d'ajouter, pour éviter l'ambiguïté, que le rêve dont il est ici question n'est pas celui du dormeur. Rêver est toujours une étude... C'est particulièrement vrai pour Elsa Triolet.

Ce mot ridicule...

Qui parle de création récolte la tempête. Le couple CREATEUR/CREATION a mauvaise réputation, car il porte Dieu le Père dans son filigrane, renvoie à tous les nuages de la métaphysique, permet à bon marché toutes les impostures et tous les obscurantismes. Auberge espagnole, même à qui l'enferme de guillemets pour dégager ses responsabilités, son procès est, à juste titre, activement instruit. Il n'est pas pour autant remplacé. Invitée à son emploi par le titre même d'une collection, Elsa Triolet s'en explique avec humour et une pointe d'agacement : « Le créateur — j'use de ce mot qui appartient à Dieu avec une majuscule et que la minuscule vulgarise, banalise à ne pas y toucher, j'use de ce mot avec un petit frisson de dégoût comme d'un signe presque obscène, j'use de ce mot ridicule pour me permettre de parler du sentier de la création... » Derrière la métaphore, trente années d'écriture romanesque sont ainsi concernées, de *Bonsoir, Thérèse* au *Rossignol se taît à l'aube*, trente années sur lesquelles il est donné à Elsa Triolet de méditer, non pour donner des leçons ou des recettes mais bien davantage pour apporter témoignage sur une pratique individuelle, suffisamment originale dans ses sources comme dans ses réalisations pour qu'un livre comme *La Mise en mots* fasse figure de document capital. Car au-delà de ce qui est propre à la romancière, de ce qui appartient à sa « planète individuelle », s'effectue un retour sur un moment essentiel de notre propre passé, avec ses contradictions mais aussi ses grandeurs. « Mon sentier — dit-elle — est parallèle au chemin de l'histoire. » Ce qui va être dit dans ce livre, c'est, à trente-deux années de distance, la réaffirmation — mais en même temps le bilan — d'une vérité sous-jacente au premier roman (*Bonsoir, Thérèse 1938*). Elle vaut certes pour les personnages mais aussi pour le montreur qui les anime, à savoir le rapport noué entre « notre terre à tous et la planète individuelle de chacun ».

On ne s'étonnera pas alors de la gravité avec laquelle s'ouvre la *Mise en mots*, de la méditation sur la mort qui préface l'analyse d'une expérience et prolonge, comme un long écho répercuté de livre en livre, l'apparente incidente de *Bonsoir, Thérèse* : « ce qu'il doit y avoir de terrible dans la vieillesse, c'est la solitude... Les gens ne veulent plus jouer avec vous, votre présence les gêne pour faire ceci ou cela, et ils attendent avec impatience que vous soyez partie pour commencer à s'amuser... Enfin, j'ai encore un peu de temps devant moi. » En 1970, Elsa parle de l'échéance, des échéances « J'aimerais y être déjà, l'attente me fait mal, j'en tremble, les jambes me manquent » et elle écrit ce rêve éveillé qu'est *Le Rossignol se tait à l'aube*, lieu où se prévoit l'instant de la brisure laissant à elle-même notre terre à tous. « Un peu plus, un peu moins, je peux, si je le veux, avancer la date de mon échéance à moi. Je ne peux rien d'autre contre la mort, sauf la provoquer à ma convenance. » Mais cette heure de plus ou de moins, cette seule liberté d'avancer le rendez-vous est repoussée par une affirmation dont la netteté si peu grandiloquente donne le ton à l'ouvrage tout entier : « En vérité, il s'agit d'autre chose : Nous sommes tous membres d'une équipe et la disparition de l'un d'entre nous peut signi-

fier beaucoup dans le match contre l'autre équipe. » Nathalie parlerait ainsi, la grande et rayonnante Nathalie de « L'Ame », comme en réponse au suicide de Jenny. Ainsi parle, au dernier instant, cette Elsa de roman qui, ressurgie mutilée des boues atomiques de l'apocalypse, finit par s'abattre dans la douleur et l'émerveillement parce que, là-bas, qui sait comme, les oiseaux se sont remis à chanter, qu'ils existent, qu'ils sont là. Antonin Blond lui-même, dans le désert de sa solitude, finit par fredonner

« on ne s'accroche pas, comme ça à n'importe quoi... » [1]

On voit ici comment la problématique de la mort et du suicide qui tient tant de place dans l'œuvre romanesque d'Elsa Triolet, établit à ce niveau une parenté étroite entre l'auteur et ses personnages. *Le destin individuel* (autre titre d'E. T.), dans son perpétuel croisement avec l'histoire est d'abord fait de battements secrets du cœur, la tragédie y tient sa place et quelle place ! Et vibre encore le coup de feu par quoi Maïakovski s'efface.

Un destin traduit...

L'exceptionnel dans cette œuvre est, en tout cas, le bilinguisme de l'auteur. Les romans d'Elsa Triolet sont le fait d'une romancière dont la langue maternelle est le russe, dont les premiers écrits, remarqués et encouragés par Maxime Gorki, sont de langue russe. De 1928 à 1938, pendant dix ans, s'effectue dans le silence le processus de conversion au français, sur lequel jusqu'ici nous ne savions pas grand chose, sinon que *Bonsoir, Thérèse* premier ouvrage en français, soulignait un changement radical de perspective par rapport aux récits russes, à savoir l'effacement du JE autobiographique. L'écriture, dans l'énoncé et dans le procès d'énonciation, change, comme si, lorsque le récit s'enclanche à la première personne, l'écrivain, d'instinct, par l'utilisation d'un JE ambigu et multiforme, établissait la distance entre lui-même qui énonce et la langue dans laquelle il s'exprime (ce qui est particulièrement observable dans *ECOUTEZ-VOIR*). Les mutations produites par le passage du russe au français sont telles qu'au niveau de l'invention romanesque la conduite du récit est assurée par un ou plusieurs JE médiateurs, c'est-à-dire un ou des personnages, au sens le plus fort de porte-paroles et qui ne peuvent porter parole que dans la mesure où ils sont différents de l'écrivain lui-même. Il semble en tout cas qu'Elsa Triolet en ait pris de plus en plus largement conscience, puisque, dans les romans les plus récents, *Le Grand Jamais* et *Ecoutez-voir*, elle donne le personnage romanesque comme « personnage de papier », soit comme outil de travail, non seulement moyen d'investigation du réel, mais mode d'énonciation, ce qui ajoute beaucoup au concept stendhalien du héros romanesque.

S'expliquerait peut-être par là la très singulière attention portée par des hommes comme Martin du Gard ou Camus aux personnages d'Elsa Triolet, à sa littérature. Derrière l'ad-

Nicolas de Staël
La lune. Peinture sur bois, 1653.

miration qu'ils expriment, il y a tout autre chose, qui est *l'étonnement,* un étonnement qu'Aragon lui-même partage et reconnaît. C'est que tout personnage d'Elsa Triolet n'est pas simplement figure imaginaire dotée des prestiges de la vraisemblance, il est aussi le mode même d'écrire de la romancière, « l'embrayeur indispensable », il est Elsa Triolet en ce sens, et beaucoup plus sans doute que Madame Bovary n'est Flaubert. La difficulté vraie que nous reconnaissent beaucoup de lecteurs devant Elsa tient — nous paraît-il — essentiellement à ceci que tout se joue chez elle, moins au niveau des mots eux-mêmes et de leur organisation, que des personnages. Les mots ont pour elle une fraîcheur et une force plus grande que pour tout scripteur engagé dès l'enfance dans la langue et obligé par toute une culture à une pratique rouée des mots. Chez elle « malheur » veut dire « malheur »... « mes mots ne sont ni codés ni truqués... je ne veux pas mettre des masques à mes mots, les masques, ce sont mes personnages qui les portent, ce sont eux qui font du roman un bal masqué, pas les mots. » Voilà pourquoi enfin, concernant la romancière, les procédures d'analyse linguistique échouent la plupart du temps, dès qu'il s'agit d'observer l'écriture romanesque. Dans ses structures la langue est transparente, classique, tout se joue finalement dans l'au-delà des mots eux-mêmes, confirmation si l'on veut de la réflexion de H. Vogt : « On peut aller jusqu'à se demander s'il existe un bilinguisme total, à cent pour cent ; cela signifierait qu'une personne puisse employer chacune de ses deux langues dans n'importe quelle situation, avec la même correction, la même capacité que les locuteurs indigènes. Et si de tels cas existent, il est difficile de voir comment ils pourraient intéresser le linguiste, parce que les phénomènes d'interférence se trouveraient alors exclus de la définition » [2].

Nous allons revenir sur ce problème. Il nous faut toutefois souligner pour compléter ce que nous venons d'avancer, l'importance de la traduction dans l'activité d'Elsa Triolet. La traduction à laquelle *La Mise en Mots* fait une place considérable. Nous lui devons la connaissance de Maïakovski, les meilleures traductions de Tchékov en particulier. Les soviétiques lui doivent la lecture du *Voyage au bout de la nuit* de L. F. Céline. A aucun moment, l'écrivain n'a négligé ce travail et « c'est un étrange travail que de s'appliquer à suivre quelqu'un pas à pas, de donner le jour à une œuvre qui n'aurait jamais pu naître de nous directement. » Certes une grande question serait de savoir les raisons des choix effectués : Tchékov, Céline, Maïakovski, la

jeune fille de Kachine, Khlebnikov, au nom de quelles secrètes affinités joue-t-on le jeu/le JE d'un autre ? « On est ici au comble de l'indiscrétion, de la pénétration intime de l'acte de créer de l'autre. » Mais cette indiscrétion et cette ascèse, appliquées à Tchékov ou Maïakovski sont elles-mêmes révélatrices d'une conception de l'écriture, elles la traduisent au second degré.

Voilà qui nous ramène d'ailleurs à cette autre donnée du bilinguisme d'Elsa Triolet qu'écrit en français, mais sur le substrat originel de la culture russe, chacun de ses romans, de ses textes, présente un statut singulier. On a repris souvent un mot d'Aragon qui, songeant à Apollinaire, écrit « d'ailleurs, j'imite », signalant par là un aspect de ce que des travaux récents ont nommé « intertextualité », dont Lautréamont et ses *Chants de Maldoror* offrent un exemple spectaculaire. Avec Elsa les choses offrent une complexité supplémentaire. Si l'ensemble de son œuvre se donne comme un tissu extrêmement serré de thèmes, comme un dense réseau d'images et d'idées composant une poétique, il devient beaucoup plus difficile d'établir des liaisons avec des textes antérieurs. Elle-même n'identifie pas « d'influences » majeures sur ce qu'elle écrit, pas même celle de Tchékov. Certes, elle se surprend parfois au passage — ce qui l'entraîne à s'interroger — à des choix commandés par des textes inscrits dans le filigrane de la littérature russe (exemple donné : tel poème d'Apollon Grigoriev) il n'en reste pas moins que le transfert de la langue russe à la langue française pose, entre une culture et la pratique littéraire dans une autre langue que celle qui soutient cette culture, des barrières que nous soupçonnons mal encore. Plus évidentes toutefois sont des influences de méthode, singulièrement celle de Maïakovski, depuis longtemps signalée et sa conception des « vivres de l'écriture », des réserves verbales à accumuler à partir des expériences propres à l'écrivain, appartenant au vécu le plus intime, ce qui nous renvoie à la rencontre dont il a été plus haut question, celle de la vie individuelle et de la vie de tous.

Je suis bigame...

Il reste qu'à cause de la présence de sa langue maternelle, Elsa Triolet possède des vivres originaux et que, par elle, un certain nombre d'éléments russes sont venus enrichir le français. Non par inadvertance, mais au niveau de la plus ferme lucidité. « Au contraire de l'écriture automatique qui essaye d'éliminer la conscience, de libérer l'inconscient, c'est une concentration si intense sur la chose à exprimer qu'elle vous fait deviner le numéro gagnant à la roulette. » Des travaux soviétiques en cours à Kalinine[3] tentent d'établir ainsi les faits de transfusion du russe dans le français chez Elsa Triolet, encore que bien souvent viennent jouer là ce que la romancière appelle les « fausses ressemblances ». Il ne s'agit pas, il va de soi, de l'introduction d'éléments lexicaux slaves, mais d'équivalences rencontrées souvent au plan de la comparaison ou de la métaphore. On en donnera ici un seul exemple, pour fixer les choses ; là où le français contemporain dira volontiers : « des idées lui trottaient dans la tête », le russe développera au niveau populaire : « comme des souris grises », comparaison qu'on retrouve dans tel roman d'Elsa Triolet. « Oui, il m'arrive / de transposer sciemment en français des expressions toutes faites / me servant de ce que le russe m'offre de ses beautés, sagesses, astuces. C'est là mon enrichissement à moi, dû au bilinguisme, et dont je profite. »

Qui parle « le langage muet de l'écriture, cette merveille » n'est jamais un voyageur sans bagages. Mettre en mots, « motcréer » comme le faisait Khlebnikov, faire en sorte que le lecteur dise de celui qu'il lit : « il ment divinement. Il ment comme le rossignol la nuit » (c'est toujours Khlebnikov qui parle) n'est pas du domaine de l'enchanteur, même quand l'effet produit est celui de l'enchantement. C'est celui du travail. Indiquant nettement la différence entre l'ordre du parlé et celui de l'écrit, Elsa Triolet évoque la perpétuelle dispute qui se livre entre le langage et le scripteur, la logique à l'œuvre dans l'acte même de l'écriture, négatrice de l'idée si courante encore selon laquelle l'écriture ne serait guère que mise en forme de calculs, de constructions, de projets antérieurs : « La logique du roman-entité — et aussi bien une logique déboussolée — entraîne le romancier à faire l'école buissonnière ; l'écriture du roman n'est pas fonctionnelle. » Ou encore : « Je marche pour aller d'un point à un autre... Les mots me sont nombres, afin qu'apparaisse la somme générale, le roman. J'ai fait jadis des mathématiques, il m'en reste cela. »

Nous sommes ici, faut-il le répéter, moins sur le plan d'une théorie que sur celui d'une expérience, moins dans l'ordre de la définition que dans l'ordre du témoignage. Et pourtant, comme dans les *Incipit*, ce qui frappe c'est la modernité d'un texte qui non seulement ne contredit pas les plus récentes démarches théoriques, mais invite les procédures d'analyse à tenir compte plus étroitement encore de l'énorme complexité d'un objet d'étude dont on est encore loin d'avoir fait le tour. Et cela d'autant plus qu'Elsa Triolet ne se satisfait plus de ce qu'elle appelle « l'infirmité des mots ». Le découpage et les choix opérés par l'expression langagière font pour elle trop de laissés pour compte. Ecrire, c'est abandonner, écarter, ressentir douloureusement les limites à la fois du code et de son propre message. « Comment dire plus qu'il ne m'est donné de dire avec des mots ?... Tout ce dont je n'ai pas parlé et qui entoure l'arbre pendant que je dis " arbre " ». D'où le recours dans son œuvre la plus récente, (*Ecoutez-voir* notamment) au langage visible, à l'espace figuratif dès qu'elle se sent à bout d'arguments verbaux. Le roman devient alors pluri-dimensionnel puisqu'il ajoute au texte écrit, cet autre système de signification qu'est la peinture (ou la photographie), présente ici non à titre d'illustration mais comme proposition complémentaire et contemporaine à l'écriture elle-même, donnant au lecteur regard sur le champ culturel général dans lequel se sont effectuées les sélections de la langue, autre forme des sollicitations intertextuelles qui environnent et fondent le texte écrit.

Un seul et même roman...

Qui contribuent aussi à former l'unité générale d'une œuvre. « Ainsi pourrait-on relier toute l'œuvre d'un romancier comme si c'était un seul et même roman. Ses écrits, aussi divers soient-ils, forment nécessairement un univers homogène. » Unité d'abord dans sa thématique générale, et, de ce point de vue, il serait aisé de montrer de quelle façon aujourd'hui stupéfiante, *Bonsoir, Thérèse* contient à peu près tous les germes des romans à venir et nous apparaît, en fin de comptes, comme la programmation de tout ce qui va suivre. Unité aussi dans ce que, faute de mieux, nous appellerons le style, bien que personne, semble-t-il, ne parvienne vraiment à s'accorder sur ce que recouvre le concept. La romancière elle-même distingue « le style » de ce que, plus loin, elle nomme « la libre mise

en mots », soit la stricte activité langagière qui devient si facilement dans l'univers d'un écrivain « une mise en plis rigide », danger contre lequel il se trouve en perpétuel état d'insurrection. Qu'est-ce que « le style » pour Elsa Triolet ? On le devine mieux à voir la manière dont elle oppose, à titre d'exemples, deux de ses écrits, *Les Amants d'Avignon* et *Le Grand Jamais*. Dans le premier cas, il s'agit d'un ouvrage écrit dans la clandestinité, dans le second, d'un roman « écrit au grand jour ». Intervient alors une notion dont on ne peut dire qu'à l'heure actuelle elle ait fait l'objet de toute l'attention souhaitable, « les circonstances de l'écriture » qui engagent dans la relation auteur-lecteur une dimension supplémentaire, celle d'une histoire concrète et de leur prise de position devant elle, en d'autres termes leur idéologie réciproque. En ce sens, « le style » dépassant les seules particularités lexico-syntaxiques dans lesquelles on l'enferme depuis trop longtemps à partir d'un tenace positivisme ou d'un psychologisme étroit, révèlerait alors sa synonymie profonde avec le concept plus récent « d'écriture » et réunirait dans un processus dialectique unique, structuration du texte, thématique, expression, etc. « on parle de MON style... Eh bien quoi ! on n'a pas qu'un style. Où est-ce que j'ai déjà écrit que le style n'était pas le vêtement, mais la peau du roman ? Il fait partie de son anatomie comme ses entrailles. » A vouloir n'observer que les effets, on risque parfois de laisser le principal intact, le mouvement producteur de ces effets et ses motivations, son ancrage spécifique dans le réel qui n'est pas seulement — encore que cela soit beaucoup — l'humeur native du romancier.

Bien entendu la confrontation des *Amants* et du *Grand Jamais* est-elle extrême en raison de circonstances de l'écriture elles-mêmes extrêmes. Dans le premier cas de telles circonstances englobent aussi « le modeste espoir de ne pas rendre inutile le risque que prendront imprimeurs (et) diffuseurs ». Moins transparente est la différenciation à établir entre une série d'œuvres toutes écrites au grand jour, ainsi entre *Le Cheval Roux, Le Monument* et le *Grand Jamais*. On voit en effet apparaître à partir de *Monument* des modifications dans la perspective générale de l'écriture, repérables dans une référence beaucoup moins directe à une conception idéologique préétablie de l'histoire, une réinvestigation individuelle, expérimentale de cette histoire, le personnage, comme dans le précédent de *Bonsoir, Thérèse* assumant la fonction essentielle de cette recherche. Le texte en porte visiblement la trace, chargé d'un symbolisme tel au niveau de la métaphore la plus apparemment anodine, qu'il est à découvrir à la manière des poupées artisanales d'Ukraine, comme un emboîtement perpétuel de sens, ce qui donne au lecteur son véritable statut « d'actant du roman ».

Aux confins des parfums de la nuit...

On a peu parlé jusqu'ici de ce roman secret et souvent déchirant, *Le Rossignol se tait à l'aube* qui vient en contrepoint à *la mise en mots* et devant lequel on éprouve quelque scrupule à se donner comme « le lecteur spécialisé », cet oiseleur... Le thème en est très sobre. Il s'agit de la dernière nuit d'une vieille femme, nuit blanche où l'évocation du passé alterne avec le rêve, la rêverie, fugaces comme les brumes de cette même nuit. Récit ? à peine. Tableaux plus exactement où passe étrangement parfois comme une mélancolie nervalienne, avec son soleil noir et la mort en profil. Qui parle ? Un personnage qui ressemble à Elsa, « Thérèse » en somme, explorant une fois encore, d'autre manière, la fin du vivre et dont on pourra dire, comme de l'inconnue du *Cheval Roux* qui inspire un roman dans le roman ; « on constata qu'elle avait le cœur déchiré ». Et comme à ce moment du *Cheval Roux*, la radio est thème dans le thème, les chauves-souris s'accrochent aux chevelures et l'on évoque les jeux de la lumière sous les paupières fermées...

Un roman d'apparence toute contraire à *Ecoutez-voir*, soliloque enclos dans les unités de Racine, éclairé simplement par l'artifice typographique des encres rouges en alternance avec les encres noires, qui double les séquences régulières du réel et du rêve, et ponctué par les vers d'Aragon...

Reviens de nulle part
N'importe où je t'attends...

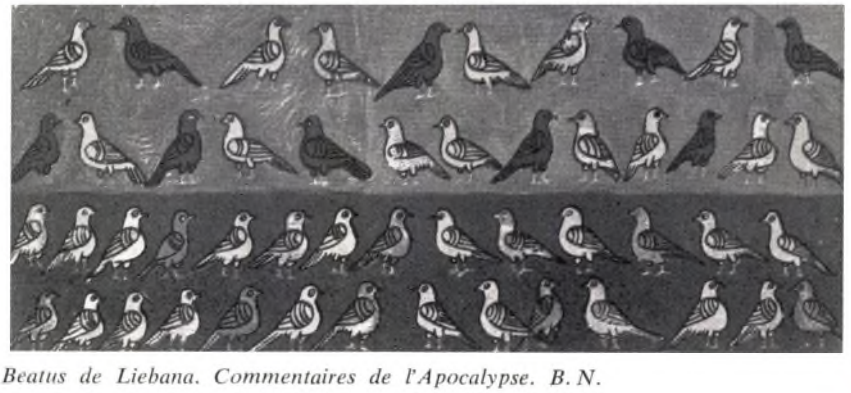
« Nulle part » pourrait bien être le lieu même où se joue l'invention romanesque, car ce murmure qui nous est ainsi offert sait mentir comme le rossignol de Khlebnikov. Tout se passe ici, en effet, entre un personnage qui dit JE et qui parle au présent quand il rêve, et cette étrangère qui est ELLE, à l'imparfait, quand elle vit à l'abri des lumières, avec ces fantômes à peine aperçus, surgissant ici ou là, une coupe à la main. Ce qui compte finalement, c'est cet éternel présent où le songe qui se déroule emporte avec lui, transforme et retransforme ce qui fut vécu, écrit... l' « Ecriture... Prière chuchotée, le front dans les mains, prière inédite, avec ses thèmes, ses désirs énormes comme ceux du pain quotidien... Sable, sable, sable... Le sentier de la création passe par son propre écho. »

« Le Rossignol se tait à l'aube » (*Gallimard*).

1. *Guillevic :* Chansons d'Antonin Blond (*P. Seghers 1949*) *Guillevic, comme plus récemment avec Clarisse Duval (personnage des « Manigances » d'E. T.) s'est plu à imaginer les chansons-poèmes qui s'harmoniseraient avec Antonin Blond, personnage central de « L'Inspecteur des Ruines ». « Je l'imagine si bien marchant, somnambulesque et lucide, dans les rues, marmonant... etc. »* (*El.-T. Avant-propos*)

2. *Vogt H. Contact of Languages. Cité par G. Mounin in* Les problèmes théoriques de la traduction (*Gallimard*).

3. *Qu'il me soit permis d'exprimer à Mme M. Chaskнovitch, maître de conférences à l'université de Kalinine, ma gratitude pour l'aide précieuse qu'elle m'apporte en me communiquant aimablement les résultats de ses travaux (M. A.).*



Beatus de Liebana. Commentaires de l'Apocalypse. B. N.

Collection Les sentiers de la création

De l'émotion à la création, le poète, le peintre, l'écrivain, le musicien, le savant, l'architecte ont parcouru de nombreux chemins où ils ont cherché avec inquiétude ce qui pourrait leur donner une raison de vivre. L'œuvre achevée, il ne reste plus au créateur que le souvenir lointain de l'inattendu qui le guettait."

Albert Skira

ELSA TRIOLET
La mise en mots

ARAGON
Je n'ai jamais appris à écrire ou les incipit

EUGENE IONESCO
Découvertes

MICHEL BUTOR
Les mots dans la peinture

A paraître:

BARTHES
L'empire des signes

CAILLOIS
Comme un rêve de pierre

STAROBINSKI
Portrait de l'artiste en saltimbanque

SIMON
Orion aveugle

chaque volume broché : 35 F relié : 60 F

SKIRA

exclusivité weber

Les Éditions Sociales

enrichissent leur Collection "Problèmes"

Le sous-développement vaincu ? Italie-Tunisie-Roumanie de Jean Poncet

Pour ce spécialiste, le sous-développement, véritable crise historique du développement impérialiste à l'époque contemporaine, ne saurait être défini, analysé, expliqué ni vaincu, qu'autant qu'il est considéré comme l'inévitable contre-partie de l'essor mondial du système capitaliste monopolistique d'Etat.

l'ouvrage ..... **18,25 F**

Pour une prospective marxiste
de Léon Lavallée
l'ouvrage : 10,10 F

Contribution à l'étude du développement humain
d'André Richel
l'ouvrage : 10,10 F

Antoine PELLETIER
Jean-Jacques GOBLOT

Matérialisme historique et histoire des civilisations

Matérialisme historique et histoire des civilisations
A. Pelletier - J.-J. Goblot
l'ouvrage : 9,75 F

L'intelligence, mythes et réalités
d'Henri Salvat
l'ouvrage : 18,25 F

"Problèmes"
EDITIONS SOCIALES

Hegel en son temps
de Jacques d'Hondt
l'ouvrage : 9,00 F

BON pour obtenir notre catalogue à retourner aux :
EDITIONS SOCIALES, 168, rue du Temple, Paris-III[e]
Nom ..... profession .....
adresse ..... ville, dépt .....

La NC a lu

Maurice Combe

L'Alibi

Datée du 25 février 1945, l'ordonnance instituant les Comités d'entreprise comptait, dans les huit paragraphes de son préambule, trois fois le verbe *associer*, deux fois le substantif *coopération*, sans compter d'autres termes de même sens : *participation, contacts, œuvre commune* et *union*.

Au-delà de la paille des mots, le grain des choses cependant demeurait : le « fondement du régime des entreprises » restait identique, les structures de l'économie capitaliste, telle qu'en elles-mêmes maintenues par la volonté des gaullistes, continuaient à permettre l'exploitation du travail salarié.

Le livre de Maurice Combe, l'*Alibi* (vingt ans d'un Comité central d'entreprise), publié chez Gallimard, constitue une salutaire démystification : c'est de la « participation », cette panacée de la « société nouvelle » qu'il est question dans cette étude historique et sociologique qui cerne, entre 1945 et 1964, les activités du Comité central d'entreprise de la firme Schneider. Tous les débats sont analysés avec une finesse, une rigueur et une honnêteté dignes d'éloges par cet ouvrier *et* cet intellectuel qui a délibérément choisi la difficulté maximum. Plutôt que de s'en rapporter aux comptes rendus sténographiques des discussions, c'est en effet à partir des seuls procès verbaux, acceptés par les parties en présence, qu'il a bâti son livre. Sa démonstration n'en est que plus saisissante.

Y a-t-il eu accès des travailleurs aux responsabilités, ce qui supposerait, de la part de la direction, la prise en considération des *suggestions*, des *consultations* loyales et une *information* honnête ? Maurice Combe montre, minutieusement, textes et faits à l'appui, qu'aucune suggestion risquant de mettre en cause — même indirectement — le sacro-saint pouvoir patronal, n'est prise en considération, que les consultations ne sont que faux-semblants et interviennent souvent lorsque la décision est déjà prise, que la valeur de l'information, (c'est-à-dire sa densité et son exactitude), est inversement proportionnelle à l'importance des questions traitées.

Passée la période des illusions, nées chez certains des espoirs suscités par la Libération, les représentants ouvriers au Comité d'entreprise s'attachent surtout à élargir la participation des travailleurs aux résultats. Bataille revendicative âpre, permanente où la vigilance des délégués doit sans cesse déjouer les ruses d'une direction qui se dérobe toujours, qui, en matière de salaires, de prime, de productivité, de conditions et de durée du travail refuse les positions nettes, argue de la complexité des choses pour se dégager de toutes les promesses fermes, refuse en permanence de définir le sens mouvant des concepts qu'elle utilise.

Patron de droit divin, directeur technocrate puis, « humaniste », quel que soit le visage qu'offre au cours de ces vingt ans les représentants du Capital, l'antagonisme qui les oppose aux représentants du travail s'avère irréductible : la lutte des classes ne s'invente pas, elle se constate.

C'est pourquoi, en dépit des difficultés, voire des désillusions, Maurice Combe se garde bien de condamner le nécessaire combat au sein des Comités d'entreprise, lieux d'affrontement où les militants peuvent — à condition d'être toujours prêts à déjouer les pièges de la collaboration des classes — acquérir la formation et l'expérience indispensables pour leur permettre de faire face aux exigences redoutables d'une lutte dont le niveau, sans cesse plus élevé, nécessite encore plus de *science* de classe que d'*instinct* de classe.

C'est cette science, acquise par la réflexion et la pratique qui rend Maurice Combe apte à apprécier avec justesse la signification profonde de la revendication dite « alimentaire », de la protestation de détail qui sous-tend la contestation d'ensemble, de l'affirmation des *droits*, qui enracine la lutte pour la dignité : à partir de là, la conscience des travailleurs s'ouvre aux perspectives les plus nouvelles et aux solutions les plus révolutionnaires, pensées politiquement au-delà du domaine strict de l'activité syndicale. Quiconque n'a pas acquis cette science « prend trop vite pour de la spontanéité sans fondement » ce qui « est le résultat d'une lente progression, d'une action sans éclat mais patiente ».

La connaissance intime des réalités du monde ouvrier (qui dans cette étude, apparaît en permanence), permet de juger à sa juste valeur ce que M. Georges Lefranc écrit à propos des grèves de 1947 dans son livre récent sur le syndicalisme, de la Libération à 1968. Les comptes rendus de ce Comité central d'entreprise s'avèrent être des sources de l'histoire plus sûres que les déclarations des champions de la 3e force au temps de la quatrième République. Pour expliquer les grandes luttes qui, à ce moment, éclatent en France, Maurice Combe n'éprouve pas le besoin de recourir à la fameuse légende du « complot moscoutaire ». Selon cette thèse « la classe ouvrière aurait suivi des mots d'ordre de parti, dans un sens d'abord — production — puis dans l'autre — grèves. Il est plus simple de penser, écrit-il, que la situation économique des salariés a commandé leur attitude et que cette attitude, par voie de conséquence, a orienté syndicats et partis ».

La richesse de ce livre est infinie. Je voudrais cependant en extraire encore une idée passionnante. Il s'agit, à partir d'une observation quasi clinique du comportement patronal, d'un constat : « le processus qui, partant du profit, tend à l'accumulation et à la concentration pour plus de profit encore, impose ce profit comme loi suprême... c'est le système lui-même qui finit par dominer » et, conclut Maurice Combe, chez les maîtres de l'économie française en proie aux contradictions qui déchirent le monde capitaliste, le pessimisme conditionne, en dépit de leurs déclarations de circonstances, leur comportement instinctif : « Finalement, le souci de progresser est moins fort que celui de seulement survivre ».

Remarque qui rejoint celle de Marx dans le post-face de la seconde édition allemande du Capital : « Le mouvement contradictoire de la société capitaliste se fait sentir au bourgeois pratique, de la façon la plus frappante par les vicissitudes de l'industrie moderne à travers son cycle périodique, dont le point culminant est la crise générale... Elle va faire entrer la dialectique dans la tête même des tripoteurs qui ont poussé comme des champignons dans le nouveau Saint Empire prusso-allemand. »

Il faut en finir avec ce système. Et pas seulement dans l'empire prusso-allemand. En fermant ce livre, on est, en tous cas, convaincu que sans la prise en mains du pouvoir politique — acte décisif — la conquête sectorielle de telle ou telle entreprise par la problématique implantation d'un quelconque « pouvoir ouvrier » ne saurait être la voie d'accès à une transformation socialiste de la société.

Lisez l'*Alibi*.

M. M.

La NC a lu

De quelques romans « d'avant-garde »

Livres bien discrets, sans doute, que ceux-là ; autour desquels on n'a pas fait grand bruit, même en période de prix ou de médailles. Comme si, après qu'on ait systématiquement reproché aux écrivains qui ne répugnent point à tenter une réflexion théorique sur leur travail de ne plus produire « d'œuvres », la consigne était désormais de passer sous silence cette fiction qui s'écrit, et se lit, dialectiquement, à la théorie en cours.

Car ce qui se joue là, sachons-le, dépasse sûrement ce que nous continuons à appeler « littérature ». Voici qu'une avant-garde formelle, « littéraire », tente expressément de relier sa pratique à la lutte des classes, — et tente, du même coup, de détacher radicalement, irrémédiablement, cette pratique de l'idéologie dominante dont elle se sait être, encore, un produit. On voit l'enjeu. Et que tout cela nécessite prudence, travail, réflexion, dialogues divers ou colloques, cela va sans dire ; mais des livres s'écrivent, « en attendant », qu'il serait peut-être bien « imprudent » de ne pas lire.

« Le noble jeu de l'oye »

Le premier (« *Le noble jeu de l'oye* », d'Edoardo Sanguineti, Ed. du Seuil, Coll. Tel Quel) nous vient d'Italie, et nous est un des rares témoignages du travail considérable (et pratiquement inconnu en France) effectué par ce qu'on y nomme « nouvelle avant-garde », — écrivains rassemblés dans le « groupe 63 » (Sanguineti, Balestrini, Porta, Giuliani, etc.), s'exprimant principalement dans la revue *Il Verri* et, jusqu'à ces derniers temps, dans le journal *Quindici*. On sait que ce rassemblement s'est en fait effectué sur une base un peu confuse, éclectique, tant sur le plan politique que sur le plan « littéraire », telle que de multiples contradictions n'ont pas manqué d'apparaître, débouchant, assez récemment, sur la disparition de *Quindici*, journal littéralement écartelé entre ses diverses tendances « de gauche », entre les discours de Castro et les « manifestes » du Mai étudiant français, entre les articles de *Litérarni Listy* et ceux de *Novi mir ;* notons que ces contradictions se retrouvaient aussi au niveau proprement littéraire, marqué par des traces mêlées de formalisme et de surréalisme, et l'absence d'une « théorie d'ensemble ». En définitive, à l'intérieur du groupe, Sanguineti semble bien le seul à maîtriser l'ensemble des pratiques d'avant-garde, et sur tous les plans ; politique, idéologique, « textuel ». Politique : on sait que c'est grâce à Sanguineti que le mot d'ordre « votez communiste » a été imposé, en 1968, à *Quindici*, à côté du « votez P.S.I.U.P. » introduit par Umberto Eco, que Sanguineti s'est par ailleurs toujours opposé au « gauchisme » étudiant (voir son article dans *l'Unita* du 23 mars 1968, reproduit dans *Tel Quel* n° 33), et que, malgré des sympathies « pro-chinoises » non dissimulées, il n'a jamais rejoint aucun groupuscule maoïste, pas plus que le groupe du *Manifesto ;* on sait enfin qu'il fut, aux élections législatives de 1968, candidat « indépendant » sur une liste du P.C.I. à Turin, et qu'il y mena une campagne très active aux côtés de Pajetta. Idéologique : et nous nous permettons ici de renvoyer à un interview, publié en français sous le titre « Pour une avant-garde révolutionnaire » (*Tel Quel* n° 29), où Sanguineti traite en profondeur des questions du rapport du langage et de l'idéologie, du travail sur la langue et du marxisme, de la « fonction critique » accordée à l'écriture, du concept de « culture bourgeoise », de l'avant-garde et du réalisme. « Textuel », enfin, et c'est ici que nous pouvons aborder *le jeu de l'oye* (tout en regrettant que l'ensemble des poèmes et des textes théâtraux ne nous soient pas encore accessibles).

Et pourtant, à lire superficiellement ce dernier livre, on pourrait être amené à ne trouver que peu de « traces » de cette activité théorique et politique. C'est que la « fonction critique », ici, passe par le langage, par ses capacités d'invention ou de transformation, au travers d'un véritable jeu. De « case » en « case » du parcours, en effet, de séquence en séquence, rien d'autre n'a lieu qu'un travail toujours dissemblable sur la langue, où ce que Mallarmé appelait la « disparition élocutoire » de l'écrivain, passe par le mythe du narrateur mort, enfermé dans sa « grande bière », et qui, à force de dire « ce qu'il voit » ne dit plus rien, mais laisse s'écrire le monde, autour. Le « réel » nous est donné dans une sorte de poussée de la langue, qui le découpe et l'ordonne, et désigne sans cesse ses « codes ». Texte ironique, donc, constamment drôle, retournant à chaque instant la fonction descriptive (« l'illusion réaliste », dirions-nous de ce côté-ci des Alpes) contre elle-même : cela produit cette écriture chatoyante, « miroitante sans refléter », pourrait-on dire, et qui vient gaîment bouleverser, sous nos yeux, nos lectures, notre parole, nos idéologies. Cela « défile » en quelque sorte devant nous, spectacles saugrenus ou mythes « modernes », fantasmagories, de « la nef des fous » à ces morceaux de corps bien nets, — film surprenant où viennent s'insérer ces paroles écrites, fragmentaires, désignées comme telles, mêlées aux signes et aux choses, et un peu semblables à ces « bulles » des bandes dessinées, ou à ces paroles peintes des tableaux primitifs, dont Freud se sert (et ce n'est peut-être pas indifférent, ici) comme métaphore du fonctionnement signifiant du rêve (G. W. II-III, p. 317). Ici la rapidité d'apparition et d'effacement des signes, la surimpression continuelle et la « saturation » des sens, produisent un véritable suicide du discours occidental, s'exténuant littéralement dans sa fonction dominante (« décrire »), et interdisant, en fait, par sa multiplicité, toute fixation à « un » sens, tout fétichisme. Il faudrait, bien entendu, parler de cela plus longuement (et peut-être aussi sur un ton moins « sérieux ») — mais nous pouvons en tout cas noter la part tout à fait décisive de la traduction, due à Jean Thibaudeau (dont nous devons souligner, plus généralement, l'apport essentiel dans la connaissance que nous pouvons avoir de l'avant-garde italienne), qui a réussi en ce livre, mieux qu'une « traduction », un véritable changement de langue.

« Le Carnaval »

Le second livre dont je voulais parler (« *Le Carnaval,* de Jean-Claude Montel, *Seuil,* coll. « Change ») présente aussi l'aspect chatoyant, miroitant, de l'écriture du *jeu de l'oye*. Là aussi, les signes, les narrations, s'ébauchent sans jamais se figer, gardant sans cesse à nos yeux leur caractère de « possibles ». Cela donne une sorte de description décentrée, par où passent les signes, fragments mouvants de vies humaines à peine esquissées, et d'architectures urbaines ; pas de « personnages » donc, mais des corps, résistant plus ou moins à ce milieu de langage qui les baigne, persistant plus ou moins longtemps sur la page. « Voici un livre », dit le prière-d'insérer, « dont le sujet même est multiple : la multitude ». Livre où il faudrait se laisser entraîner comme dans une foule, au rythme même de son mouvement, de sa lecture. Et pourtant, ne le cachons pas, il nous semble qu'au travers de ce livre s'inscrit un des dangers de l'écriture nouvelle, quelque chose qui pourrait vite devenir une impasse (et peut-être faut-il se demander si le fait que le nom de Marx, dès le prière-d'insérer, n'y soit

désigné que comme « empreinte énigmatique », n'est pas étranger à cela) : il semble bien, en effet, que cette écriture se contente de « circuler » au travers d'un jeu formel, presque formaliste, où son activité soit bien réduite. Comme si, par une sorte d' « ablation de la dernière instance » (repérable aussi au niveau théorique), la dialectique signifiante était aplatie en un simple jeu de permutations ou de substitutions d'éléments, que l'écriture ne saisit pas dans leur « monumentalité » ordonnée. On peut ainsi se demander si la force de transformation, le travail sur et dans la langue (surtout sensibles dans les séquences « organiques ») ne sont pas le plus souvent, ici, résorbés dans une auto-description, ou un jeu de surfaces bloquant la profondeur signifiante de l'écriture : ce livre sur la multitude est-il bien un livre « multiple » ? Toute polyphonie n'est-elle pas, ici, écrasée ?

Tel qu'il est, le roman de Montel semble bien indiquer un danger formaliste (précisons que cette question, cela va de soi, excède le cas du *Carnaval* pour se poser à toute tentative d'écriture non bloquée dans les schémas de la « communication » simple), formalisme où la linéarité n'est que brisée au lieu d'être creusée, c'est-à-dire où le travail dans la matérialité de la langue, et la syntaxe, n'atteint pas, en fait, son rendement maximum ; les incontestables qualités d'écriture du livre de Montel ne peuvent que nous faire regretter qu'il soit plus souvent voué à la circulation en surface des formes, qu'au geste de leur production.

Archées

Autre livre confronté aux mêmes questions : dans *Archées* de Jacques Henric (Seuil, coll. *Tel Quel*) la langue paraît traitée en profondeur, l'écriture atteignant une multiplicité signifiante, théâtrale, active, non soumise à la « représentation », par quoi l'écriture « moderne » tente de se démarquer de l'idéologie dominante, dans sa variante « littéraire ». Jacques Henric, dont on se souvient des chroniques de *France Nouvelle,* où il travaillait inlassablement à divulguer, à expliquer et à faire passer dans ce journal d'avant-garde politique les recherches les plus en pointe de l'avant-garde « formelle », tente ici directement (et avec une maîtrise que peu de « premiers livres » possèdent) cette pratique nouvelle de la langue (un peu au sens ou Althusser parle, à propos de Marx et de Lénine, de « pratique nouvelle » de la philosophie). De quoi s'agit-il, dans *Archées ?* Au travers du thème en apparence bien innocent du « tir à l'arc », d'une véritable déconstruction du système idéologico-littéraire en place, d'un travail précis, réglé, sur le « refoulé » qui travaille les langues et les textes. Henric le dit lui-même, dans un interview réalisé par Philippe Sollers : « le lecteur se trouve dans sa lecture d'abord en contact avec les effets et [...] lui échappe le mode de production (le travail sur le signifiant), avec le texte comme reste, retombée, flèche fichée, morte, immobile, alors que c'est le parcours qui compte. Ce qui explique sans doute [...] ces séquences brèves, comme interrompues, sans cesse recommencées parce que coups ratés à chaque fois, avec tout un aspect répétitif, au niveau même de la syntaxe et du lexique, une sorte de progression en spirale, compromis si l'on veut entre la linéarité et la circularité. » Il évoque plus loin le « jeu entre une circularité voulue de l'écriture et la linéarité obligée de la ligne écrite (tension de chaque séquence). » Ce qui se joue donc, dans *Archées,* c'est la production même des signes, saisis dans leur mouvement, indiquant en quelque sorte, par tout un travail formel, ce travail « d'avant le sens », cette dépense non soumise à la communication, à l'échange, qui excède et travaille « par en-dessous » les codes culturels dominants. Le jeu se fait entre deux « axes » (chacun possédant ses prélèvements de textes), l'un, « occidental », étant celui du désir et de la guerre, du code « courtois », de l'accumulation du sens, — l'autre, « oriental », en quelque sorte la blessure du premier, se marquant par un « procès sans sujet », hors de toute cause et de toute fin : la confrontation des deux axes, dans sa violence, ses chocs, ses coupures, ne fait ici qu'annoncer un changement du « rapport de forces » culturel, soit, sans renier en rien « l'héritage » du passé, une façon d'y dégager les éléments dominés des éléments dominants, et de faire jouer ceux-ci contre ceux-là. *Archées* peut donc se définir comme le roman du « tir » inachevé (dont la cible est l'infinité linguistique et culturelle), du sens jamais atteint, du travail souterrain ébranlant le sol idéologique (métaphysique) de ce que nous continuons à appeler « littérature » .Ici, pas d' « histoire » ni de « sens », mais un travail obstiné, jamais fini, exigeant une transformation radicale de la lecture (de l'inconscient du lecteur), par un mouvement englobant, scénique, à fort coefficient sexuel, de décharge et de recharge signifiantes. « Comment lire, dès lors ? » dit Henric, « en considérant sans doute chaque séquence (avec sa syntaxe « flash ») comme une accumulation dynamique, énergétique, préparant le départ toujours recommencé du « coup ». » et aussi : « pratique de l'espace, du différé (à lire au niveau du sens et du sexe) : coup toujours retenu, répété, n'atteignant jamais sa cible, la visant perpétuellement. » Que cette écriture tendue, démultipliée, excessive (et qu'il ne faudrait surtout pas prendre pour une écriture « poétique » : aucun effet esthétique ou décoratif, encore moins « mystérieux », n'est recherché ici !) soit une des percées les plus nettes de l'écriture hors de l'idéologie dominante (celle de la transparence idéale du « sens », de l'oubli de la trace), c'est ce qu'il nous semble : l'idéalisme qui ne survalorise le travail textuel (« l'art ») que pour mieux le censurer comme pratique (susceptible d'une analyse matérialiste) est ici, dans ses effets mêmes, profondément déjoué.

Voilà donc que nous pouvons accéder, en dépit de « dangers » ou d'erreurs de parcours, d'ailleurs déjà facilement repérables, à cette écriture nouvelle, radicale, courante et multiple pourtant, — à ces symptômes premiers et clairs de la transformation de notre culture qui s'annonce, en liaison avec l'avancée du marxisme, sa pénétration de plus en plus nette chez les travailleurs intellectuels, et son approfondissement théorique. Qu'il n'y ait pas à fétichiser cette recherche, ou à l'imposer comme un dogme, c'est bien évident. Mais qu'une avant-garde formelle tente d'articuler directement son travail à la théorie marxiste-léniniste (ce qui ne peut être que déterminé, en dernière instance, par l'amorce de transformation du statut social des intellectuels, leurs liens de plus en plus nets aux intérêts du prolétariat, leur participation de plus en plus nécessaire à la lutte de classe pour la démocratie et le socialisme), voilà le fait, sans précédent historique (qu'on songe aux avatars politiques et théoriques des formalistes russes, des surréalistes, ou pire encore des expressionnistes allemands et des futuristes italiens) qui réclame de nous une toute particulière attention. Rien d'étonnant à ce que l'on cherche, « en face », à étouffer ces signes, ou à brouiller le jeu. Et rien n'est joué : « Dans l'histoire, ce qui est nouveau et juste n'est souvent pas reconnu par la majorité au moment de son apparition et ne peut se développer que dans la lutte. »

Mais le texte à ses raisons, que l'idéalisme ne connaît pas.

G. S.

La NC théâtre

L'avant-garde des années 50 à l'honneur

Ces deux dernières années ont vu une résurgence d'intérêt pour un théâtre d'inspiration philosophique et métaphysique qui a fait les beaux jours du Théâtre des années 50. C'est George Wilson qui a fait le premier pas après l'interdiction de « la Passion du Général Franco » d'Armand Gatti en reprenant « le Diable et le Bon Dieu » de Jean-Paul Sartre. Le spectacle a tenu 7 mois dans la grande salle du T.N.P., ce qui est un record pour un théâtre subventionné. Jean Mercure a déterré une œuvre oubliée de Sartre « L'Engrenage », qui n'a pas non plus reçu un mauvais accueil du grand public, malgré la froideur des professionnels du spectacle. Au cours de la saison 69-70, Sartre figure toujours en bonne position, puisque deux troupes de la décentralisation ont montré simultanément « Les Mouches » : André Reybaz, avec le Centre Dramatique du Nord et Marie-Claire Valène et la Comédie de la Rochelle.

Quant à Beckett, jadis boudé par le grand public, il connaît en ce moment des heures de triomphe avec la compagnie Renaud-Barrault, qui remplit chaque soir le Théâtre Récamier avec « Oh les beaux jours ». Deux autres pièces, termineront le cycle Samuel Beckett : « En attendant Godot » et « La dernière bande », dans une mise en scène de Roger Blin. La compagnie partira ensuite pour une tournée internationale.

Une expérience exemplaire au Havre

Bernard Mounier qui dirige la Maison de la Culture du Havre, cherche à travers des expériences successives, à élaborer des liens solides avec un public nouveau, par une animation culturelle originale. Après avoir présenté « Apollo 69 65 29 », le spectacle qu'il a monté avec une jeune troupe du Havre dans différents comités d'entreprises et associations culturelles, il permet de nouveau à une jeune équipe de s'exprimer. André Benedetto et la Nouvelle Compagnie d'Avignon présenteront en effet leur dernière pièce sur le Havre « Emballage », écrite sur commande de la Maison de la Culture et de la Commission de coordination culturelle, à la salle Franklin du Havre. Y seront présentées également « Zone Rouge » et « Le petit train de Monsieur Kamodé ». C'est Jean-Pierre Oswald qui publiera la dernière œuvre d'André Benedetto.

La troisième saison du théâtre populaire des Pyrénées

Dirigé par Viviane Theophilidès, le Théâtre Populaire des Pyrénées, poursuit depuis déjà trois ans, un patient travail d'action culturelle grâce à des acrobaties financières (auxquelles doivent s'entraîner à présent, la majorité des animateurs de la décentralisation). Il bénéficie, grâce à un travail méthodique, d'une audience de plus en plus large : Cette année le spectacle de Catherine Dasté « Tchao et Lon-né », et le montage du T.P.P. sur Molière « Poquelin OO » leur a permis de toucher 3 900 enfants et 7 500 lycéens. A côté des spectacles pour adultes invités (« Xerxès » et « En attendant Godot »), le Théâtre Populaire des Pyrénées a créé cette année, deux spectacles, « L'éléphant en pleine mer » de Mrozek, et « pourquoi les animaux domestiques » de Armand Gatti. D'inlassables tournées dans les Maisons de jeunes, les cinémas, les facultés, les casinos des environs de Pau, gagnent à leur travail, un public toujours renouvelé.

Splendeur et mort de Joaquin Murieta

Pablo Neruda, l'un des plus grands poètes de langue espagnole, vient de publier sa première pièce, dans la collection « Théâtre du monde entier ». Le texte français est de Guy Suarès. Cette cantate conte avec un lyrisme terrible, la montée et la chute de Joaquin Murieta, le révolté, parti à la conquête de l'or. La lutte désespérée de ce « gringo » affamé de justice et d'amour se brisera contre l'égoïsme et le fascisme naissant de l'Amérique des nantis.

C'est Patrice Chéreau qui fera la création de cette pièce, au Piccolo Teatro de Milan. Une fois de plus, on peut admirer les efforts faits par le ministère des affaires culturelles pour encourager la création de nouveaux textes en France...

(Gallimard)

« Le travail à l'actors studio » d'après Lee Strasberg

La collection « pratique du Théâtre » vient de publier une sélection des cours que Lee Strasberg a donné depuis 1956 à l'Actors Studio de New York, l'une des plus prestigieuses écoles de théâtre du monde occidental. Fondé en 1947 par Elia Kazan, Cheryl Crawford et Robert Lewis, l'Actors Studio est une école, ou plutôt un laboratoire de perfectionnement destiné aux acteurs professionnels. Depuis 1947, Lee Strasberg a donné deux cours hebdomadaires dans son atelier privé. Il a eu des élèves aussi célèbres que James Dean, Montgomery Clift, Antony Perkins et Marlon Brando. A Paris, Delphine Seyrig et Jean-Pierre Joris se sont passionnés pour son travail. Profondément influencé par Stanislavski, Lee Strasberg n'a pas de méthode, bien qu'il examine avec beaucoup de précision tous les grands axes de la formation d'un acteur. Au fil de ses réflexions, il aborde les problèmes que pose l'exercice du métier de comédien dans la société américaine ou les seules valeurs reconnues sont les valeurs commerciales : Absence d'école officielle, de formation de base, chômage, sclérose du talent. Faisant prendre conscience au comédien de ses ressources personnelles, Strasberg l'aide à élaborer une technique qui lui permette de se contrôler. Un témoignage passionnant.

(Editions Gallimard)

LA PENSÉE

Revue du rationalisme moderne — Arts - Sciences - Philosophie
N° 149 - FEVRIER 1970

- **LOGIQUE DIALECTIQUE ET ANALYSE DES STRUCTURES,** par Maurice GODELIER.
- **REPONSE A MAURICE GODELIER,** par Lucien SEVE.
- **PARENTÉ ET INFRASTRUCTURE,** par Raoul MAKARIUS.
- **MOUVEMENTS PAYSANS ET FÉODALITÉ (de la fin de l'Ancien Régime au milieu du XIX^e siècle),** par Albert SOBOUL.
- **L'ENSEIGNEMENT ET LA RECHERCHE AU GOUT DE LA « NOUVELLE SOCIETE »,** par Georges COGNIOT.
- **L'ALVÉOLE DE LA DIALECTIQUE DE LA CONNAISSANCE (du geste de l'index à l'image typique [III],** par TRAN DUC THAO.
- **LES IDÉALITÉS MATHÉMATIQUES (correspondance entre Jean Desanti, Paul Labérenne, Michel Vadée).**

Rédaction et abonnements : 168, rue du Temple - PARIS-3e
Vente au numéro France : **6,50 F** ; Etranger : **8,50 F**
Abonnement 1 an (6 n^os) France : **32,50 F** ; Etranger : **36,50 F**
C. C. P. EDITIONS SOCIALES : 4209-70 Paris

Expositions

l'affiche NC

Conférences

D'UN COUP D'ŒIL... Informer de tout ce qui se déroule dans le domaine des Arts et de la Culture : Expositions, théâtre, concerts, recherche, qu'il s'agisse des nombreux et actifs Centres Culturels, MJC, ou d'organismes à caractère privé, c'est ce que permettra chaque mois « **L'AFFICHE N. C.** » répondant au double besoin, d'information pour un public de choix, et pour les organisations culturelles de publier judicieusement leurs programmes.

VILLEPARISIS
Galerie du Centre Culturel Municipal
114, avenue Ambroise-Croizat - 927-67-95
Exposition du 11 avril au 24 mai

EDGARD NACCACHE

SAINT-OUEN

7e SALON

Peinture - Sculpture
Gravure
Projets d'Architecture

Château de ST-OUEN
Rue Albert-Dhalenne

LE CENTRE CULTUREL COMMUNAL DE BAGNOLET
organise
du 5 au 31 mai 1970

LE MOIS DES ARTS PLASTIQUES

Peintures, sculptures, tapisseries, sérigraphies, etc. seront exposées dans toutes les salles publiques de la ville, magasins, usines, etc.

CENTRE CULTUREL COMMUNAL DE BOBIGNY

SAINT POL ROUX

L'ESPOIR

manuscrits, lettres, photographies, éditions rares, peintures

« Saint Pol Roux me parle avec des mots qui font images avec la vie. »

ARAGON.

15 avril-15 mai
2, rue de l'Union - 884-16-62

DRANCY

Dans le cadre de l'année internationale de l'éducation organisée par l'UNESCO

QUINZAINE DE LA LECTURE ET DE L'ÉDUCATION

Du 15 au 20 Avril

Avec la participation des écrivains et artistes :
Catherine CLAUDE, René ANDRIEU, Jean EFFEL, Pierre GAMARRA, BOURVIL, François de CLOSET, Maurice ROCHE, Georges SORIA, Pierre COCHEREAU, Roger DELMOTTE et la collaboration du S. N. I., du Groupe Français de l'Education Nouvelle, la Fédération des œuvres laïques de Seine-Saint-Denis, du TEP.

EXPOSITION SUR L'EXPRESSION ET L'ÉDUCATION DE L'ENFANT

SERVICE CULTUREL MUNICIPAL, Salle des Fêtes, Parc de la Mairie. Rens. : AVI 05-74

Tous les livres et « La Nouvelle Critique » sont en vente à

LA LIBRAIRIE NOUVELLE

8, boulevard Poissonnière - Paris 9e C. C. P. 10.922.60 TEL. 824.77.63 **expédition sous 48 heures**

GENNEVILLIERS
Centre Culturel Communal
Ensemble théâtral
de Gennevilliers
CALIFORNIA STORY
de Ernst Ottwalt
et Hans Eisler
Traduction, adaptation et mise en scène :
B. Sobel et J. Dufour (sur le thème
de « l'Or de Blaise Cendrars)
10-11 avril, à 20 h 30
12 avril à 15 h

Samedi 18 avril, à 20 h 30
BARBARA
Jeudi 30 avril, à 20 h 30
Jazz : John Lee Hooker
E.T.G. 733-79-78
C.C.C. 733-34-89

CINEMA

UN CERTAIN XX^e SIÈCLE

du 13 au 19 avril 1970

lundi 13 à 20 h 30
« J'accuse » (Abel Gance)
« L'horizon » (Jacques Rouffio)
mardi 14 à 20 h 30
« Octobre » (S. M. Eisenstein)
mercredi 15 à 20 h 30
« Nuit et Brouillard » (Alain Resnais)
« La bataille du rail » (René Clément)
jeudi 16 à 20 h 30
« Terre d'Espagne » (Joris Ivens)
« Mourir à Madrid » (Frédéric Rossif)
vendredi 17 à 20 h 30
« La vie est à nous » (Jean Renoir)
« 36 » (Henri de Turenne)
samedi 18 à 20 h 30
Algérie (inédits)
Vietnam (Joris Ivens)
Colombie (J.-P. Sergent)
« Cuba Si » (Chris Marker)
dimanche 19 à 15 h
« Joli Mai » (Chris Marker)
« Classes de lutte »
« Mai 68 » (inédits)

Théâtre de la commune
2, rue Edouard-Poisson
93 - **AUBERVILLIERS**
Tél. : 352-64-83 - 352-63-95

PANTIN le Centre Culturel Communal
présente : **Samedi 18 avril à 20 h 30**

MOZART - XENAKIS - SCHUBERT
par l'octuor de Paris
DEBAT
Salle des Fêtes, 104, rue de Paris. 93 - PANTIN. 845-78-78

SAINT-OUEN

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

avec
HENRI TISOT
Présenté par le Théâtre
de la région parisienne
Mercredi 8 avril
à 21 h
Cinéma Alhambra
5, rue des Rosiers
Tél. : 254.50.23

BERNARD SHAW

au
TEP
jusqu'au 31 mai

avec

MAJOR BARBARA

création en France

TEP

maison de la culture
direction Guy Rétoré
17, rue Malte-Brun
Paris-20^e

Métro : Gambetta
Location : 636.79.09
Collectivités : 797.06.39

STAINS
Centre de Culture Paul ELUARD Place Marcel-Pointet
LE BOURGEOIS GENTILHOMME avec Henri TISOT
présenté par le Théâtre de la région Parisienne
Vendredi 17 avril, à 21 h
752.28.80

En mairie de
LA COURNEUVE
du 19 avril au 3 mai

GRANDE EXPOSITION sur

PRESOV

(ville jumelée de Slovaquie)
Splendides pièces du musée, produits de l'industrie et de l'art régional, peintures contemporaines.

BAGNOLET
Deuxième Concours
du jeune BALLET
et du jeune CHOREGRAPHE
organisé par la ville de BAGNOLET
Samedi 18 avril, à 20 h 30
Gymnase Maurice-Bacquet
angle de la rue Descartes
et rue Julian-Grimau

THEATRE
DES AMANDIERS
Maison de la Culture
60, rue Greuze
92 - **NANTERRE**

LE ROI LEAR

W. Shakespeare

mise en scène de
Pierre DEBAUCHE

Du 23 avril au 30 mai

Chaque mercredi, vendredi, samedi à 20 h 30
Le dimanche à 16 h

Tél. : 204.18.81

Peter Brook et « le théâtre sans fard »

Peter Brook nous parle de théâtre. Les réflexions qu'il nous propose sur les rapports spectacle-spectateurs, la création collective, la technique, sont celles d'un homme de métier pour qui la théorie n'est pas indépendante des œuvres elles-mêmes. Il ne nous livre pas de recettes, il veut nous faire partager ses inquiétudes, ses hésitations.

Peter Brook, né à Londres en 1925, Master of Arts de la Faculté d'Oxford, Docteur honoraire de l'Université de Birmingham. Il est actuellement un des directeurs de la Royal Shakespeare Company. Il a débuté en 1944 à Londres avec La machine infernale **de Cocteau. Ses principales mises en scène,** La visite de la vieille dame **de Durrenmat,** Le Roi Lear, Hamlet, Titus Andronicus **de Shakespeare, l'**Œdipe **de Sénèque,** Le balcon **de Jean Genet,** Marat-Sade **de Peter Weiss. Il travaille actuellement au film tiré du** Roi Lear **de Shakespeare, qui lui a valu en 1963 le grand prix de mise en scène au Théâtre des Nations.**

Le lecteur voudra bien se rappeler qu'il s'agit d'une interview, et non pas d'un texte écrit. Le texte que nous publions est composé à partir de l'émission d'Enrico Fulchignoni, réalisée par Maurice Dugowson, dans la série « Un certain Regard ». **Le service de la recherche de l'O. R. T. F. et Peter Brook nous ont permis de publier ces extraits. Nous les en remercions vivement.**

Peut-on vivre sans théâtre ?

Aujourd'hui, pour ceux qui travaillent au théâtre, le problème se pose toujours de la même manière. Nous œuvrons, pour une raison ou pour une autre, dans une forme qui n'est pas nécessaire. Si nous essayons d'être honnêtes, nous sommes forcés de nous rendre compte que nous sommes très loin de la situation de ceux qui travaillent à la TV par exemple. Ceux-ci travaillent dans une forme qui est demandée ; le public exige constamment quelque chose de ceux qui travaillent à la TV et ces derniers sont forcés de répondre à ce public « dévorateur », qui a constamment besoin d'une image sur l'écran.

Le cinéma est sans problème de ce type. On sait que tout le monde a envie d'aller au cinéma, ça entre dans le rythme de vie du XX^{e} siècle. Au théâtre, on fait un travail auquel on croit d'une manière ou d'une autre, et en même temps, on se rend compte qu'aucune société, aujourd'hui, n'a réellement besoin de cet objet, de ce processus. On peut très bien fermer tous les théâtres, on peut très bien vivre sans — je vais très rarement moi-même au théâtre —. Ainsi, si on se trouve à un moment pauvre de l'histoire du théâtre, un moment où ce théâtre n'a pas de raison d'être, on cherche l'explication partout. On dit : c'est la faute de l'auteur, ou alors c'est parce que le style du jeu est figé, ou enfin c'est parce que les bâtiments ne correspondent plus aux formes nécessaires aujourd'hui... Tout cela est vrai. Mais la base du problème est dans le rapport avec le spectateur, dans les deux sens. Si le spectateur vient à la représentation sans besoin réel, il n'est pas capable d'apporter l'aide dont a besoin la représentation pour arriver à ce que les Japonais appellent « la fleur ». Dans les théories du Nô, il y a ce mot « fleur ». Le mot fleur est pour nous apparemment un mot pittoresque et fort romantique ; on parle du moment précieux dans une représentation, comme étant la fleur. La fleur est l'apparition de quelque chose de très palpable, grâce à une conjonction des éléments. Pour que la fleur puisse apparaître, il faut quelque chose du côté du comédien et bien entendu autre chose de la part du spectateur. Ce qui est impensable si le spectateur vient pour des raisons mornes et tristes. Toutes sortes d'attitudes, — il y en a mille —, n'ayant rien à voir avec cette attitude simple, qui est : « je vais au théâtre parce que je ne peux pas supporter de vivre sans. — c'est peut-être trop dramatique... —. Ma vie ne sera pas la même si, d'une manière régulière, je suis forcé de me priver de ce contact ». Comme il s'agit plutôt de l'attitude triste, « on va au théâtre ». Bien entendu, ce public vient avec une pauvre contribution et pour cette raison, il me semble que parmi tous les aspects du théâtre à revoir aujourd'hui, le plus urgent est la question du rapport avec le spectateur, de chercher dans quelles conditions il serait possible de modifier ce rapport et de créer un autre pôle d'intérêt.

Marat-Sade et les Maîtres-fous

Je crois qu'il y a une très grande possibilité, très saine, de passage d'influences, par certains contacts directs. Dans le *Marat-Sade,* les comédiens anglais, qui ne sont pas d'une nature excessivement exubérante, (l'Anglais, le comédien anglais a une très grande force émotionnelle,) ni froids, ni sans émotions comme on le pense dans d'autres pays, ne s'expriment cependant pas avec la facilité des Latins pour aborder les problèmes posés par le *Marat-Sade ;* c'est-à-dire créer des images de la folie d'avant l'époque des tranquillisants.

Au début de nos études, nous étions très frappés par le fait que, même en allant dans les asiles, dans les cliniques, le comédien le plus « Stanislawsky », qui voulait trouver dans la vie le modèle du personnage qu'il voulait créer, risquait d'échouer. Parce que, du moins à Londres, on ne peut pas trouver l'équivalent de la folie reflétée par les images de Goya. Il leur fallait trouver en eux la possibilité de se libérer des impulsions réelles, qui sont là et dans chacun de nous, pour créer sur scène ces mouvements géants, pour donner une pleine expression à leur propre folie. J'avais vu *Les maîtres fous* de Jean Rouch, qui m'avaient énormément impressionnés, et j'avais pensé qu'il serait très utile de montrer ce film aux comédiens.

Heureusement, la copie est arrivée avec 6 semaines de retard et, au lieu de faire ce que j'aurais fait sans réfléchir, de leur montrer dès le début certains documents, nous étions forcés d'attendre. Pendant ces 6 semaines, les comédiens ont fait tout le travail de base du *Marat-Sade* : une étude basée sur des exercices et des improvisations autour de la folie. Après 6 semaines d'un travail très dur, très rigoureux, très intense, ils avaient vu. Chacun avait fait sa propre tentative d'aller au bout de ses possibilités dans cette direction.

Ainsi, ils avaient une expérience concrète des obstacles et des possibilités. Et ces comédiens, ainsi préparés, sont un beau jour allés voir le film de Jean Rouch. Vous vous rendez compte que s'ils avaient vu le film au début, ç'aurait été une chose complètement théorique. Ils l'auraient vu comme nous voyons des spectacles exotiques, des danseurs qui viennent de Bali ou du Niger, quelque chose n'ayant aucun rapport avec nous parce qu'on dit : ah ! oui, mais les Noirs ont du rythme... Mais il n'y a pas ce côté direct. Là, le film était le choc le plus utile pour notre travail parce que le comédien se rendait compte qu'il s'agissait exactement du même geste, de la même nature de geste et que, par rapport à cela, ce qu'il faisait était pauvre, pas adéquat, constipé...

Le comédien a vu ce qu'il y avait à voir, ce qui correspondait à ce qu'il faisait et le lendemain il pouvait reprendre son travail avec des possibilités élargies.

Grotowski

Il y a quelques années j'ai invité Grotowsky à venir travailler avec nos comédiens. Il est venu passer 15 jours. A huis-clos. Il travaillait avec ces mêmes comédiens. Et bien entendu, il ne lui était pas possible, en quelques jours, de montrer et de transmettre un système qui ne prend son sens qu'après plusieurs années de travail et dans les conditions qu'il a créées pour lui-même en Pologne. Et ces comédiens avaient ce désir qu'a tout comédien d'apprendre quelque chose, c'est-à-dire d'être aidé à mieux jouer.

Grotowsky, heureusement, est très conscient du danger d'encourager chez les autres groupes une imitation servile et inutile de ses méthodes.

Aujourd'hui, si on leur demande : qu'est-ce que tu a appris avec Grotowsky ? Heureusement, ils ne peuvent pas répondre. Dans ce sens, Grotowsky a amené quelque chose de très précieux à chacun d'eux. S'il leur avait laissé des choses précises à copier, à imiter, il leur aurait fait du mal. On voit, aujourd'hui, que là où l'influence de Grotowsky est très mauvaise, c'est chez tous les groupes que l'on n'a jamais vu, qui n'ont pas travaillé avec lui, mais qui ont entendu parler de certaines choses, de certains exercices, et essaient de copier à leur manière. C'est le contraire de l'ouverture donnée par la rencontre entre deux systèmes de travail.

Pourquoi 40 spectateurs ?

Si on a une seule personne dans une répétition, une personne venant de l'extérieur, ça change tout, ça devient une représentation et c'est pour ça qu'on n'a pas très envie d'admettre des gens lorsque tout le monde commence à jouer. Il y a un cabotinage instinctif, chez le metteur en scène par exemple, qui entre en jeu immédiatement s'il sent derrière lui quelqu'un qui vient de l'extérieur. Mais pour Grotowsky, je crois que la seule manière de comprendre son attitude, c'est de comprendre pourquoi, depuis le début, il a appelé son théâtre « théâtre-laboratoire ». Toujours insister là-dessus : Ce n'est pas un théâtre. Les comédiens ne font pas de spectacle. C'est un groupe qui ne nie pas l'existence d'autres théâtres, d'autres groupes, mais qui a décidé d'un certain travail de recherche et créé pour lui-même un laboratoire. Ces comédiens sont 8 je crois, ils travaillent et ils vont très loin. Pour compléter leurs expériences (les expériences de laboratoire), ils ont besoin de cet élément chimique, et pour cela il leur faut un seul spectateur. Alors sachons leur être très reconnaissant quand, parfois, ils en laissent quand même venir 40 ! Mais ce n'est pas une manière de nier l'existence du spectacle. Eux, font un travail de laboratoire.

La fête

Une fête bien enracinée est déjà très proche d'un événement théâtral. Aujourd'hui, nous sommes devant le même problème de pauvreté. Nous n'avons que très peu de possibilités, en dehors peut-être du « pop », de créer un art spontané de célébration publique. Nous avons très peu de fêtes véritables.

La semaine dernière, j'ai vu à Londres une troupe qui joue pour des enfants. Elle a commencé en passant par les rues de Camdentown. Douze comédiens, habillés comme des Martiens, marchaient en procession, avec quelqu'un qui chantait dans un haut-parleur « bip bip bip » ... « pick me to your leed... ». Et ils passaient devant des écoles, d'où les enfants sortaient et les suivaient. Finalement, ils ont commencé à jouer entre deux garages, avant d'être contraint de partir par la police. Tout cela a pris des formes très animées et très intéressantes. L'intervention de la police a créé un véritable élément de « happening » qui a permis aux spectateurs, 50 enfants, de juger eux mêmes certaines choses par rapport à l'autorité, le spectacle, etc.

Le côté du « happening » qui est joué dans d'autres conditions, dans les rues, dans les garages, ouvre une très grande possibilité. Par contre, le fait que le « happening » soit complètement sans structure et dépende de l'invention spontanée et de l'improvisation, crée une forme d'une telle difficulté que presque tous les « happening » sont de mauvaise qualité ; parce qu'il faut, pour pouvoir exploiter les possibilités de s'épanouir réellement dans un contexte d'une telle liberté, un souffle et une richesse intérieures que très peu de groupes théâtraux possèdent. Le « happening » est une invention étonnante qui a une mauvaise réputation parce qu'elle prend trop souvent des formes très banales et devient le reflet d'une certaine simplicité d'esprit. Il pourrait être aussi le reflet de la richesse naturelle d'une communauté et dans ce sens-là, être assimilé à une fête populaire.

Il y a une très grande confusion autour du mot « improvisation ». L'improvisation est la chose la plus difficile qui soit. C'est l'aboutissement. On peut, en travaillant d'une certaine manière et pendant toute une vie arriver, peut-être, à une improvisation juste, c'est-à-dire à une vraie spontanéité. Ainsi, on peut dire qu'il y a improvisation et improvisation. Et comme on en parle trop, comme si l'improvisation était la même chose que n'importe quoi, une fausse impression est donnée d'une chose qui est à la base de toute activité théâtrale juste.

Je crois qu'on peut dire que chaque société — le théâtre étant un reflet très exact d'une société — a le théâtre qu'elle mérite. Et si le théâtre est pauvre, c'est un reflet juste, honnête, d'un état d'âme pauvre. Pour que l'improvisation puisse aujourd'hui prendre une forme féconde, il faut que ceux qui la cherchent découvrent en même temps autre chose dans la vie de la communauté théâtrale. Par exemple les groupes qui basent leurs improvisations sur un grand besoin politique de chercher et d'exprimer certaines attitudes politiques, reflètent déjà un travail plus riche que ceux qui font de l'improvisation, juste pour être libres.

Sous quelle forme, une création et une inspiration collective ?

Il y a d'abord le refus de l'auteur. Les auteurs depuis longtemps ont pris une attitude de dominante dans le théâtre, qui a très rarement été justifiée par la qualité de ce qu'ils ont donné. Ici, l'auteur est refusé, et, le comédien, le groupe de comédiens cherchent à remplacer cette expérience théorique d'un individu par quelque chose qu'ils trouvent en eux-mêmes. Les groupes qui essaient de travailler de cette manière, font souvent un travail très honnête et très loin du réel. Le « Living Theatre » par exemple, travaille pendant deux ans, trois ans, tous les jours, constamment, en essayant de tourner autour d'un certain thème ; de trouver d'abord un thème qui concerne le groupe, en sachant que si 30 personnes se sentent concernées, il est probable que la petite communauté autour, le public, le soit également. Peut-être pas de la même manière, mais à un certain degré.

Le théâtre n'est pas très loin aujourd'hui de se trouver dans la situation où se trouvait le cinéma quand on se rendait compte qu'il y a le metteur en scène qui fait la mise en scène, et ce qu'on appelle le metteur en scène-auteur, qui devient l'individu s'exprimant directement par cette forme. Bien entendu, le metteur en scène n'est pas exclu (c'était la conception d'Artaud par exemple, que le metteur en scène devienne auteur dans ce sens-là).

La technique

Nous évoquions à Stattford l'autre jour, avec l'ensemble des metteurs en scène, le problème qu'ont les comédiens qui sont parfaitement capables de se faire entendre. On entend dans leur voix une absence de sincérité qui perce quand ils sont forcés de parler plus fort que la mesure. Ce qui n'existait pas, n'existe toujours pas chez le grand comédien d'une vieille école ayant compris et accepté cela, et qui existe maintenant d'une manière très forte.

Ainsi, le comédien est forcé d'accepter une espèce de compromis ; et devant ce problème, la seule chose qui puisse le transformer est la technique. Il est complètement périmé de dire : le comédien doit être entendu ; j'ai connu des comédiens qui pouvaient chuchoter devant 2 000 personnes. C'est sans importance. Ce qui compte, c'est qu'aujourd'hui, on peut, disons, sonoriser, mettre des micros partout, comme on a dans un studio d'enregistrement, de telle manière que le comédien soit en mesure

de jouer devant 2 000 personnes si nécessaire, avec la détente juste qui est rarement donnée par l'acoustique.

Le jour de la première du *Roi Lear* à Stattford, nous avons eu le matin une répétition (c'est mieux, pour le comédien de travailler le jour d'une première, que de ne rien faire. On est plus détendu si on a quelque chose à faire) et il a été décidé de passer toute la pièce, tous les mouvements, tous les déplacements, tout ce qu'on fait dans le spectacle, mais très bas, pour ne pas gâcher l'effet vierge de la représentation, mais quand même, de tout faire. Et c'était même assez difficile ; je devais au début arrêter les comédiens, quatre ou cinq fois car ils commençaient instinctivement à jouer, jouer assez fort. Après avoir pris l'habitude de jouer pas plus fort que ça, ils commençaient ainsi à jouer la pièce en marquant chacun pour lui-même, ce qu'ils cherchaient, ce qu'ils faisaient, les intonations et tout. J'étais assis au fond de la salle, et je me rendais compte d'une chose très inattendue. A Stattford, l'acoustique est très mauvaise. Le théâtre est difficile, très difficile, pour les comédiens et il faut toujours parler très fort dans ce théâtre parce qu'il a été très mal construit, très mal conçu et les comédiens détestent y jouer. Tout à coup, je me rendis compte que chaque mot était parfaitement audible de partout. C'est si miraculeux qu'on a fait descendre tous nos collaborateurs, tous nos metteurs en scène, directeurs ; tous sont descendus de leurs bureaux pour assister à cette répétition. Et on a vu quelque chose qui est un vrai phénomène, parce qu'il n'y avait aucune tension, parce que cette répétition a créé par sa forme une détente rare. La clarté des intentions des comédiens permettait la compréhension ; on voit ainsi, à quel point, même l'acoustique est une chose relative.

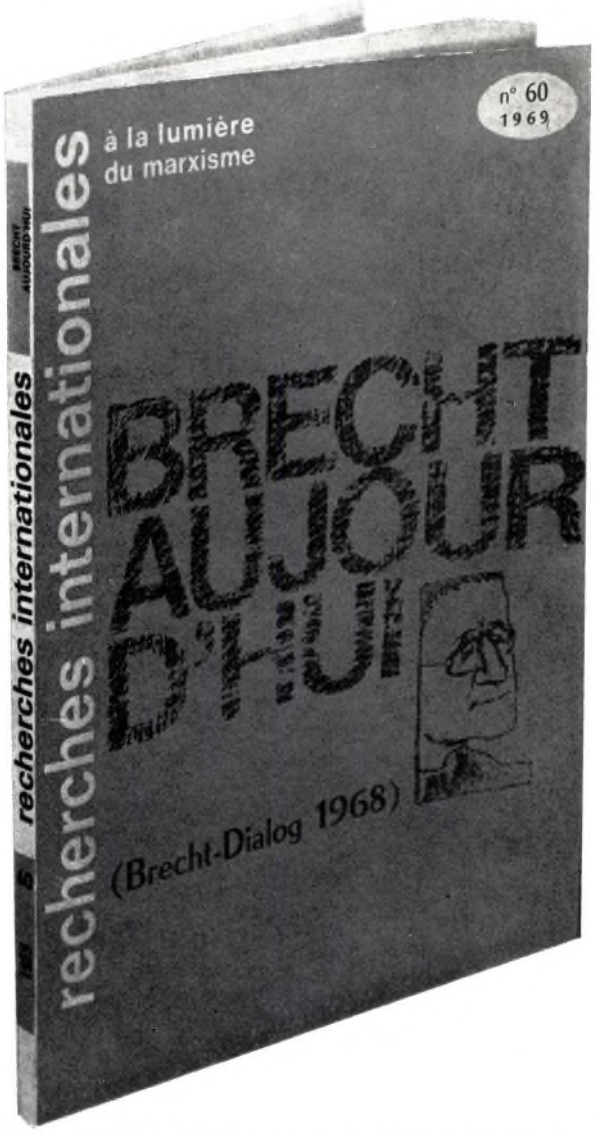
Ils ont joué, ils ont tout joué ; la moindre pensée, la moindre indication était là ; ils ont passé la pièce plus rapidement que dans une représentation. Avec Michel Saint-Denis, Peter, les décorateurs nous étions tous convaincus que nous étions en train d'assister au jeu de l'avenir, que le jour où réellement les salles donneront d'une manière régulière aux comédiens la possibilité de jouer de cette manière, même la voix un peu élevée de ce qu'on appelle aujourd'hui le style réaliste, sera aussi exagérée que le jeu de Sarah Bernardt dans les films ; et que la direction, la bonne direction sera vers un jeu très léger, très rapide, qui n'a rien à voir avec cette rhétorique qui, de nouveau, ne correspond à rien à notre époque.

Recherches Internationales

n° 60

Brecht aujourd'hui

(Brecht Dialog 1968)



Le numéro présente de larges extraits d'un colloque international qui s'est tenu à Berlin (R. D. A.) du 9 au 16 février 1968.
Commandez ce numéro en utilisant l'encart à l'intérieur de la Revue.

culture actualité

Le X[e] Festival international de T.V. de Monte-Carlo.

Trente-six pays ont présenté quatre-vingt-cinq films de télévision au Festival 1970 de Monte-Carlo.

Le premier prix récompense « le programme ayant contribué le mieux à l'idéal d'action pacifique internationale ». Il est allé, cette année, à l'œuvre « Les Doux Jeux de l'été passé » tirée d'un conte de Guy de Maupassant et présentée par la Tchécoslovaquie. C'est la quatrième fois en cinq ans que la Tchécoslovaquie remporte le premier prix (1966, 1968, 1969, 1970).

Les participants au Festival ont loué unanimement la qualité des œuvres sélectionnées par les pays socialistes. Ils estiment, en outre, que le niveau de l'ensemble des émissions présentées progresse d'année en année. Ils y voient le signe d'une maîtrise de plus en plus grande de la télévision, en tant que moyen d'expression spécifique.

M. Pierre Schoendoerffer, président du jury a déclaré que la plupart des films projetés au Festival exprimait « la grande inquiétude devant toutes les forces qui menacent l'homme, avec en toile de fond les problèmes clés qui dominent : la liberté et la justice ».

Une enquête sur la situation du cinéma français.

M. André Astoux, directeur du C. N. C. (Centre National de la Cinématographie) fait effectuer par ses services une enquête sur « la situation du cinéma français ».

Cinq commissions ont été travaux portent sur les questions suivantes : production, marché intérieur, marché extérieur, création artistique et action culturelle, actions propres de l'Etat.

Un rapport de synthèse sera établi à partir de ces travaux. Il sera adressé avant l'été à M. Michelet, ministre des Affaires Culturelles, en vue, dit-on, de définir une politique du cinéma en France et un plan d'action pour la rentrée 1970.

Béjart au T.N.P.

Quatre-vingt-dix mille spectateurs ont assisté aux spectacles donnés pendant un mois par Béjart et sa troupe au T.N.P.

Francis Jeanson, directeur de l'action culturelle à Chalon-sur-Saône, victime de l'arbitraire du pouvoir.

M. Francis Jeanson avait été chargé, le 1[er] janvier 1969 par le ministère des Affaires culturelles, de diriger à Châlon-sur-Saône, avec l'accord du maire de cette ville, une équipe d'action culturelle pour préparer la mise en place d'une maison de la culture.

Cette décision s'est heurtée à l'opposition de M. André Jarrot, député - maire U. D. R. de Montceau-les-Mines. Celui-ci a « persuadé » la majorité du Conseil Général de Saône-et-Loire, de réduire de 90 000 à 40 000 F la subvention attribuée à la maison de la culture de Châlon. Il a, en outre, rencontré M. Chaban-Delmas qui a estimé, après cette entrevue, que la conjoncture n'était pas favorable à une décision officielle de nomination de M. Francis Jeanson comme directeur de l'action culturelle à Châlon-sur-Saône.

M. Francis Jeanson est ainsi contraint de remettre sa démission.

Le seul grief expressément formulé contre lui par M. André Jarrot, est son attitude pendant la guerre d'Algérie.

Cette nouvelle affaire s'inscrit dans la liste déjà longue des mesures arbitraires, résultant de la connivence du pouvoir et de politiciens réactionnaires locaux, contre les animateurs culturels.

André Faivre, secrétaire de la fédération communiste de Saône-et-Loire a fait à ce propos une déclaration.

Il y a là une discrimination intolérable et un précédent lourd de conséquences. Ce fait n'est pas pour nous surprendre et, au-delà de la personnalité de F. Jeanson, il s'insère dans cette politique du gouvernement gaulliste-centriste qui n'accorde que 0,37 % du budget de l'Etat aux affaires culturelles, qui réduit de nombreux acteurs et artistes au chômage, qui tend à écarter les couches populaires de l'accession à la culture tout en leur faisant payer la plus grande part du coût des équipements culturels. Tel est le cas pour la Maison de la culture en construction à Châlon-sur-Saône.

Dans une question écrite notre camarade Roland Leroy, secrétaire du Comité central, député de Seine-Maritime, attire l'attention du ministre des Affaires culturelles sur « la réprobation provoquée par le caractère arbitraire des motifs invoqués par le gouvernement dans son refus de la nomination de M. Francis Jeanson à la direction de la Maison de la Culture de Chalon-sur-Saône. »

Il lui demande encore « de bien vouloir lui faire savoir quelle mesure il entend prendre pour mettre un terme à cette atteinte à la liberté d'opinion, et faire promulguer l'arrêté officiel de nomination ».

Censure locale à Brest.

Le conseil municipal de Brest, présidé par M. Georges Lombard, ancien député P. D. M. a décidé de partir en guerre contre l'érotisme et la pornographie.

A la demande, précise-t-il, de « six ou sept cents Brestois excédés par la frénésie de débauche et d'incitation à des spectacles inadmissibles » il a adopté un vœu demandant « de prescrire des enquêtes sérieuses sur l'origine de toute une production audio-visuelle, littéraire et journalistique qui attente aux droits mêmes de l'enfant ; de faire saisir tous les ouvrages pornographiques exposés et de pénaliser toute personne fautive, conformément à l'article 283 du code pénal ; de taxer tous les ouvrages érotiques comme « objets de luxe » et d'affecter le produit de cette taxe à des œuvres de moralisation publique ; de prescrire que ces ouvrages et objets soient dorénavant vendus uniquement dans des officines déclarées et surveillées où les mineurs n'auraient pas accès ».

On sait que la lutte contre l'érotisme et la pornographie sert bien souvent de prétexte pour des atteintes à la liberté de création et d'expression.

Rappelons que le même conseil municipal de Brest avait interdit la projection du film de Caude Autant-Lara « La Jument Verte ».

La condamnation de Eric Losfeld : un précédent inquiétant.

La 17e chambre correctionnelle de Paris a condamné l'éditeur Eric Losfeld et sa femme, dirigeants des éditions du Terrain vague, respectivement à 7 000 F et à 3 000 F d'amende et à la privation de leurs droits civiques pendant cinq ans.

Ils étaient poursuivis pour n'avoir pas déposé au ministère de la justice le livre « Le journal de Jeanne » avant sa publication et sa mise en vente.

Ce dépôt est en effet exigé de l'éditeur par l'article 14 de la loi du 16 juillet 1949 lorsque trois des ouvrages qu'il a publiés ont été interdits à la vente aux mineurs et à l'exposition au cours de douze mois consécutifs, pour tout livre du même genre publié dans un délai de cinq ans.

Or, trois livres publiés par les éditions du Terrain vague avaient été interdits en 1968 en raison de leur caractère jugé licencieux.

Le tribunal n'a pas retenu les arguments de la défense selon lesquels le livre incriminé n'avait pas le même caractère que les précédents puisque faisant partie d'une collection d'ouvrages du type fantastique.

Ce jugement constitue un précédent qui provoque une légitime inquiétude parmi ceux qui se préoccupent du respect de la liberté de création.

Succès des journées d'action des professionnels du spectacle.

Les 27 et 28 février de nombreuses manifestations ont marqué la volonté des professionnels du spectacle de faire reculer la dégradation de leurs conditions de travail et de la vie artistique dans notre pays.

A l'appel de la Fédération du Spectacle (C. G. T.) des arrêts de travail ont eu lieu en divers endroits et le 28 février un meeting, suivi d'un défilé jusqu'au ministère des Affaires Culturelles, a rassemblé à l'Olympia des acteurs, des musiciens, des auteurs, des compositeurs, des metteurs en scène, des réalisateurs, des techniciens, etc...

Un objectif commun à tous : 1 % du budget de l'Etat pour les Affaires culturelles.

Dans une déclaration publique, Roland Leroy avait exprimé l'appui du Parti Communiste français à ce mouvement.

« D'une façon générale, a-t-il déclaré notamment, le Parti Communiste soutient les revendications des professionnels du spectacle, d'abord parce qu'elles leur sont nécessaires pour vivre, mais aussi pour le fait, qu'au-delà d'intérêts immédiats, elles forment un élément constitutif d'une politique culturelle répondant aux besoins du pays (...) Au fond, l'attitude gouvernementale freine autant qu'il est possible de le faire le développement culturel. Thiers disait déjà au siècle dernier qu'un peuple instruit est ingouvernable.

Le Parti Communiste a élaboré un projet visant à introduire et à généraliser l'enseignement artistique à tous les niveaux de l'enseignement général. La réalisation de ce projet permettrait d'éveiller, d'initier dès l'enfance, le plus grand nombre de Français aux activités artistiques, et en même temps de former des professionnels. Ainsi, les salles de spectacles ne seraient plus réservées à une élite.

La vie même des principales activités du spectacle dépend de la nature de la politique gouvernementale. Cela est vrai pour le cinéma que le gouvernement refuse d'aider, pour la musique et le théâtre insuffisamment subventionnés, pour l'O. R. T. F. doublement imposée cette année. Ecrasés par une fiscalité abusive, plus de la moitié des théâtres parisiens ont disparu. Mais la même fiscalité subsiste.

Il s'agit donc de provoquer un changement complet de la politique gouvernementale et, en premier lieu, à titre de mesure d'urgence, de faire voter un budget culturel d'au moins 1 % du budget de l'Etat. »

Le cinéma suédois à Poitiers.

Les VIIIe journées cinématographiques de Poitiers organisées par l'U.F.O.L.E.I.S. étaient consacrées cette année au cinéma suédois. Elles ont enregistré 18 000 entrées (12 000 l'année précédente pour le cinéma japonais).

Le film « Adalen 31 » a eu, en une seule séance autant de spectateurs poitevins qu'il en avait connus en trois jours d'exploitation commerciale permanente.

Un des films de Poitiers : « Comme la nuit et le jour ».

Une initiative de l'Union des Arts plastiques pour le développement de l'enseignement artistique.

L'Union des Arts Plastiques vient d'organiser avec la municipalité de la Courneuve, une exposition didactique à l'intention des enfants de 8 à 14 ans, sur le thème « les artistes et la couleur ».

Cette exposition est destinée à être présentée dans les écoles, patronages, centres aérés, maisons d'enfants, colonies de vacances, à partir du 6 mai 1970.

Elle comporte un stand démontable et présente, accompagnées d'un commentaire sur magnétophone minicassette, des reproductions destinées à familiariser les enfants avec des artistes de toutes tendances, de Claude Monet à nos jours.

Une série de 35 diapositives (reproductions d'Art Moderne) avec un commentaire (à lire ou à suivre sur magnétophone) peut être présentée à part, par les éducateurs à leur groupe d'enfants.

Le contenu de cette exposition a été le fruit du travail d'une série d'éducateurs spécialisés, tous artistes et créateurs de l'Union des Arts Plastiques, Mme Vigé-Langevin, inspectrice honoraire d'éducation artistique, M. Claude Cléro, professeur d'éducation Artistique et conseiller d'Education populaire, M. Siret, professeur d'Education Artistique d'Ecole Normale, M. Jean Dalevèze, écrivain d'art.

L'autorisation reçue de l'Inspecteur d'Académie du département de la Seine Saint-Denis (93) apporte sa caution à la manifestation.

A propos du Musée d'Art contemporain aux Halles.

Le Musée d'Art contemporain, dont la construction sur l'ancien emplacement des Halles de Paris a été annoncée récemment, serait édifié entre la rue Beaubourg et le boulevard Sébastopol.

Les travaux ne commenceraient que fin 1972 ou début 1973.

La bibliothèque de lecture publique dont la construction était également prévue à cet endroit serait intégrée au Musée. Il en résultera un retard non négligeable dans sa réalisation.

On n'exclut pas, par ailleurs, comme autre conséquence, une réduction du programme de constructions H. L. M.

Soirées réservées à des comités d'entreprise à l'Opéra.

A l'initiative de plusieurs comités d'entreprises (ceux notamment de Renault, Citroën, Dassault) une représentation de *Etudes* et *Gisèle* et une représentation de *Carmen* à l'Opéra ont été exclusivement réservées aux membres du personnel de ces établissements.

bon pour examen gratuit

Veuillez m'envoyer votre ouvrage
LA PHILOSOPHIE
accompagné de votre documentation sur votre collection « DICTIONNAIRES DU SAVOIR MODERNE ».

- Si ce livre me plait, je pourrai le conserver. Je le paierai 45,25F + 2,25 de port. Il est bien entendu que cet achat ne m'engage à aucune commande ultérieure et à aucune inscription à un club.
- Sinon, je le retournerai à vos frais, dans les sept jours, sans avoir à justifier mon refus et sans être tenu à quoi que ce soit.

à retourner au
C.A.L. 114, Champs Elysées Paris 8e

Mon nom

mon prénom

mon adresse

A le

Signature *

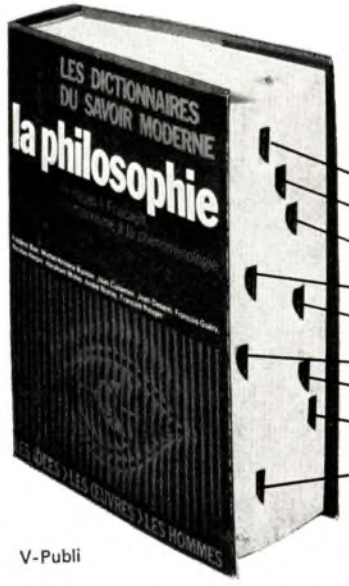
NC1

contre ce bon gratuit

il sera envoyé
pour consultation de 7 jours
au lecteur de cette revue,
l'ouvrage complet et indispensable :

LA PHILOSOPHIE

La philosophie n'est pas l'affaire des spécialistes, elle est l'affaire de tous ceux qui, à des titres divers, assument des responsabilités dans notre société. Aujourd'hui, on peut difficilement comprendre certains aspects politiques, psychologiques et même économiques de notre monde, si on est en marge des grands courants philosophiques d'autrefois et d'aujourd'hui. Alain, Bergson, Heidegger, Marx, Sartre, Marcuse, les théoriciens du langage, modèlent et modifient notre pensée, imprègnent la pédagogie et expliquent certaines réactions des élèves.



- **544 pages — grand format**
- **Reliure plein balacron frappée à l'or, protégée par une jaquette quadrichromie**
- **Onglets sur la tranche permettant de trouver instantanément le chapitre recherché**
- **Papier bouffant extra-blanc fabriqué pour faciliter la lisibilité**
- **Typographie fonctionnelle d'après des maquettes des meilleurs « designers » internationaux.**

Un tel ouvrage se vend couramment 80 F.
Grâce à un matériel de typographie et de reliure ultra-moderne, grâce à une organisation de notre distribution, unique en Europe, nous vous proposons ce volume au prix de

45.25 F (+2,25 F de port)

Histoire et développement de l'idée de philosophie
le Marxisme
la Phénoménologie
les Existentialismes
la Psychanalyse
l'Épistémologie
le Structuralisme
la Pensée technique
les Idées politiques
et 600 définitions indispensables de mots et de notions.

Une équipe de philosophes et de chercheurs du plus haut niveau parmi lesquels

Frédéric Bon : Diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris

Jean-Antoine Burnier : Diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris

Jean Cuisenier : Maitre de recherches au C.N.R.S. Directeur du Centre d'ethnologie française

Jean Desanti : Professeur de philosophie à l'École normale supérieure de Saint-Cloud

François Guéry : Agrégé de philosophie

Nicolas Herpin : Diplômé d'études supérieures de sociologie ; Assistant au Centre universitaire de Vincennes

Abraham A. Moles : Professeur à l'Université de Strasbourg

André Noiray : Professeur de philosophie

François Rouger : Professeur agrégé de philosophie

Tout ce que vous devez savoir sur les clés de la pensée et de la philosophie modernes

C'est une production du Centre d'étude et de promotion de la lecture

Les festivals ou autre chose ?

Albert Cervoni

Cannes...

et Poitiers...

A l'approche de la saison des festivals (avril donne le coup d'envoi, les coups d'envoi plutôt avec Oberhausen en Allemagne fédérale et Hyères en France, mai, juin, juillet, août, septembre étant les mois d'activité intense) il est peut-être nécessaire de revenir sur un dossier souvent trop vite plaidé dans le passé. Un examen hâtif a trop vite conclu à la condamnation capitale et sans réserves, ou bien conduit à une justification globale et tout aussi sans nuances.

Mais d'abord qu'a été et qu'est encore un festival ? En quoi et comment des manifestations ayant des fonctions voisines mais n'ayant pas (et souvent refusant) tous les attributs du festival traditionnel peuvent-elles assurer la relève ? Se livrer à quelques réflexions en la matière recoupera, en un domaine particulier, des débats plus généraux qui se déroulent à propos de la notion même de culture, et des notions de culture populaire, de culture bourgeoise, de culture de masse, de culture dans la « société de consommation » comme diraient à la fois M. Aron et les idéologues « gauchistes ».

En Mai 1968, la mise en cause, souvent d'accent gauchiste, non de l'opportunité du festival de Cannes (alors que la France entière était en grève, que la police chargeait quotidiennement au Quartier latin), mais du principe même de la manifestation cannoise, fut le prélude des débats tumultueux (il en sortit pour certains un intense et obligatoirement dynamique effort de réflexion, de remise en question indispensable, pour d'autres une confusion à peu près totale) des Etats Généraux du cinéma français, rue de Vaugirard et à Suresnes.

Grosso modo, il faut diviser le régiment des festivals (rien qu'en Italie il y en eut quelque 70 par an dans une période encore récente, de cinéma, de théâtre, de danse, de magie mais, rien que pour le cinéma, il y avait outre Venise, l'ancêtre, la maison-mère, le film de montage et le film de montagne, le film en couleur et le film de science-fiction, etc.) en deux bataillons : les *grands* festivals et les *petits* festivals. Il serait trop facile de se contenter de dire que les petits festivals sont souvent les plus intéressants à fréquenter pour un critique et que les grands n'ont qu'une valeur de marché, de foire. Les deux affirmations, les deux constatations pour être justes, sont insuffisantes.

Mussolini et 1939

La formule des grands festivals est la plus ancienne. Elle commença à être appliquée dès avant la deuxième guerre mondiale puisque Mussolini innova en la matière, lançant Venise pour célébrer la plus grande gloire du cinéma fasciste, et puisque l'approche de la « drôle de guerre », avant la guerre tout court, interrompit la tenue du premier festival cannois. Cannes et Venise marquèrent la reprise de l'activité culturelle internationale après la guerre. La R. F.A. voulut s'affirmer sur ce plan en organisant le festival de Berlin. Les pays socialistes ne voulurent pas être en reste : Karlovy-Vary, puis Moscou (avec alternance des deux manifestations : une année Karlovy-Vary, une année Moscou) établirent sur ce plan la concurrence est-ouest et la compétition idéologique. Mais au moment même où cette compétition et cette concurrence semblaient s'établir à l'intérieur d'une certaine identité de formule, allait apparaître une nouvelle formule, celle des petits festivals n'ayant pas le même apparat, le même luxe, le même retentissement à travers la presse à grand tirage, mais réservés à la recherche, à la connaissance systématique, sérieuse, d'un ordre de cinéma, d'un cinéma national.

Entre les deux formules, des médiations allaient aussi s'établir. A Venise, la partie compétitive renvoyait à l'ancienne formule (le festival mondain) tandis que la série informative était plus soucieuse d'originalité. A Cannes, le grand festival allait abriter la Semaine de la Critique Française que dirigea jusqu'à sa mort Georges Sadoul, auquel succéda Louis Marcorelles, entourés tous deux par un groupe de critiques, un peu plus de la dizaine, représentant différentes tendances, surtout différentes tendances esthétiques [1] les plus représentatives. Par ailleurs les petits festivals, se différenciant fortement au niveau de la programmation, n'en continuaient pas moins, et continuent parfois encore, à plagier l'appareil solennel des « grands » : jury, palma-

rès, gala d'ouverture, gala de clôture.

Là aussi le phénomène était universel : si l'occident avançait, Mannheim (d'abord festival de court-métrages mais qui déborda vite sur le long, et fut l'introducteur, pour une large part, du cinéma tchécoslovaque et du cinéma hongrois, en même temps que du « jeune cinéma allemand », avant de passer au « jeune cinéma espagnol » et au cinéma d'Afrique noire), Hyères (le premier festival organisé sur la base de départ d'un ciné-club), Pesaro (« jeune cinéma ») et peut-être surtout les manifestations successives qui ouvrirent le continent latino-américain au public critique européen (Santa Margharita, Sestri-Levante, Gênes, festivals financés par les armateurs de Gênes, très *intéressés* par l'Amérique latine), des festivals nationaux (à Pecs en Hongrie, à Pula en Yougoslavie) ou internationaux (pour le court-métrage à Cracovie et à Leipzig, pour l'animation à Mamaïa, alternant bi-annuellement avec Annecy) constituèrent la réplique, ou la réponse socialiste.

1968

En 1968, ce fut un peu partout la « contestation » des formules existantes, bruyante et sans affrontement faute d'adversaires à Cannes, plus violents à Pesaro où l'intervention, et des néo-fascistes et de la police, valut de fortes teneurs de l'air adriatique en gaz lacrymogène. Oberhausen emboîta le pas et en 1970 s'est tenu à Mannheim un colloque pour la réorganisation de la rencontre.

Des indications « linguistiques » traduisent souvent une tendance évolutive plus ou moins profonde. Si Hyères, dans l'orbite géographique de l'épicentre cannois, tient au prestige de l'étiquette « *festival* », ailleurs on préfère plus souvent se « démocratiser » et parler de « journées », de « rencontres ». Tours, par exemple, n'est plus *festival* mais *journées* et a supprimé tout palmarès pour pratiquer des colloques, des séances de discussion critique. Pesaro ne déplace plus de ministre et ne revendique plus la venue de vedettes, a renoncé au palmarès et multiplie les discussions sur les rapports du structuralisme et de la politique, du cinéma et de la politique. A Cannes la Semaine de la Critique a marqué des points ; elle a d'abord obtenu depuis 1969 une totale exonération de censure, elle a ensuite facilité cette mesure en l'étendant à la reconduction parisienne des programmes sélectionnés, créant ainsi un bénéfique précédent. A Cannes aussi, la S. R. F. (Société des Réalisateurs de Film, regroupant l'essentiel des réalisateurs français) a obtenu une subvention du festival officiel pour organiser des projections gratuites et ouvertes à tous dans un cinéma de la ville.

Un peu partout, sauf à Cannes, il y a recul des mondanités, réduction de l'effectif des réceptions.

La question qui se pose est de formulation facile : qu'est-ce que la démocratie culturelle, la diffusion démocratique de la culture, a gagné à cette Histoire des festivals ?

Marcel Achard, Dutourd, Lelouch

Les anciens festivals avaient leurs indiscutables défauts. La mondanité y étouffait souvent désagréablement la curiosité, le sentiment de découverte, même l'hommage nécessaire et justifié aux valeurs justement acquises. Il me souvient encore de l'époque à Cannes où tous les soirs une vedette, héroïne du jour, venait faire son petit tour de chien savant sur scène mais où l'on négligea même d'annoncer au public de ce festival de *cinéma* que Stroheim était mort ! On dansait probablement ce soir-là au « Whisky à gogo ». Il n'en reste pas moins que les festivals d'après 1945, quels qu'aient pu être les intérêts mercantiles qui en dictaient le principe, ont imposé malgré tout un début d'internationalisation de la culture cinématographique.

Malgré les tenues de soirée et les robes longues, Cannes et Venise ont été les lieux où un public critique international a découvert (et à partir desquels il a commencé à faire connaître) le néo-réalisme italien et le cinéma japonais. C'est à Cannes aussi, et pour nous rapprocher d'exemples plus récents, que l'on a vu, au « grand festival », *Pour la suite du monde* de Pierre Perrault et Michel Brault et c'était une des premières découvertes par l'Europe du cinéma québécois et du *cinéma-direct*. C'est à Cannes, prenant en l'occasion le relais de Sestri Levante et de Gènes que Glauber Rocha atteignit enfin une notoriété internationale. C'est à Cannes encore que, passant de la Semaine de la Critique (*L'amour suédois*) au « grand festival » (avec *Le Quartier du corbeau*, puis *Elvira Madigan*, puis *Adalen 31*), Bo Widerberg signifia l'apparition d'un « jeune cinéma » en Suède.

Evidemment, face à ces indiscutables conquêtes culturelles, il restait les aberrations des sélections (par la faute des sélectionneurs cannois et des pays invités, désignant le moins bon ou même le pire de leur production, négligeant souvent le plus original, le plus nouveau) et des palmarès. Les erreurs de sélection étaient très graves de conséquences : elles privaient ce public-relais que constituent les critiques, d'une information indispensable. Par contre, les erreurs de palmarès n'étaient graves que dans la mesure où on leur accordait une quelconque valeur, où l'on accordait une quelconque valeur à des jurys qui, bien souvent, n'en avaient pas. Marcel Achard et Jean Dutourd furent jurés à Cannes, au même titre que Visconti et Sembène Ousmane (ces dernières années alors que le souffle critique inspirait une certaine révision des critères de recrutement).

Le goût de sacrifier à la mode, à la facilité peut d'ailleurs se moderniser. Le festival de Cannes pour faire « jeune cinéma » invita bien Lelouch à siéger au jury. Les choses commençaient pourtant à tourner et, quelques jurés qualifiés et intransigeants aidant, Lelouch dut démissionner d'un jury où il s'apprêtait à récompenser (comme juré) un film qu'il avait préalablement acheté (comme distributeur), car on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même. Même les meilleurs jurys, par l'effet des jeux d'équilibre, des compromis plus ou moins négociés avec les directions de festival, ne débouchent jamais que sur des palmarès médiocres. En 1969 à Cannes même, un jury, où Visconti siégeait comme président, faisait passer *If*, cette très valable description de l'univers scolaire anglais mais cette médiocre provocation « in », dans « le vent » et sans audace par la facilité même de ses audaces caricaturales, de ses tirs de mitrailleuses sur les potiches toutes désignées de la notabilité anglaise, devant *Antonio das Mortes* de Glauber Rocha.

La conclusion peut être nette : les palmarès, il n'y a qu'à s'en foutre ! D'autant plus que s'ils eurent d'abord une dynamique parfois bénéfique entre 1945 et 1955, s'ils facilitèrent alors la sortie française et parfois internationale de quelques films importants, ils sont aujourd'hui sans aucun poids pratique. Deux Palmes d'Or ont été à inscrire au compte des pires « fours » commerciaux de l'exploitation française, le brésilien *La parole donnée* d'A. Duarte et le film français d'H. Colpi *Une aussi longue absence*. Presque aussitôt après leur sortie, ils durent quitter l'affiche.

Les rillettes de Tours

La réelle démocratisation des festivals, ou de ce qui peut être appelé à les remplacer, pose des questions plus difficiles à résoudre. C'est vrai

qu'il y a trois ans à Tours on dégustait le premier soir quelques délicieux petits fours glacés sous le plafond de la mairie, un admirable plafond ressemblant à de la pâtisserie viennoise ! Je ne vois pas trop ce que la démocratie y perdait, même si aucun délégué syndical du papier-carton ou de la métallurgie n'avait été convié à venir dialoguer avec des réalisateurs, des scénaristes et des critiques. Entendons-nous bien : je crois qu'il aurait été bon de les inviter, car ils auraient certainement eu leur mot à dire aux réalisateurs et aux critiques, les films étant faits pour eux et pour beaucoup d'autres non professionnels du cinéma comme eux. Mais la suppression de certaines réceptions n'a nullement renforcé la démocratie en ces manifestations, et même à certain égard elle l'a restreinte. C'était souvent en de telles occasions qu'au moins cinéastes et critiques avaient la possibilité de se rencontrer, d'être présentés les uns aux autres par des connaissances communes. Une sorte de brassage s'effectuait. On échangeait des opinions, des jugements, des informations. Aujourd'hui, on se rencontre bien toujours, mais soit en petit comité de privilégiés, en milieu étroitement clos, soit par un hasard miraculeux.

Je ne peux résister, en outre, à souligner le caractère rituel et intime de certaines contestations. On dénonce ces réceptions qui étaient assez familières de ton, à Tours au moins, sans rituel guindé et on les dénonce au nom d'une sorte de rituel. Mais, invités, on continue à ne pas contester qu'on n'invite pas, en même temps que vous, un O. P. 3 dans le même hôtel « Trois étoiles » où on vous loge. Et on discute pour savoir s'il vaut mieux aller manger, au compte de ce festival qui n'est pas tant démocratique, à la « Rôtisserie Tourangelle » ou au « Lyonnais ».

Grosso modo, la contestation au lieu de refuser d'admettre un état de fait, le système social existant, ferait mieux de rechercher les formes réelles d'une démocratisation effective dans les limites du possible actuel. Avaler en toute bonne conscience révolutionnaire les rillettes et les matelottes d'anguilles, les civets de marcassin avant d'éprouver des maux, sinon d'estomac du moins de conscience, au souvenir de réactionnaires petits fours ne sera jamais que de l'infantilisme. Il vaut mieux essayer de déceler les vraies lacunes, essayer surtout de déceler les relatives solutions. Nous sommes en effet dans un système tel que des solutions globales, entières sont même impossibles à envisager. L'éloignement du lieu de travail et de l'habitat, la fatigue du transport, la fatigue du travail, le manque de culture générale (et de culture esthétique en particulier), les contraintes économiques, l'intoxication publicitaire appelant plus vers des besoins fabriqués (et faux) que vers d'authentiques besoins culturels, tout se conjugue pour que seul un renversement total et achevé aboutisse au renversement des besoins et de la satisfaction de ces besoins [2].

Deux lignes de conduite complémentaires nous paraissent devoir être retenues dans une optique réaliste : une ligne d'*exploitation* de ce qui est existant (malgré ses défauts et ses lacunes) et de *modification* progressive tendant à l'amélioration, au moins relative, de ce qui existe (il faut continuer la manifestation, *même marginale* c'est vrai, qu'est à Cannes la Semaine de la Critique) ; il faut aussi retenir une ligne de *promotion* de manifestations indépendantes, telles que Poitiers vient d'en donner un exemple éclatant, autrement dit une ligne de promotion de ce qui commence à exister.

Poitiers (Suède)

Pour la première conduite, les choses sont assez simples. Soyons sérieux. Si Lénine était judicieusement partisan de la candidature des bolcheviks à une Douma qui, en fait, n'a jamais siégé, on voit mal comment l'objectif révolutionnaire pourrait être de « contester » les festivals, si discutables et limités soient-ils, pour les faire éclater. Une politique sérieuse ne peut être que de les utiliser avec esprit critique : consommation *critique* des films par les professionnels, mise en relation critique par la presse de ces films avec le public, de façon à signaler à ce dernier le manque à gagner que signifierait pour lui une non-distribution des films les plus valables, tentative de pression sur une amélioration des sélections, tentative de constitution de manifestations complémentaires indépendantes, tentative d'organisation d'une consommation active, là aussi avec une libération des interventions critiques.

Des problèmes strictement techniques émergent alors. A Cannes, la S. R. F. a fait l'essai d'une formule de cinéma gratuit. Elle entendait viser un public extérieur au public professionnel (cinéastes, commerçants de cinéma et critiques), la population locale. Mais les meilleurs films, ceux auxquels elle souhaitait une large audience, elle les réservait pour les séances de 24 h, heure à laquelle le public professionnel du festival redevenait disponible tandis que la population (active) locale devenait totalement indisponible. Dans le courant de l'après-midi, et pour des films d'un moindre intérêt, on ne trouvait le plus souvent dans la salle que quelques lycéens en train de « tailler » les cours !

A Poitiers, au contraire, le cinéma n'était pas gratuit, simplement aussi bon marché que possible, étant tenu compte de la nécessité pour les organisateurs que leur Semaine ne soit pas un désastre financier. Et à Poitiers, en ces journées 1970, on a décompté 18 000 entrées, soit une augmentation de 50 % par rapport à l'effectif d'entrées enregistré l'année précédente. Une progression d'un tel volume ne peut certainement pas s'expliquer par une seule raison. Il faut probablement mettre en ligne de compte aussi bien une certaine *dynamique du succès* qu'un choix particulièrement heureux cette année, le cinéma suédois, au moment où la Suède est à l'ordre du jour aussi bien par l'éloge de son « socialisme » que prononcent nos ministres et M. J.-J. Servan-Schreiber que par l'annonce des grèves « sauvages ». Quelque prestige scandaleux a-t-il contribué à renforcer encore l'audience ? J'aurais tendance à en douter, sauf quelques cas exceptionnels et individuels de juvénisme ou de sénilité. D'abord parce que les espérances du glouton optique ont dû être très vite déçues. Le cinéma suédois aborde assez franchement l'érotisme, mais avec une certaine gravité (fut-elle chargée d'humour comme chez Bergmann dans *Sourires d'une nuit d'été*), il manie même parfois l'obscénité à bras le corps. Mais il n'est pas *pornographique ;* s'il retient la sexualité, l'expression charnelle de l'amour dans sa thématique, il n'est pas un cinéma du « voyeurisme », il ne prétend pas fournir — et là est la pornographie véritable — un substrat de remplacement à une activité sexuelle, ou une incitation à activité sexuelle. Je crois que l'effort fait par les organisateurs de Poitiers [3] pour intégrer leur manifestation cinématographique dans un contexte de curiosité générale à l'égard de la Suède, par des débats consacrés, avec participation de représentants ouvriers et patronaux suédois, à la situation sociale actuelle de la Suède, par des expositions d'affiches, a été une motivation plus déterminante.

A Cannes, sans aucune préparation culturelle, devant une population relativement faible, pour la plus large part occupée professionnellement dans la journée, on projette gratuitement des films. C'est l'échec dans la recherche d'un nouveau public, même si l'effort de la S. R. F. est méritoire et précieux (pour les

professionnels, praticiens et critiques, *du cinéma*). Par contre à Poitiers où fonctionne à longueur d'année le plus gros ciné-club de France (4 000 adhérents au c.c. universitaire), des séances ouvertes au public moyennant le règlement d'au moins trois entrées successives obtiennent une fréquentation importante tant par son effectif que par sa régularité soutenue. Cela dit, la formule a évidemment, avec tous ses mérites, ses limites. Elle reste socialement plus fréquentée par les universitaires, par les étudiants, par la petite bourgeoisie que par les milieux populaires (ce n'est pas la faute des organisateurs, qui souhaiteraient au contraire l'afflux d'un public ouvrier, mais le résultat des conditions sociales évoquées plus haut) ; elle a besoin de s'appuyer, au moins au départ, sur un public déjà organisé, armature solide certes, garantie d'efficacité mais qui n'exclut pas un certain danger de mise en compartiment, sinon en ghetto. Le critique Philippe Esnault me disait, lui qui a été un des fondateurs de ces journées et qui en demeure un des animateurs les plus actifs, avoir entendu un chauffeur de taxi lui répondre, malgré le caractère aussi peu solennel que possible des séances et malgré la modicité des prix d'entrée : « — *Ce n'est pas pour nous !* »

Le travail d'animation culturelle, face à des préjugés et à des scepticismes bien ancrés, face à des malentendus, doit être des plus obstinés, des plus patients. Mais, pour conclure, s'il faut savoir jouer des différentes formules existantes de culture cinématographiques publiques, depuis le grand festival jusqu'au petit festival, depuis l'information destinée en priorité aux cinéastes et aux critiques jusqu'aux grandes manifestations de public (il ne faudrait pas négliger à cet égard l'importance cinématographique du festival d'Avignon), il demeure aussi que *toutes* ces manifestations, œuvres d'investissement culturel, connaissent des problèmes budgétaires. La culture, on le sait, n'est pas et ne peut pas être, dans les conditions que nous vivons, économiquement rentable. Il faut donc déboucher sur les questions de subventions nationales, départementales, locales, d'organisations politiques, syndicales, culturelles. Les subventions ne règlent pas tout ; elles ne bouleversent pas l'ensemble des conditions de fréquentation de la culture. Elles peuvent au moins permettre d'élargir le champ de l'immédiatement possible.

---

1. *A l'image de l'ensemble de la critique française, le profil du comité de sélection est plus unifié. L'éventail d'opinions politiques est très majoritairement regroupé à gauche.*

2. *Que le renversement doive être achevé* à tous les niveaux *est évident. Cela explique, notons-le au passage, le succès de tant de mauvais films, de production autochtone ou exportée de l'Occident, de France en particulier dans les pays socialistes. Les rapports de production ont pu être l'objet d'une révolution définitive ; la culture générale a pu être diffusée à une immense échelle, les* goûts *souvent ne sont pas encore transformés d'autant plus que la diffusion de la culture générale acquise a parfois été grévée d'un respect excessif de la tradition, non suffisamment passée au crible critique, non suffisamment renouvelée.*

3. *L'U. F. O. L. E. I. S., émanation de culture cinématographique de la Ligue de l'Enseignement, animait ces journées. Plusieurs critiques avaient été invités. Une délégation du cinéma suédois était présente.*

Sur la crise du cinéma

Louis Daquin

Faisant suite aux nombreuses questions posées par Fieschi, Lebel et Stora, j'en pose une toute bête : Pourquoi le dimanche 22 février 1970 tant de spectateurs faisaient-ils la queue, sous la pluie, pour voir : Les Damnés, Le Passager de la pluie ou Butch Cassidy et le Kid ? Est-ce le « besoin » de consommer un « objet audio-visuel », le besoin « de se faire saucer » ou un « phénomène » de conditionnement publicitaire ?

Autre question : pourquoi cette étude que j'aie lue et relue m'a-t-elle irrité ? Je ne conteste pas l'authenticité des faits « objectifs » accumulés, dignes d'un technocrate rapporteur au n^e^ plan, et cependant je ne comprends pas. Il me vient l'idée de la relire en faisant le poirier. Peut-être y verrais-je plus clair. Je ne suis malheureusement plus assez souple pour m'exercer aux pratiques du yoga.

Décortiquant une nouvelle fois le texte, je cherche certains mots que je suis surpris de ne pas trouver : création, langage, communication. Ce ne peut être, de ma part, qu'impression « subjective », déformation d'auteur cinématographique, soumission irréfléchie, bourgeoise au « prestige social et culturel qui s'attache *encore* (souligné par moi) à toutes les activités liées au cinéma ».

Quelques jours plus tard, je commence à voir un peu plus clair. Je me trouve dans un Palais des Sports bourré de jeunes, venus là pour entendre un Jean Ferrat qu'ils peuvent « consommer » tranquillement, chez eux, près de leur électrophone haute fidélité. Et cependant ils sont là. Ils me font participer au spectacle, mais à leur spectacle né d'un extraordinaire « besoin » de communication.

Préservons-nous de confondre diffusion et communication.

Gardons-nous de nous laisser éblouir par les techniques nouvelles et de ne plus voir qu'elles n'ont de valeur que dans la mesure où elles ne servent qu'à perfectionner, dans notre domaine, les communications culturelles, le langage créateur.

Préservons-nous enfin de nous laisser prendre aux pièges qui nous sont tendus.

On ne peut, on ne doit analyser le phénomène cinématographique en 1970 et sa crise, en partant des mêmes données qu'il y a vingt ans. Il ne faudrait pas, qu'à vouloir éviter l'écueil des slogans périmés, on aboutisse à des applications et des solutions qui ne traduiraient en réalité qu'un recul politique devant les vrais problèmes et la difficulté de les résoudre.

Je ne me demande pas « pourquoi il y a encore des spectateurs dans les salles de cinéma » mais pourquoi, en 1970, le cinéma n'est pas accessible à tous, comme devraient l'être aussi le théâtre, les salles de concert, les lyriques ? Pourquoi le cinéma tend-il à devenir une mini-industrie de luxe reflétant, là comme ailleurs, la politique culturelle d'un pouvoir sauvage insensible aux aliénations sociales, économiques, comme à celle de l'esprit. Ce pouvoir qui ne tardera pas à officialiser le mythe de l'audio-visuel par la création d'un quelconque secrétariat d'Etat, sans que pour autant soit augmenté le déshonorant budget des Affaires culturelles.

Il faut avoir — déjà — oublié les œuvres et les écrits d'un Einsenstein — pour ne citer que l'un des plus grands — pour douter de la spécificité cinématographique doublement indiscutable et sur celui de la communication.

La défense du cinéma est aussi une exigence sociale.

Demain les films en mini-cassette ! Oui. Un outil remarquable pour les enseignants, les moniteurs culturels, les cinéphiles.

Demain aussi, si nous n'y prenons garde, l'univers concentrationnaire de cette « société nouvelle » ou l'homme terré dans sa cellule capitonnée de sons et d'images sera redevenu un « loup pour l'homme ».

L'ouvrage de base de toute bibliothèque

le LITTRÉ

la seule édition intégrale du célèbre
DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

" Une extraordinaire réussite, ce Littré "
JEAN PAULHAN
de l'Académie Française

" C'est le plus beau cadeau que l'on puisse faire à un homme instruit et désireux de s'instruire ".
MAURICE GARÇON
de l'Académie Française

"Cadeau royal et précieux"
FRANCOIS MAURIAC
de l'Académie Française

"Bravo pour le Littré ! Le format, la différence de caractères, la marge spacieuse où déborde le mot cherché, la reliure, tout témoigne d'une connaissance parfaite de ce que l'on peut souhaiter d'un dictionnaire "
MARCEL JOUHANDEAU

" *Ce monument national* " comme disait Pasteur, ce "*trésor de notre langue*"(Le Figaro),cette "*bible de l'homme cultivé*" (Arts) est l'ouvrage de base de toute bibliothèque.Qui veut écrire ou parler correctement le français doit se référer à cette autorité indiscutée. La nouvelle édition Gallimard Hachette, *la vraie !* la seule reproduisant scrupuleusement le texte de l'ancienne devenue introuvable, lui est supérieure par la clarté et la maniabilité. Elle a été adoptée par toutes les grandes bibliothèques, l'Académie, le Ministère de l'Éducation Nationale, etc...
Elle comprend 7 volumes de 2.000 pages, format 13x26 sur velin ivoire, reliés pleine toile.

Profitez des conditions exceptionnelles offertes par la Librairie Pilote :

10 mensualités de 46 fr. ou 420 fr. (en un seul versement au comptant ou en 3 mensualités de 140 fr. *sans augmentation de prix)*. Rien à payer d'avance. Il suffit de remplir le bon de commande ci-dessous et de l'adresser à la Librairie PILOTE, 22, rue de Grenelle, pour recevoir immédiatement les volumes sans frais de port et d'emballage et avec droit de retour. Mais hâtez-vous car les conditions de la présente offre ne peuvent être garanties que pour une quinzaine.

Valable seulement dour la France Métropolitaine

BON à adresser à la " **NOUVELLE CRITIQUE** " 19, rue Saint Georges - PARIS 9e

Veuillez m'adresser le Littré, édition intégrale en 7 tomes. Je règlerai : ☐ *comptant à réception des volumes : 420 Fr.* ☐ *en 3 versements mensuels de : 140 Fr.* ☐ *en 10 versements mensuels de : 46 Fr.*

Je garde le droit de vous retourner les volumes dans les 5 jours dans leur emballage d'origine et serai en ce cas libre de tout engagement.

Nom ..... *Profession* .....

Adresse .....

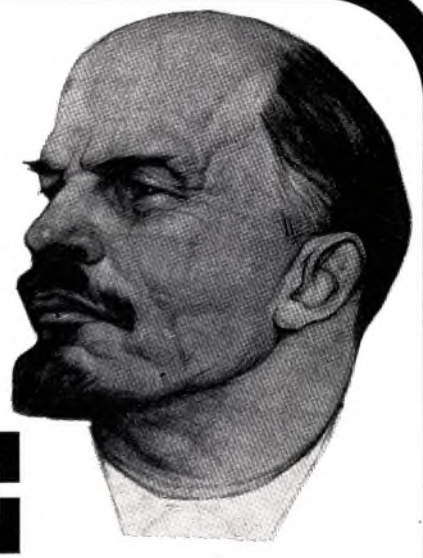
N° C.C.P. ou bancaire ..... *Banque* .....

..... *Signature*

NC

POUR LE CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE **LENINE**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
DU 10 AU 25 AVRIL



QUINZAINE DU LIVRE MARXISTE

EDITIONS DE MOSCOU
en langue française

COLLECTION LÉNINE POCHE
chaque volume : 3,20 F

- L'Etat et la Révolution
- La maladie infantile du communisme
- Que faire ?
- Culture et révolution culturelle, etc...

COLLECTION RELIÉE

- Ecrits sur l'art et la littérature : 8,30 F
- L'Internationalisme prolétarien : 8,30 F

etc...

Petite collection reliée
MARXISME-LENINISME

- TCHEPRAKOV : le Capitalisme monopoliste d'Etat : 9,80 F
- ROUMANTSEV : Economie politique du communisme : 11,40 F
- Economie politique du socialisme : 8,80 F
- U.R.S.S. : questions et réponses, etc... 11,40 F

Hors Collection

LENINE : Œuvres choisies en 3 volumes reliés - chaque volume : 12,40 F

UN CADEAU VOUS ATTEND

Pour tout achat de 20 F de livres des Editions de Moscou en langue française, remise gratuite, par votre libraire, d'un ouvrage récent d'une valeur de 5F à choisir dans la collection " NOTRE TEMPS ".

office publicitaire de france

La NC signale

Un essai de Roland Barthes

« mystérieusement » intitulé « S/Z », travail de 280 pages sur une nouvelle de Balzac, *Sarrasine*. Très intéressant, notamment pour la méthode mise en œuvre. (Collection *Tel Quel*.)

(*Seuil*)

Brigitte et Jean Massin

spécialistes de musicologie et d'histoire (ils assurent à l'O.R.T.F., en compagnie de Max-Pol Fouchet, la commémoration du bi-centenaire de Beethoven) ajoutent à leur œuvre dans ce domaine, riche déjà d'un *Beethoven* et d'un *Mozart*, une *Recherche de Beethoven*.

(*Fayard*.)

« Marxisme et Structuralisme »

Un très vif et passionnant débat entre Lucien Sève et Maurice Godelier, (avec aussi l'intervention de l'ethnologue Raoul Makarius) dans le numéro de février de *La Pensée*.

Auguste Cornu

Notre éminent camarade poursuit la publication de son érudite biographie de Marx et d'Engels avec le tome IV, portant sur les années 1845-1846.

(*PUF*)

Un romancier déjà connu

mais certainement pas assez. Notons, comme repères, *La mise en scène* (Ed. de Minuit 1958), *Le maintien de l'ordre* (Gallimard 1961), *Eté indien* (Minuit 1963), *L'Echec de Nolan* (Gallimard 1967), ainsi que des récits allant de 1950 à 1965 et groupés sous le titre *Navettes* (Gallimard, 1967). Ce romancier est Claude Ollier.

« Le puits sacré »,

livre de souvenirs très libres de Valentin Kataïev, traduit par Lily Denis, dans la collection *Littératures soviétiques* dirigée par Aragon. Le sens et la portée du livre sont excellemment définis par cet extrait de la présentation : « Par cet ouvrage concis, brillant, plein de vie, et pourtant énigmatique, inséré dans l'actualité, l'auteur de *La quadrature du cercle*, de *Je veux voir Mioussov* et de nombreux romans de conception traditionnelle montre qu'on peut, à soixante-dix ans, se renouveler totalement, et devenir un « jeune écrivain » qui exprime le monde contemporain à travers une vision très personnelle. »

(*Gallimard*)

« Le sous-développement vaincu » ?

C'est la question que pose Jean Poncet, dans un ouvrage portant ce titre. Mais il le fait en marxiste : le « sous-développement » témoigne de la crise de l'impérialisme contemporain, ce n'est pas une « fatalité géopolitique »...

(*Editions Sociales*.)

« Munich »

Les souvenirs de Benes. Un livre qu'il faut absolument lire. Un document accablant sur la capitulation devant le nazisme des gouvernements français et anglais.

(*Stock*)

Jean Meslier

Alors que depuis longtemps on discute sur la vie du curé athée et communiste, sans jamais publier son œuvre, celle-ci est enfin annoncée dans une édition complète et érudite, préparée par Jean Deprun et Albert Soboul.

(*Anthropos*)

Maurice Dommanget

Cet érudit, bourreau de travail et a-politique, vient de publier deux livres précieux : *Auguste Blanqui, des origines à la révolution de 1848* (Mouton) et *l'Introduction du Marxisme en France*.

N. B. Ce sont des *écrits* marxistes qu'il s'agit, et non de la pratique marxiste dans le mouvement ouvrier.

(*Editions Rencontre*)

Une réédition insolite et passionnante

Edward Gibbon : *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire Romain*. Le célèbre livre de l'historien anti-chrétien qui remua l'Europe des lumières.

(*Laffont*)

En hommage à la Commune et aussi à Maurice Choury

Une anthologie des Poètes de la Commune, préfacée par Jean-Pierre Chabrol.

(*Seghers*)

Un ouvrage important

de notre ami Jean Suret-Canale, *La République de Guinée*. L'auteur qui a séjourné longtemps dans ce pays, avant et après l'indépendance a écrit sur ce sujet une véritable « somme ».

(*Editions Sociales*.)

Le Congo - Brazzaville

Le lourd héritage du passé colonial sur les tentatives de développement d'une économie socialiste en Afrique Noire.

Une étude de Samir Amin et Catherine Coquery-Vidrovitch : *Histoire économique du Congo 1860-1868*.

(*Anthropos*)

« Conscience religieuse en révolution »

le livre de B. Plongeron dont Guy Besse a rendu compte dans le n° 30 de la *Nouvelle Critique* a été édité chez *A. et J. Picard, 82, rue Bonaparte, Paris-6e*.

le livre du centenaire

LENINE VIVANT

préface d'Anastase Mikoyan

143 photos pour la plupart inédites

FAYARD

La NC information

Rencontre entre la « Nouvelle Critique », « Rinascita » et « Critica Marxista »

Une nouvelle série de rencontres et de réunions de travail s'est déroulée au début du mois de mars entre la rédaction de *La Nouvelle Critique* et les camarades italiens Emilio Sereni, membre du Bureau politique du P.C.I., directeur de la revue *Critica marxista,* Luca Pavolini, membre du Comité central du P.C.I., directeur de la revue *Rinascita,* et Giuseppe Vacca, de *Rinascita.* Ont participé également aux discussions les camarades Roland Leroy, membre du Bureau politique du Parti communiste français, secrétaire du Comité central, et Jacques Chambaz, membre du Comité central du P.C.F. Depuis deux ans, ces rencontres régulières entre *La Nouvelle Critique, Rinascita* et *Critica Marxista* permettent ainsi de mieux cerner les problèmes communs, d'échanger points de vues et expériences. En mars dernier, le travail de réflexion développé entre nous a porté sur les principaux aspects des problèmes théoriques, politiques, culturels auxquels se se trouvent confrontées les trois revues. Evolution des structures économiques et des luttes de classe en France et en Italie, évolution des rapports sociaux (et notamment du statut social des couches intellectuelles), analyse des principaux courants idéologiques et des principales recherches dans les différents secteurs de la culture, nature des orientations et perspectives de travail des trois revues. L'examen de ces questions a conduit à renforcer encore davantage les échanges d'expériences et d'informations, et à dresser le programme d'un échange d'articles.

Tribune de discussion sur « le Parti et les intellectuels »

Organisée le 3 mars dernier à la mutualité sur le thème : « Le Parti communiste français et les intellectuels après le 19e Congrès » la Tribune de la N.C. a connu un grand succès.

Après un exposé introductif d'Henri Malberg, secrétaire de section du Ve, notre rédacteur en chef Antoine Casanova, membre du Comité central, ainsi que Roland Leroy, membre du bureau politique du P.C.F. et René Nozeran, professeur à la Faculté d'Orsay, ont répondu aux nombreuses questions posées par un auditoire intéressé et attentif.

Cette Tribune dont nous nous proposions de rendre compte pour répondre aux préoccupations de certains de nos lecteurs — voir N.C. n° 32, p. 77 — a fait l'objet d'un large compte rendu dans la page « Spéciale-Idées » de l'Humanité du 6 mars.

Nous pensons qu'elle a permis de clarifier, à la lumière des enseignements du 19e Congrès, de nombreux points se rapportant au thème adopté comme base de discussion.

En prélude au colloque de Cluny II

Annonciatrice du colloque de Cluny qui se déroule les 2, 3 et 4 avril sous les auspices de la N.C., la conférence-coktail de presse organisée le 6 mars à l'Institut Maurice-Thorez a rassemblé dans une ambiance chaleureuse les nombreuses personnalités qui s'intéressent aux initiatives de notre revue.

Francis Cohen, directeur, Antoine Casanova, rédacteur en chef de la N.C. et notre collaborateur Michel Apel Muller, secrétaire général du colloque, ont donné à tous ceux qui le désiraient de plus amples renseignements sur une manifestation appelée à connaître tant dans son déroulement que dans ses prolongements un retentissement profond.

Tenu en avril 1968, le précédent colloque avait eu pour thème « Linguistique et littérature ». Celui dont il est question aujourd'hui porte sur « Littérature et idéologies ». D'ores et déjà, il est possible d'affirmer que son succès dépassera celui — pourtant très conséquent — de son prédécesseur.

Il en sera naturellement rendu compte très longuement dans un numéro spécial de la N.C. dont la date de parution sera portée à la connaissance de nos lecteurs dès que possible.

Propositions du parti communiste français pour une réforme démocratique de l'enseignement

L'importance des problèmes de l'enseignement est soulignée, chaque jour, par l'actualité. Pour ce qui le concerne, le Parti communiste français s'est attaché de tout temps à apporter une réponse aux questions posées. Sans vouloir remonter plus loin, il a publié en 1967 un important « Projet de Réforme démocratique de l'enseignement ». Sa valeur, reconnue d'emblée par tous les spécialistes, trouva confirmation dans le fait que plusieurs milliers d'exemplaires furent épuisés, en quelques jours, lors des événements de Mai-Juin 1968. Une réédition s'imposait donc, déjà, pour cette simple raison matérielle. Mais il s'y ajoutait les exigences d'une mise à jour tenant compte, d'une part de l'acquis des sciences dans ce domaine ; d'autre part de l'acquis des luttes de Mai-Juin.

C'est ce qui justifie la publication de nouvelles propositions avec cette double caractéristique :

- confirmation des orientations et lignes fondamentales de la première édition ;
- approfondissement, amélioration, développement et mise à jour de l'ensemble.

Ce qui se traduit pratiquement par une réécriture complète et par l'extension ou la présence de nouveaux chapitres (école maternelle, école élémentaire fondamentale, enseignement professionnel et technique, enseignement supérieur, promotion) ; le tout prenant appui sur la documentation la plus récente.

Comme la première édition, celle-ci comporte pour chaque chapitre des mesures immédiates, applicables dès maintenant.

La lutte idéologique et politique est particulièrement acharnée à propos des questions de l'enseignement (organisation, structures, financement, finalités). La diffusion, la plus large possible, de ces propositions s'inscrit dans cette bataille idéologique, comme dans la bataille politique, en faveur de la démocratisation de l'enseignement.

(*Numéro spécial, janvier-février* de l'Ecole et la Nation. *12 F. Facturé 10 F aux organisations du Parti. Adresser les commandes à* l'Ecole et la Nation, *19, rue Saint-Georges, Paris-9e. C.C.P. 21 589-64, Paris.*

le plus grand philosophe du XX[e] siècle 100[e] anniversaire

LENINE
œuvres complètes

RENSEIGNEZ-VOUS GRATUITEMENT

Il vous suffit pour être documenté plus complètement, de retourner le bon ci-dessous au :

C.D.L.P. - LIVRE CLUB DIDEROT
146, rue du Faubourg Poissonnière - PARIS 10e

Je désire être documenté gratuitement sur les Œuvres Complètes de Lénine.

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

NC 1

"LENINE EST SIMPLE COMME LA VERITE"

Souscrire à cette édition des Œuvres Complètes répond au besoin impérieux que nous avons de connaître en profondeur, à travers les événements qui ont précédé et suivi la Révolution d'Octobre, la pensée de Lénine.

Clarté, précision, dépouillement du style, théorie et action mêlées éclairent cette œuvre de toute une vie d'une implacable logique.

Un texte essentiel à la compréhension de notre époque.

✤

PRESENTATION

- 47 volumes publiés dans l'ordre chronologique
- Composition dans une typographie claire et aérée qui en facilite la lecture
- Illustrations et reproductions de documents en fac-similé
- Format pratique (135 x 205)
- Reliure plein Balafort sous couvre-livre en 3 couleurs
- Tranchefile, signet et jaquette rhodoïd

office publicitaire de france

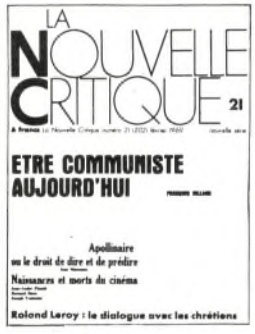
NC

Offre exceptionnelle

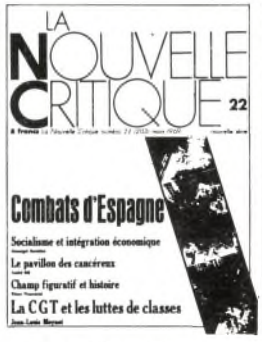
Complétez votre collection 1969

Devant l'abondance des demandes, les numéros parus de notre nouvelle série commencent à s'épuiser. Nous conseillons donc aux lecteurs désireux de compléter leur collection de nous envoyer leur commande (accompagnée du règlement) le plus rapidement possible.

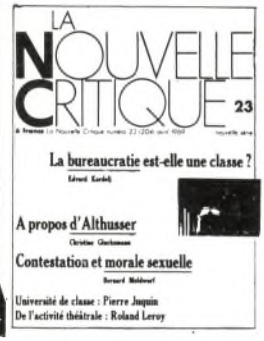
N° 20



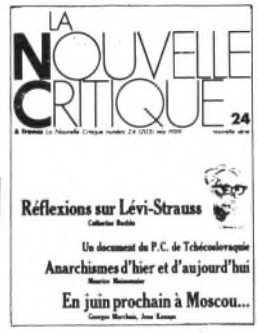
N° 21



N° 22



N° 23



N° 24

N° 25

N° 26

N° 27

N° 28

N° 29

1 numéro : 6 F — 2 numéros : 8 F — 3 numéros : 10 F + 3 F par numéro supplémentaire — pour les lecteurs résidant à l'étranger, ajouter au prix ci-dessus 1 F par numéro pour les frais d'envoi.

Commandez ces exemplaires en adressant à *La Nouvelle Critique*, 19, rue Saint-Georges, Paris 9e. C.C.P. Paris 6956-23, la carte-réponse figurant dans ce numéro.